

LE
THEATRE
ANGLOIS.

..... *Non verbum reddere verbo.*

TOME I.



A LONDRES,

M. DCC. XLVI,

EE

ANGLOIS

... Non solum ...



M. DCC. XLV



DISCOURS
SUR LE
THEATRE
ANGLOIS.



ACCUEIL aussi favorable, que juste, que le Public a fait au *Théâtre des Grecs* * du P. Brumoy, m'a-voit d'abord persuadé que l'espoir d'un pareil succès pourroit engager quelque plume aussi sçavante dans la Langue Angloise, que la sienne l'étoit dans la Grecque, à

* Imprimé en 1730.

Tom. I.

nous donner une Traduction du
Théâtre Anglois.

Ce n'est pas que je crusse, que cet Ouvrage dût être regardé comme aussi utile à la République des Lettres, que l'est celui du P. Brumoy. Mais je pensois que le Public, après avoir lû avec plaisir les Ouvrages presque oubliés des créateurs d'un art qui fait aujourd'hui nos délices & notre gloire, seroit sans doute bien aise de voir l'usage que les Anglois, nos voisins, ont fait de ce même art, qu'ils sont censés tenir des Grecs ainsi que nous.

La quantité de bons Ecrits Anglois, que d'habiles Traducteurs ont fait passer avec applaudissement dans notre Langue depuis quelques années, m'autorisoit à croire que cette partie intéressante de la Littérature Angloise cesseroit bientôt d'être négligée. Le goût même que les Fran-

sur le Théâtre Anglois. ij

cois lettrés ont pris avec tant de vivacité pour cette Langue, sembloit annoncer que nous allions voir notre République des Lettres enrichie d'un Ouvrage qui lui manque, & qu'on désire depuis longtems, ne seroit-ce qu'à titre de curiosité.

Cependant, après quinze ans d'attente, il ne paroît pas que personne se soit mis en devoir de tenter sérieusement cet ouvrage. On m'a même assuré, que quelques-uns de nos Auteurs les plus versés dans la Langue Angloise, après avoir été sollicités par des personnes illustres de travailler à cette Traduction, s'en étoient excusés sur les difficultés de l'entreprise. Cette raison auroit dû m'en détourner moi-même, si je n'avois cherché à me persuader que ces difficultés n'étoient pas insurmontables. L'Ouvrage m'a paru possible, parce qu'il flattoit

mon goût , ou peut - être mon amour-propre.

C'est par les Ouvrages de Shakespearé qu'il falloit commencer, pour donner un Théâtre Anglois. Ce Poëte doit être regardé comme l'Inventeur de l'Art Dramatique en Angleterre. C'est lui qui le premier a donné dans son pays une espèce de forme à un spectacle qui n'en avoit presque point avant lui. Il n'eut ni modèles , ni rivaux , les deux sources de l'émulation , les deux principaux aiguillons du génie. Sans aucune connoissance des Ouvrages Dramatiques de l'Antiquité, puisqu'il n'avoit, dit-on, aucune teinture des Lettres Grecques & Latines , & que les Traductions peu communes alors en Langue vulgaire ne l'avoient point éclairé ; sans avoir pû tirer aucun secours des Ouvrages contemporains, des nations voisines de l'Angleterre, puis-

sur le Théâtre Anglois. ▼

qu'en France, & en Espagne, l'Art Dramatique commençoit à peine à être connu : il puisa dans son génie, ou plutôt dans la nature qu'il eut la hardiesse & le talent d'imiter, la connoissance, & les finesses d'un Art dont le but est si difficile à atteindre : de plaire aux hommes, en les corrigeant !

Les efforts des hommes de génie, ne sont pas heureux en tout. S'élevent-ils quelquefois jusqu'à la perfection de l'Art, dont ils sont les Inventeurs, cela suffit pour désigner le grand homme. Ils l'indiquent quelquefois, cette perfection, sans y atteindre ; & ces efforts imparfaits sont encore utiles aux contemporains, & à la postérité. On trouve enfin, dans leurs Ouvrages, de quoi justifier une saine & judicieuse critique. On seroit tenté de ne pas excuser de pareils défauts, si l'on ne sçavoit que l'esprit humain ne peut,

vj

Discours

de tous les côtés , franchir les bornes que le ton du siècle , le préjugé , l'usage , opposent à ses efforts. Ces défauts doivent même être regardés comme les défauts du siècle que l'homme de génie entreprend d'éclairer ; ils marquent d'une façon très-claire , le point d'où il est parti pour parcourir des routes inconnues avant lui. Il n'a peut-être osé risquer davantage ; peut-être s'est-il lassé dans sa course : & ce qui contribue encore à sa gloire , c'est que ces défauts ne sont reconnus pour tels , que par la comparaison que l'on fait avec ses chef-d'œuvres. Ce qu'il a fait d'excellent , éclairer sur ce qu'il a laissé de défectueux.

C'est le portrait de Shakespeare , que je viens de faire ; ou plutôt , c'est le portrait de ses Ouvrages.

Je les ai lûs & médités avec at-

sur le Théâtre Anglois. vij
tention ; & j'ai senti, qu'en les fai-
sant connoître , je diminuerois
peut-être la réputation de cet
Auteur , si l'on ne remarque que
ses négligences & ses défauts , sans
avoir égard à la différence des
tems , des mœurs , & des usages ;
si l'on ne veut le juger que d'après
la Poétique d'Aristote ; si le subli-
me des idées , la grandeur des
images , le feu de l'enthousiasme,
la singularité des traits nouveaux
& hardis , le naturel des senti-
mens , disparoissent aux yeux des
Lecteurs déjà fatigués par des
Scenes hors d'œuvre , choqués
souvent par le manque de vrai-
semblance , & quelquefois en-
nuyés par des détails déplacés :
si enfin , on croit devoir regarder
avec mépris tout ce qui n'est pas
frapé au coin de la politesse , &
du goût épuré de notre siècle.

Les hommes d'aujourd'hui, plus
délicats , ou plus paresseux que

nos ancêtres , rebutent tout ce qui ne leur paroît pas approcher , au moins , de la perfection dont ils se sont formé l'idée. Il en est chez nous des ouvrages d'esprit, comme de la bonne chère , & peut-être la comparaison n'est-elle que trop juste ! On veut des Extraits, & des Précis, qui rassemblent en même tems toute la substance des choses , & la finesse de tous les goûts. On veut jouir sans peine ; & l'art révolte , ainsi que la nature , si on les montre trop à découvert. Heureux ! si ce gout , en fait de littérature , ne nuit pas autant à la force & à la durée de nos ouvrages , que le raffinement de la table altère les principes de la vie & de la santé.

Je m'arrêtai longtems sur ces idées. J'avois à me tenir en garde contre le mépris reproché à la Nation Françoisse pour tout ce

sur le Théâtre Anglois. ix
qui n'est pas conforme à son goût,
& à ses mœurs ; & contre la pré-
vention attribuée aux Traduc-
teurs , en faveur des Ouvrages
qu'ils traduisent.

Mais mon opinion particulie-
re , fondée sur les beautés réel-
les de Shakespeare , appuyée du
témoignage de toute une nation
éclairée , prévalut sur les risques
que j'envisageois.

Eh , comment se persuader
qu'un peuple entier soit la dupe
d'un faux mérite ? Le mérite peut
être exagéré , mais le mérite exi-
ste. Depuis 150 ans , la réputation
de Shakespeare se soutient. C'est
toujours un plaisir nouveau , &
réel , à la représentation , & à la
lecture des Ouvrages de ce Poëte.
Les Comédiens voyent-ils leur
Théâtre désert , & les Spectateurs
insensibles à la représentation des
différens ouvrages qu'on leur an-
nonce , ils ont recours à ceux de

Shakespeare : on y court en foule.

Les Anglois modernes iroient-ils , de dessein prémédité , s'en-
nuyer à ces Pièces , dans la crain-
te de rougir du fol encens que
l'Auteur a reçu de leurs ancê-
tres , si l'admiration & le plaisir
ne les attiroient ? Est ce une con-
vention tacite , de vanter com-
me bon, ce qu'ils reconnoîtroient
pour mauvais ? Est-il raisonnable
de le croire ? Est-il possible de l'i-
maginer ?

Le mauvais goût d'un Roi ,
d'un Ministre, d'une femme, d'un
favori , peut donner un nom à de
certains Auteurs. Mais l'illusion
ne dure pas long-tems. Il en est
qui doivent être célèbres pour
leur siècle , parce qu'ils effacent
ceux qui les ont précédés. La
gloire , & les honneurs qui fu-
rent prodigués à notre divin Ron-
sard (à peu près contemporain
de Shakespeare) ont été enseve-

sur le Théâtre Anglois. xj

lis avec lui , dans le même tombeau ! Mais on court encore moins de risque à trop louer ce qui n'est pas parfait , qu'à ne pas faire assez de cas de ce qui est supérieur : on loue trop l'Artiste , mais c'est toujours à l'avantage de l'art ; & si les talens médiocres ne passent point à la postérité , c'est qu'ils sont effacés par ceux de leurs successeurs.

Il faut donc convenir , qu'un Poëte dont le nom subsiste encore avec éclat dans son pays , doit avoir eu des talens supérieurs. Il importe peu qu'il ait travaillé dans un goût différent du nôtre : cette raison même ne doit servir qu'à redoubler notre curiosité ; & puisqu'il a plu , & qu'il plaît encore , il est intéressant de savoir par quelles routes il a marché pour y parvenir . Un pareil examen ne peut que tendre à la perfection de l'Art.

Un Lecteur un peu Philosophe, cherchera dans cette lecture à discerner le goût, & les autres attributs de l'âme de la Nation pour laquelle Shakespeare a écrit. Ces découvertes sont toujours Précieuses pour un homme curieux de l'histoire de l'esprit humain, parce qu'elles étendent la sphère de ses idées, & qu'elles lui servent au besoin de pièces de comparaison. Il ne lui suffit pas de connoître à fond l'esprit de son pays: il sçait trop que cette faculté de l'ame contracte (si j'ose m'exprimer ainsi) une espece de goût de terroir, dans un climat différent du nôtre, qui la rend quelquefois, en apparence, aussi étranger à nos idées, que le langage de ceux qui l'habitent est étranger à nos oreilles.

Armé de ces principes, un Lecteur qui ne croira pas que l'esprit François doive être né-

cessairement celui de toutes les nations , sera disposé à trouver du plaisir dans la lecture de Shakespeare. non seulement , parce qu'il y sentira la différence du génie Anglois , & du génie François , mais parce qu'il y verra des traits de force , des beautés neuves & originales , qui malgré leur air étranger , n'en sont que plus piquantes aux yeux de ceux qui ne s'attendent pas à les voir. Eschyle , Euripide , & Sophocle , ont mérité les éloges des Grecs , & de l'univers ; Corneille , Racine , & Moliere , ont mérité les nôtres ; Shakespeare , ceux des Anglois ; Lopés de Vega , ceux des Espagnols ; & Vondel , ceux des Holandois : ce sont donc de grands Hommes , puisqu'ils ont fait les délices de leur nation ; & ce titre seul rend leurs ouvrages dignes d'exciter la curiosité de quiconque aime , &

cultive la Littérature.

On doit croire que Shakespear , comme Philosophe (tout Artiste l'est plus ou moins) & comme Comédien , a étudié le caractère & le génie de sa nation. De la connoissance du caractère & du génie il a passé à celle du goût. Il l'a trouvé , il l'a saisi ce goût : il a travaillé en conséquence.

Car de prétendre que ce soit lui , qui ait donné son goût particulier pour règle invariable à la nation Angloise , ce seroit vouloir accorder à l'illusion , & à la chimère , des charmes plus puissans que ceux de la réalité même. En un mot , si cet Auteur n'avoit pas en effet rencontré la vraie route du cœur Anglois , & que cette découverte ne l'eût pas conduit à celle de leurs sentimens (seuls principes souverains du goût) il est plus que probable

sur le Théâtre Anglois. xv

que le préjugé en sa faveur n'auroit subsisté que jusqu'à ce qu'un autre Poëte plus judicieux , plus adroit , ou plus versé dans ce que nous appelons les regles du Dramatique , fût venu défilier les yeux de la nation.

Si cette conséquence paroît certaine , ce n'est donc point le goût de Shakespeare qu'il faut condamner , puisqu'il regne encore : c'est celui de la nation seule qu'il faut censurer , s'il est mauvais , puisqu'elle a pu corriger ce goût & le rectifier , à notre exemple , depuis la mort de Shakespeare. Quant à lui , nous ne pouvons le blâmer , ni comme homme d'esprit , ni encore moins comme Comédien. Dès qu'il est parvenu à plaire , il a atteint le but : il ne mérite que des éloges.

Ce n'est qu'après m'être bien convaincu de la solidité de ces principes , & après avoir longtems

hésité, que j'ai enfin osé hazarder, quoiqu'en tremblant, de faire parler François à Shakespeare. Mais en cédant à ce désir, dont les personnes lettrées & les Amateurs du Théâtre m'auront peut-être quelque obligation, je n'ai pas moins senti toute la force des obstacles que j'avois à combattre; tous les écueils, que j'avois à éviter; & les critiques bien fondées que j'avois à craindre, tant de la part des Anglois, que de celle des François.

On prétendra sûrement qu'un génie aussi élevé, aussi fécond que l'étoit Shakespeare, auroit pu réussir également, si, avec quelque connoissance des règles il s'étoit attaché à faire des plans plus simples, & plus réguliers. Cette objection m'a frappé vivement moi-même, & elle ne s'est affoiblie qu'à mesure que je me suis convaincu que de très-bons

sur le Théâtre Anglois. xvij

Auteurs , successeurs de Shakes-
peare , ont tenté vainement d'a-
mener les Anglois au goût de la
Tragédie absolument régulière.
Les obstacles qu'ils ont eu à com-
battre étoient dans le caractère,
& dans le génie de la nation : par
conséquent invincibles.

Je faisois , un jour , des repro-
ches à un Anglois éclairé , de ce
qu'il vantoit continuellement le
jardin , & les bosquets de Versail-
les , tandis que les Thuilleries lui
arrachotent à peine quelques
louanges.

Je sçai , me répondit-il , que
rien n'est plus noble, plus simple ,
plus majestueux , plus régulier ,
que le jardin des Thuilleries ; je
sçai aussi que celui de Versailles
pêche , en plus d'un endroit, con-
tre cette même régularité. Mais,
que m'inporte que le superbe
jardin de Versailles ne soit pas
dans les règles exactes de l'en-

nuyeuſe ſymétrie , dès que mon œil & mon eſprit enchantés trouvent à chaque pas de nouvelles ſources de ſurpriſe , & d'admiration ? Ai-je le tems de ſonger à de legers défauts , dans le moment où je ſuis ébloui par tant de beautés de différent genre ? qu'ai-je à faire d'empoifonner mes plaiſirs , en les analyſant ? duſſent-ils naître des défauts mêmes , mon âme veut en jouir ; & la jouiſſance eſt toujours froide , quand l'eſprit d'examen , & de critique ſ'en mêle. Les Thuilleries ont plus de régularité , j'en conviens : mais le premier coup d'œil m'a tout montré. J'ai tout vû , j'applaudis , & je ne ſuis plus curieux. Je penſe là-deſſus , comme ſur vos Tragédies Françoises. J'en trouve la Diſtion belle , la conduite exacte , les ſentimens grands , les dénouemens heureux. Mais rien ne me ſurprend à leur représentation ,

sur le Théâtre Anglois. xix
rien ne me frappe , parce que la
grandeur du sujet avoit préparé
mon âme à de plus violentes se-
cousse. Je rends pourtant Justice
à l'adresse de vos auteurs. Mais ,
en admirant l'art avec lequel ils
sçavent assujettir leurs fables à la
sévérité des regles d'Aristote , je
regrette toujours de n'avoir vû
qu'en conversation , ou en récit ,
ce que j'aurois vu en action sur le
Théâtre de Londres. Les regles
sont respectables, je le sçai : mais ,
suivant nous, elles ne doivent
tendre qu'à augmenter le plaisir.
Si leur austérité me prive de la
moitié de celui que je croyois de-
voir goûter ; si j'apperçois que ,
sans elles, l'Auteur qui m'ennuye
auroit pû m'amuser , je ne puis
m'empêcher d'en être fâché. En
vain me dira-t-on , qu'elles sont
fondées sur la raison ? je préfère
la licence qui me réveille , à l'e-
xactitude qui m'endort. C'est

pour être remué , surpris , amusé , attendri , que je vais au Théâtre tragique. Dès que la Pièce excite en moi ces mouvemens , je n'en demande pas davantage : je suis content de l'Auteur ; & sans chercher s'il a observé les règles dans le plaisir qu'il m'a procuré , il me suffit de l'avoir goûté pour y retourner avec encore plus d'ardeur.

Ce n'est pas que nous ne sentions , ainsi que vous , que nos Pièces sont défectueuses. Mais nous sentons , en même tems , que nous ne pourrions gagner du côté de l'exactitude , sans perdre beaucoup du côté du plaisir. Ainsi , pour ne pas affadir ce plaisir , dont l'espoir seul nous mène au spectacle , nous nous étourdissions (si vous voulez) sur les attentats que le Poëte pourra commettre contre les regles. Son motif nous justifie les licences qu'il

sur le Théâtre Anglois. xxj
prend , lorsqu'elles font naître
du spectacle , ou des situations
intéressantes. Nous agissons , à
cet égard , comme vous autres
François , lorsque vous allez à la
Comédie Italienne , où vous ne
portez point un esprit de criti-
que par rapport à la contextu-
re de la Pièce . Dès qu'Arlequin
vous fait rire , vous êtes contents ;
dès que l'Auteur Tragique nous
attache , & nous réveille , tous
ses défauts sont pardonnés. En
vain me direz-vous , que le vrai ,
& le beau , ne sont qu'un ; que
l'un & l'autre doit être le même
chez toutes les Nations. Je ne
contesterai pas le principe géné-
ral : mais je crois qu'il reçoit des
modifications infinies , relative-
ment au génie , aux mœurs , aux
usages , au gouvernement même
des différens Pays.

Le Théâtre François , après
avoir été , jusqu'à Corneille, enco-

re plus imparfait que le nôtre, est peut-être aujourd'hui le seul de l'Europe où les règles soient observées avec une certaine exactitude ; & je ne sçai pas trop si vous n'y perdez pas , du côté de l'amusement , pour avoir poussé le scrupule un peu trop loin ! Au reste , vous ne prétendrez sans doute pas sérieusement que les autres Nations de l'Europe ne s'amusent point, ou aient tort de s'amuser à la représentation de leurs Tragédies , par la raison qu'elles ne sont pas dans les règles d'Aristote ? Otez-leur le Titre de Tragédies , si vous voulez : je suis convaincu que la Nation Angloise y souscrira plutôt, que de se résoudre à ne voir jouer à l'avenir que des Pièces composées dans les règles... Je crois pourtant (ajouta-t-il) devoir vous avouer , qu'il seroit à souhaiter , suivant moi , que le François fût

sur le Théâtre Anglois. xxiiij
un peu moins esclave de l'Art ,
& l'Anglois moins attaché à la
nature. Vos Auteurs en seroient
plus à l'aise , & le Spectateur y
gagneroit. Nos Tragédies seroient
moins licencieuses , & plus dignes
d'une Nation , dont les progrès ,
en tout autre genre de littérature
sont avoués par ses voisins , quoi-
que rivaux.

Les raisonnemens de cet An-
glois , achevèrent de m'ouvrir les
yeux sur le compte de Shakes-
peare. J'entrevis , plus nettement
qu'auparavant , les motifs de l'ex-
trême indulgence des Anglois
pour les fautes de cet Auteur .
Mais la Préface , que l'illustre
Monsieur Pope a mise à l'édition
qu'il a donnée de Shakespeare, en
1728, a achevé de m'éclairer sur
bien des doutes qui me restoient
encore.

Il avoue, de bonne foi, que jamais écrits n'ouvrissent un champ plus vaste à la critique, pour quelque ignorant, ou laissant à part tout ce qui peut excuser cet Auteur, ne le voudra juger que sur ses seuls Ouvrages tels qu'ils nous sont parvenus.

Il convient, qu'en ce cas, le nombre de ses défauts égalera celui de ses beautés; & que si personne n'a mieux écrit que lui, dans un sens, personne aussi n'a peut-être écrit plus mal, dans l'autre. Mais celui qui recherchera, & qui connoîtra d'où procèdent la plupart de ces défectuosités, cessera d'être surpris qu'un génie aussi élevé que celui de Shakespeare ait pû faire de pareilles chutes.

Si l'on convient, dit-il, que de tous les genres de Poésie le Dramatique est celui qui doit être mis le plus à la portée de l'intelligence du peuple, dont l'Auteur

a intérêt de s'acquiescer les suffrages, il ne paroît plus étonnant que Shakespear se soit si souvent abaissé pour parvenir à ce but. Il n'étoit pas riche, puisqu'il s'étoit fait Comédien : Le seul point de vûe qu'il eut, en écrivant, étoit d'attirer la foule à son spectacle ; & comme son auditoire n'étoit alors composé que de ce qu'on appelle la populace, il falloit pour plaire à de tels spectateurs leur présenter des images proportionnées à la médiocrité de leurs lumières. Voilà pourquoi tous les personnages de ses Comédies, & de celles de ses prédécesseurs (aujourd'hui presque inconnus) sont ordinairement pris dans la bourgeoisie, & souvent même dans le plus bas étage.

Dans la Tragédie, les événemens étranges, inattendus, & surnaturels ; les pensées outrées, les expressions ampoulées, les rimes

pompeuses , & la versification la plus tonnante, pouvoient seuls exciter la surprise & les applaudissemens d'une pareille assemblée. Ajoutez à cela l'ignorance absoluë des règles , non seulement dans le commun des spectateurs , mais encore dans les personnes du plus haut rang : voilà l'état du Théâtre Anglois jusqu'à ce que Ben-Johnson vint occuper la Scene , où il établit les premiers principes de critique , & d'érudition.

Ainsi , jusques-là les Auteurs Anglois , dépourvûs de la connoissance des grands modèles de l'antiquité , tant pour le style que pour la conduite de leurs Drames, n'ont donné sous le nom de Tragédies que des histoires en dialogue ; & pour Comédies , que des *nouvelles* Italiennes , ou Espagnoles , telles qu'ils les trouvoient dans les Auteurs de ces deux Nations.

Il s'ensuit de là , que celui qui voudroit juger Shakespeare conformément aux règles d'Aristote seroit aussi injuste qu'un Juge , qui ne consulteroit que les loix de sa Province , pour décider le procès d'un Etranger qui auroit contracté ailleurs.

Shakespeare a d'abord travaillé pour le peuple , sans songer à faire sa cour à aucun patron , sans conseils d'aucun sçavant , avec peu d'acquit du côté de l'éducation : en un mot , sans aucune vûe pour acquérir cette réputation que les Poètes se flattent si aisément de faire passer aux siècles futurs. Shakespeare enfin étoit Comédien : il raisonnoit comme tel ; & les maximes des Comédiens ont toujours été fondées sur d'autres principes que sur ceux d'Aristote.

La multitude des spectateurs les faisoit vivre. Ils ne connoissoient d'autres règles pour les atti-

rer , que celle de flater leur goût. Si cela est , la plûpart des défauts de Shakespeare sont bien moins ceux de l'Auteur , que ceux du Comédien.

Cependant (continuë Monsieur Pope) il faut observer que lorsque ses ouvrages lui eurent acquis la protection de son Souverain , & que les applaudissemens de la Cour se joignirent à ceux de la Ville , on vit tout à coup cet Auteur s'élever au-dessus de lui-même , & donner à ses dernieres Pièces un bien plus haut degré de perfection que celui qu'il avoit donné aux premieres. La date de ses ouvrages prouve l'accroissement de ses progrès.

C'est alors que , malgré tous ses défauts , on peut le regarder comme le premier , & le plus grand Poëte d'Angleterre. En effet , nul avant , ni depuis lui , n'a mieux mérité le titre d'Orig-

sur le Théâtre Anglois. xxix
nal dans son genre. Jamais Poëte n'a puisé plus immédiatement dans le sein de la nature. Tous les Auteurs ont eu quelques notions de l'art, soit par la lecture des Auteurs qui les ont précédés, soit par la tradition : Shakespeare seul semble l'avoir reçu par inspiration , & doit être moins regardé comme l'imitateur , & le peintre de la nature , que comme l'organe des sentimens , & des mouvemens qui la caractérisent.

Ses caractères sont toujours vrais , toujours soutenus, toujours naturels, jamais ressemblans les uns aux autres. Un caractère , chez les autres Poëtes, est un tableau , dont les différens traits se sont trouvés mille fois sous nos yeux , soit dans les Auteurs qu'ils ont copiés, soit dans le commerce du monde.

Chez Shakespeare , c'est une image que nous voyons pour la

premiere fois , & dont l'air de vérité est si frapant , que nous croyons voir la réalité même. Ajoutez à cela , que tous les caractères de ses personnages sont si bien frappés , & si singulièrement contrastés & soutenus chacun en particulier , que si ses pièces de Théâtre étoient imprimées sans noms d'Acteurs , je crois que le Lecteur (pour peu qu'il fût attentif) n'attribueroit jamais à un personnage ce qui appartient à un autre.

Jamais Poëte n'a commandé aux passions avec plus d'empire ; & jamais empire n'a été plus étendu. Cependant , c'est sans effort qu'il les émeut , qu'il les enflame , & qu'il les calme à son gré. C'est même , presque toujours , sans nous y préparer , & sans nous le faire appercevoir , qu'il nous conduit à son but. Le cœur s'émeut , nous soupirons , nos larmes

sur le Théâtre Anglois. xxxj
coulent , & toujours dans le moment où il l'a voulu ! Nous sommes tout à coup surpris de nous trouver attendris : mais en réfléchissant sur l'objet qui fait couler nos pleurs , nous nous avouons à nous-mêmes qu'il auroit été encore plus étonnant de n'en avoir point versé.

Il n'est pas moins extraordinaire de voir ce même homme commander à des passions directement opposées à celle-ci . Les différens ridicules de l'humanité reçoivent de son pinceau , des touches aussi fines , & aussi riantes , que les vertus & les vices en reçoivent de majestueuses , & d'étonnantes.

Il n'excelle pas moins dans le sens froid de la réflexion , & du raisonnement , que dans la chaleur des passions. Ses maximes , & ses sentimens ne sont pas seulement judicieux , & convenables

aux sujets qu'il traite : mais , par une finesse de discernement qui lui est particulière , il frappe toujours le vrai , & l'unique point qui peut éclaircir , ou trancher la difficulté qui se présente. Et ce dernier talent est bien plus admirable que les autres dans un homme sans expérience du monde , sans connoissance distincte de ces grandes Scenes de la vie humaine , qui faisoient pourtant la matiere continuelle de ses méditations ! Il semble , en un mot , n'avoir connu ce qu'on appelle le monde , que par une espece d'inspiration. Un coup d'œil lui a dévoilé la nature ; & l'on reconnoît , en lisant ses ouvrages , qu'il n'étoit pas moins grand Philosophe , que grand Poëte.

M. Pope acheve enfin de définir Shakespeare , en disant , que ses ouvrages avec tous leurs défauts , & leurs irrégularités , peu-

sur le Théâtre Anglois. xxxiiij
vent être regardés (en compa-
raison de ceux qui sont plus finis
& plus réguliers) comme un an-
cien & vaste Palais d'Architec-
ture gothique, comparé à un joli
bâtiment moderne. Le dernier est
plus élégant, & plaît davantage
à l'œil: mais l'autre est plus so-
lide, & plus majestueux: c'est
une masse qui étonne, qui frappe,
& qui plaît malgré la bizarrerie
de son assemblage; & le Criti-
que le plus sévère ne peut discon-
venir, qu'il n'y ait assez de ma-
teriaux dans le premier pour
bâtir plusieurs édifices de l'espe-
ce du second. Son enceinte, en un
mot, renferme plus de variété
& plus de grandeur dans ses ap-
partemens, quoique les corri-
dors, & les passages qui y con-
duisent, soient souvent étroits,
obscurs, & tortueux; & malgré
les défauts de la distribution, nous
sommes toujours frappés d'une es-

pèce de vénération à l'aspect de l'Ensemble.

Si M. Pope étoit moins connu en France , un témoignage de cette nature seroit peut-être suspect ; & l'amour aveugle de la Patrie , dont les plus grands hommes sont si rarement exempts , pourroit le faire soupçonner de quelque partialité. Mais les ouvrages qu'il juge , sont existans : les François qui les entendent , sont en état de s'inscrire en faux contre sa décision ; & il ne paroîtra jamais probable , aux personnes défintéressées, qu'un Auteur d'un mérite aussi généralement avoué se soit exposé , de dessein prémédité , aux reproches humilians d'imposture , ou de basse flatterie.

Malgré tous ces éclaircissements & les éloges , que l'on prodigue en Angleterre à Shakespear , on ne peut s'empêcher d'être

étonné à la lecture de ses pièces, quand on voit qu'il s'est presque toujours baigné dans le sang ; & que sacrifiant toutes les vraisemblances, & insultant en quelque maniere au bon sens naturel de sa nation, il s'est attaché à multiplier les catastrophes, & à les rendre si terribles, qu'il est telle de ses Tragédies dont la seule lecture est capable de faire frémir l'homme le plus ferme. Si Shakespeare a dû prendre cette route pour plaire à sa nation, peut-on se dispenser de regarder les Anglois comme le peuple le plus féroce, & le plus sanguinaire de l'Europe ? Et doit-on présumer de l'humanité dans des cœurs avides de spectacles remplis d'horreur & de carnage ?

Cependant l'expérience nous prouve combien ce préjugé seroit injuste. On connoit la politesse de la nation Angloise ; &

ceux qui l'ont pratiquée sçavent que si l'Anglois est fier avec ses ennemis , il n'est ni féroce , ni barbare ; qu'il est même généreux , après la victoire ; & qu'il est inoui que ceux qui ont porté les fers en ayant jamais été accablés.

Cette même nation aime pourtant le sang sur le Théâtre ? Il faut des actions atroces pour piquer la curiosité , & soutenir son attention ? Le fer , le poison , les tortures , les rouës , les gibets , les enterrements , les forciers , les démons mêmes paroissent sur la Scene dans la plûpart de leurs Tragédies ? Ces mêmes Anglois sont passionnés pour les combats de Gladiateurs , spectacle affreux , & pros crit non seulement par les nations où règne le Christianisme , mais par toutes celles de l'univers policé ?

Je crois avoir trouvé la solu-

sur le Théâtre Anglois. xxxvij
tion de ce Problême, dans un
ouvrage du Sieur Riccoboni. *
Il prétend, que le fond du caracté-
re des Anglois est de se plon-
ger dans la rêverie ; que c'est par-
ce qu'ils sont continuellement at-
tachés à penser, que les sciences
les plus relevées sont traitées par
les Ecrivains de cette nation avec
beaucoup de profondeur ; & que
les Arts ne sont portés chez eux
à ce degré de perfection que nous
connoissons, que parce que leur
naturel pensif fournit cette pa-
tience, & cette exactitude qui
manquent aux autres nations. Il
conclud de là, que si l'on don-
noit sur le Théâtre Anglois des
Tragédies dans le goût des meil-
leures & des plus exactes, c'est-
à-dire, de celles qui sont dénuées
de ces horreurs qui souillent la
Scene par le sang, les spectateurs

* Intitulé, Réflexions Historiques & Criti-
ques sur les différens Théâtres de l'Europe. A
Paris, chez Jacques Guerin. 1728, in-8.

s'endormiroient peut-être. Il croit enfin, que l'expérience que les premiers Poëtes Dramatiques auront faite de cette vérité, les aura portés à établir ce genre de Tragédie, pour tirer leur auditeurs de leur rêverie par de grands coups capables de les réveiller.

Si en général, le fond du caractère Anglois, est tel qu'on vient de le dépeindre* (& ceux qui connoissent la nation, n'en disconviendront pas) il n'est plus étonnant que les Auteurs se soient attachés à employer les machines les plus violentes pour remuer, & fixer l'ame sur des objets qui n'auroient rien eu de piquant s'ils avoient été présentés avec un appareil moins terrible, & moins frappant.

D'ailleurs, les personnes pensive étant naturellement mélancoliques, sont moins disposées

* Voyez le Chevalier Temple dans ses Essais ; & le Speétateur. N° 419.

sur le Théâtre Anglois. xxxix
que d'autres à se prêter à l'illusion du Théâtre. La constante étude du vrai , rend souvent le cœur indocile & rebelle au vraisemblable. On réussit difficilement soit à leur déguiser , soit à leur adoucir les faits notoirement connus : ils veulent les voir sur la Scene conformément aux idées qu'ils s'en sont formées par l'histoire , ou par la tradition ; & il est probable que les Auteurs ont mieux aimé céder au goût de la nation , en lui présentant toujours le vrai , que de risquer de voir leur auditoire se refroidir pendant la durée des Scenes nécessaires , pour préparer le vraisemblable.

Le François au contraire, l'exige absolument. Il ne lui paroît pas moins nécessaire dans une piece de Théâtre , que la simplicité dans l'intrigue qui en forme le nœud : parce que les François

aime à suivre un plan , & à en embrasser toutes les parties. Mais, si l'Anglois admire un pareil chef-d'œuvre, il s'endort en l'admirant. Ce n'est pas qu'il n'aime le simple & le régulier ainsi que nous : il nous en a convaincu dans les autres genres de Littérature que la traduction nous a transmis ; mais ce n'est pas au spectacle. Il n'y va que pour voir du surprenant , du grand , du varié ; & la simplicité n'en offre guere suivant lui.

Les Auteurs Anglois sont si sûrs du goût de la Nation à cet égard , qu'après avoir traduit plusieurs de nos meilleures pieces, ils n'ont osé les hazarder au Théâtre dans leur simplicité.

Phédre , Mithridate , Andromaque , l'Avare , le Misanthrope , & plusieurs autres de nos Pièces tant comiques , que tragiques , n'ont paruës à Londres qu'après

sur le Théâtre Anglois. xlj
avoir été surchargées d'intrigue,
& de spectacle.

De là, les Sorciers, les Spectres, les Massacres, les Batailles, & les autres singularités qu'on trouvera souvent dans Shakespear, & dans ceux qui l'ont imité. Toutes ces machines qui nous paroissent d'un goût grossier & subalterne, ont paru nécessaires aux Auteurs Anglois pour remuer un peuple, qui vouloit être amusé pour son argent, & qu'il falloit toujours réveiller par la diversité des images dont le sujet de la Tragédie étoit susceptible. De là les fréquens changemens de décoration, qui étonnent un François à la représentation, ou à la lecture d'une Pièce Angloise.

Il faut souvent plus de décorations différentes pour jouer certaines Tragédies, à Londres, qu'il n'en faut à Paris pour jouer certains Opéras.

Les Anglois croient trouver dans ces fréquens changemens de Scenes, deux avantages considérables. Dabord ils les tirent presque malgré eux, de leur rêverie, en leur annonçant *du nouveau*. En second lieu, ils varient le plaisir des yeux, & leur sauvent l'ennui d'un récit, qui quelque beau qu'il pût être, ne serviroit qu'à leur faire regretter d'autant plus de n'avoir pas été témoins de l'action même.

C'est sans doute par le même motif, puisé dans la nécessité de varier toujours le Spectacle destiné à fixer l'attention des Anglois, que nous voyons le style même de leurs pièces, & surtout de leurs Tragédies, changer presque aussi souvent que la décoration : c'est-à-dire, au moins quatre ou cinq fois dans le cours d'un seul Acte.

Qu'on ouvre Shakespeare, &

sur le Théâtre Anglois. xliij

qu'on tombe sur une Scene où il soit question de quelque grand intérêt d'Etat, de quelque situation noble & frappante, de quelque description qui exige des idées grandes & majestueuses: cette Scene sera écrite en vers de dix syllabes, * pleins d'énergie, de métaphores, de sentences, & de sentimens qui répondent à ces idées. Dans une autre Scene, où les passions sont moins tumultueuses, & où l'Auteur doit parler plus de sens froid, ce sont aussi des vers de dix syllabes, mais souvent entremêlés de petits vers de toutes mesures: ce qui rend le style moins pompeux, & plus propre à la conversation. Et si, dans la page suivante, la Scene n'est occupée que par des Personnages subalternes, vous ne les verrez parler qu'en prose toute simple. Ainsi,

* Les Anglois n'employent presque pas le vers Alexandrin.

dans une tragédie Angloise , le style est toujours assorti aux choses , & jamais les choses au style : c'est-à-dire , que lorsque l'Auteur n'a que des détails nécessaires , ou des idées communes à exprimer , il n'est point assujetti à la même mesure de vers dont il s'étoit servi un moment auparavant pour peindre ce que les sentimens ont de plus noble.

Les Anglois croient trouver un autre avantage encore plus grand dans cette manière d'écrire leurs Tragédies. Elle leur paroît la plus naturelle : attendu que le langage , suivant eux , doit être proportionné à la qualité des interlocuteurs , & conforme à la grandeur , ou à la simplicité de ce que l'Auteur veut leur faire dire dans les différentes situations où il les fait paroître. Ils pensent encore , qu'elle donne plus d'aïssance aux Auteurs, en leur faci-

sur le Théâtre Anglois. xlv
titant le moyen de dire bien des
choses communes (mais bonnes ,
& souvent nécessaires pour la
parfaite intelligence de l'intrigue
& des caractères) qu'ils n'au-
roient peut - être osé hasarder
dans le style noble , & compassé
des grandes Scènes.

Il en résulte encore , que rien
n'est moins monotone que leurs
Tragédies , & que les caractères y
sont toujours naturels , distincts ,
& fortement peints. On pourroit ,
dans ce sens , comparer les Pièces
Angloises à des tableaux extrê-
mement chargés d'ombres , dont
l'amas ne sert qu'à faire mieux
sortir les objets principaux que
le Peintre a voulu représenter. On
pourroit encore , en poussant plus
loin la comparaison , dire que ce
même Peintre jette souvent des
traits de lumière dans les lointains
de son tableau , où il s'attache à
peindre des épisodes quelque-

fois peu analogues à son sujet, mais employés pour égayer, ou pour soulager la vûe des spectateurs, afin qu'elle retombe ensuite avec un nouveau plaisir sur les principaux Personnages.

J'entens parler ici de ces Scenes de bas comique qu'on voit paroître avec surprise dans les pieces les plus tragiques ; de ces Scenes singulières, telle que celle des Fosfoyeurs dans Hamlet, des Magiciennes dans Macbeth, des Savetiers de Rome dans Jules Cesar, de Malicorne avec le diable dans le Duc de Guise, * & autres.

C'est encore pour répandre plus de variété dans ces mêmes Tragédies qu'on y introduit souvent de la Musique, avec des Chansons tendres, pieuses, & quelquefois bouffonnes : qu'on y

* Les trois premieres Pieces sont de Shakspeare ; l'autre est de Léc.

sur le Théâtre Anglois. xlvij

voit jusqu'à des Conciles, des pompes triomphales, des Mariages, des Baptêmes, & des vœux Monastiques. Tous ces écarts tragiques (dont la plupart ne nous choquent pas nous-mêmes dans nos Operas) sont toujours vûs de bon œil à Londres dans les Tragédies. Pourquoi? parce qu'ils font tableau, parce que le peuple les aime; parce que les personnes éclairées mêmes les voyent avec une sorte de plaisir, qui ne naît pourtant peut-être que de celui qu'on voit prendre à la multitude: Car il est rare que l'on s'ennuye véritablement à un spectacle qui excite la joye & la satisfaction d'un grand nombre de personnes! Enfin, le peuple y applaudit, parce que ces images représentent le naturel; & qu'un Anglois ne conçoit pas que le naturel doive jamais choquer les yeux, dès qu'il est exempt

d'indécence. La Tragédie, en un mot, n'étant au fond que l'histoire mise en action, ils croiroient perdre beaucoup si leurs yeux étoient privés du moindre genre de spectacle que le sujet peut faire naître, Il n'est pas douteux, que sans cela, il auroit été fort aisé à Shakespeare, & aux autres Dramatiques Anglois de ne pas tomber dans cette espece de ridicule. Et une bonne preuve que la plûpart de ces Scenes n'ont été glissées dans les Tragédies que par complaisance pour le peuple, c'est qu'elles ne sont presque pas liées à l'action; & qu'il en est peu qu'on ne puisse retrancher de la Piece, sans que le fond de l'intrigue en souffre.

Mais Shakespeare vouloit être applaudi, & gagner de l'argent. Que ne sacrifie-t-on pas, à ces deux grands motifs? Aussi son
exemple

sur le Théâtre Anglois. xlix

exemple a-t-il été suivi par ceux qui ont couru la même carrière après lui , quoique la Tragédie régulière fût déjà connue par les Sçavans qui avoient lû les Grecs, & par les Anglois qui avoient voyagé en France où Corneille, & Racine avoient poussé leur art au plus haut degré de la perfection.

Il est vrai cependant que les successeurs de Shakespeare n'ont pas porté la licence aussi loin que lui : mais ils ne se sont jamais absolument soumis aux règles d'Aristote. Nous voyons même , que la fameuse Tragédie de Caton de M. Adisson (qui passe chez eux pour régulière) après avoir reçu beaucoup d'applaudissemens à Londres , n'a servi qu'à faire siffler la plûpart de ceux , qui ont voulu imiter ce grand Maître.

Leurs pièces astringées aux règles , manquoient de spectacle

1 *Discours*

& de variété : on les a trouvés froides. Ne pourroit-on pas en conclure que cet excellent ouvrage a dû une partie de son succès à l'adresse que l'Auteur a eue d'y faire paroître les Whigs, & les Toris, * sous des noms Romains ? & de ménager tellement la gloire, & la délicatesse de ces deux partis, qu'ils s'y sont trouvés également flattés ?

Peut-être me trompai-je, mais je croi qu'il résulte de ces réflexions que nous aurions tort de censurer trop vivement le goût de la Nation Angloise, quoique si différent du nôtre, par rapport à la conduite des Pièces de Théâtre. Il en est à peu près du goût général de deux Nations différentes (par rapport au même genre

* Sobriquets donnés à deux Factions qui ont commencé à paroître en Angleterre sous le regne des Rois Charles II. & Jacques I. Les Whigs étoient les ennemis du Roi, & les Toris étoient ses partisans.

sur le Théâtre Anglois. Ij

d'amusement) comme de celui de deux Particuliers d'un mérite égal , dont l'un ne pourroit se réjouir qu'autant que la raison dirigerait le plaisir ; tandis que l'autre se contenteroit du plaisir même , pourvu qu'il lui parût piquant. Lequel est le plus sage , ou le plus heureux ? c'est ce que je me garderai bien de décider.

Je croi cependant , que pour rendre justice au goût François , peut-être trop délicat , & au génie âpre & peu réglé des tragiques Anglois , sans accorder trop à l'un & à l'autre , il faut distinguer dans Shakespeare & ceux qui l'ont imité , les beautés & les imperfections réelles , de celles qui ne sont que de convention.

Les premières sont de tous les tems , & de tous les lieux , parce qu'elles sont fondées sur des principes certains , & sur des vérités indépendantes du consentement

& de la volonté des hommes. Les autres sont quelquefois comme les modes , qui passent , ou qui ne regnent que dans un seul climat ; & quelquefois aussi comme ces usages , & ces bienséances qui à force de s'étendre & de se perpétuer deviennent des loix générales , par le concert unanime de tous les âges , & de tous les peuples.

En suivant cette distinction , il faut examiner dans les Tragiques Anglois ce qui est de l'essence du genre qu'ils ont embrassé , & ce qui n'en est que l'accessoire.

On sçait que l'essence du Poëme Dramatique est de présenter de grands objets , & de grandes actions , d'une façon intéressante. Les regles ne tendent , & ne doivent tendre qu'à ce but. Toutes les Nations en conviennent. Mais les Anglois , dont je ne fais ici que transcrire le sentiment sans

sur le Théâtre Anglois. liij

Les adopter leurs préjugés , prétendent qu'il n'est pas bien décidé que toutes les règles que nous connoissons mènent sûrement à la perfection , ou que toutes soient nécessaires pour y arriver. L'on a vû souvent des Pièces Françaises regardées comme irrégulières , émouvoir , & attendrir le spectateur ; & d'autres faites dans toutes les règles de l'Art manquer leur but , & ne produire que de l'ennui.

La question , disent ils , seroit de sçavoir , si tout ce qui plaît ou remuë en fait de spectacle , n'est pas suffisamment régulier ; & si l'on n'a pas mis au Poëme Dramatique des entraves qui énervent , ou rétrécissent le génie , en voulant le regler.

Mais , sans entrer dans cette discussion épuisée par les grands Maîtres de l'Art ; sans examiner , si tout ce qu'on nous a donné

pour règles dans ce genre, est réellement aussi essentiel pour la perfection, & ne peut pas souffrir des accroissemens, ou des retranchemens qui pousseroient encore plus loin cette perfection : il est certain que toute espèce de production, pour faire impression sur l'esprit humain, doit être asservie à des loix immuables prises de la nature même des choses.

Ne pourroit-on pas dire que toutes ces loix (dans le Poëme Dramatique) se réduisent à la *vérité* dans toutes les parties de l'action & du dialogue ? Non cette vérité de fait & de choses qui a été si souvent négligée, ou altérée avec succès dans les meilleures Pièces : mais cette vérité de sentiment, qui consiste à n faire jamais dire, ou faire, aux Personnages introduits sur la Scene que ce qui doit intéresser, ou émouvoir le spectateur ?

S'il y a des choses vraies qui

sur le Théâtre Anglois. lv
ne sont pas bonnes à représen-
ter, parce qu'elles ne frappe-
roient pas, ou parce qu'elles ré-
volteroient; il y en a aussi de
vraisemblables, de touchantes,
& de nobles, qui ne feroient pas
d'effet, parce qu'elles ne seroient
pas placées dans le point de vûe
où elles doivent être pour inté-
resser.

Ainsi cette vérité Théâtrale,
que j'appelle *Vérité de sentiment*,
n'est ni une vérité réelle qui pré-
sente les faits & les personnages
tels qu'ils ont été, ni même une
vraisemblance qui les montre tels
qu'ils on pû être: mais un ta-
bleau qui les représente tels qu'il
faut qu'ils soient, dans le moment
où il sont présentés, pour faire
impression sur le spectateur dans
la situation actuelle où il les voit;
& le fond de ce tableau doit être
puisé dans la nature, & autorisé
par la raison, ou justifié par les
c. iiij

passions, & le génie. Car ces deux agens principaux du Poëme Dramatique (s'il est permis de s'exprimer ainsi) forment un genre d'idées , qui sans être conformes aux effets & aux principes ordinaires de la nature , & de la raison, peuvent être raisonnablement présentées dans la Tragédie , si elles augmentent l'impression qu'elle doit produire , sans choquer directement la nature ou la raison ; parce que l'objet de la Tragédie est d'émouvoir . Et d'un autre côté , tout ce qui est naturel , & raisonnable , ne doit pas être admis dans le Poëme Dramatique , s'il ne convient pas à la dignité & à l'élévation qui lui sont propres ; car alors , quoique vrai dans le fond , il n'auroit plus la vérité du genre de ce Poëme , qui ne remplit pas son objet , & notre attente , s'il ne fait qu'émouvoir sans élever l'âme : parce qu'on

sur le Théâtre Anglois. lvij

s'attend à être attendri , ou intéressé , par de grands objets ; & que l'attendrissement & l'intérêt diminuent dès qu'on remarque une dégradation trop sensible dans les couleurs du tableau. C'est ce qui fait que le style même , s'il est lâche , ou commun , les vers foibles ou Prosaïques , diminuent souvent l'intérêt & l'impression , malgré la beauté des choses , & la vérité de la représentation : témoin la différence des deux Déclarations de Phédre , dans Racine , & dans Pradon !

Il faut encore plus éviter , que le spectateur attendri par la situation & les discours des Acteurs , ne découvre que le fonds de son intérêt est foible , ou chimérique , parce qu'il diminue au moment qu'il s'en apperçoit : comme dans Zaïre , où le péril de cette Princesse , & les fureurs

d'Orosmane ne sont fondées que sur ce qu'elle appelle Nerestan par son nom , au lieu de l'appeller son frere ; & dans Inès de Castro , où la Loi qui punit de mort celle qu'un Prince épouse sans l'aveu du Roi , & qui fait tout l'intérêt de la Pièce , paroît chimérique , & de pure invention , dès qu'elle est considérée de sang-froid. C'est le chef-d'œuvre de l'art , & de l'habileté des Auteurs à manier le sentiment , que d'avoir sçu établir , & soutenir l'intérêt dans ces deux Pièces sur des fondements aussi légers. Et l'on peut juger par l'impression qu'elles font toujours sur le spectateur , de celle qu'elles pourroient faire , si le fond de l'intérêt étoit aussi réel & aussi vrai , que dans Mérope , & Héraclius.

Il en est de même, dans la Phedre de Racine, où il est naturel, & mê-

sur le Théâtre Anglois. lix
me nécessaire, que Thésée soit
instruit de la mort d'Hipolite,
& que le récit soit fait par The-
ramène. Mais ce récit est trop
long, trop pompeux, & trop re-
cherché pour faire l'impression
qu'il feroit, s'il étoit plus simple:
parce qu'on sent que l'expression
du sentiment n'est point entière-
ment vraie dans l'Acteur, &
qu'on y découvre trop souvent
le Poëte.

On pourroit citer vingt autres
exemples pareils; & il faut dire la
même chose, en général, de tou-
tes les expositions, & de tous les
détails qui n'ont pour objet que
d'instruire le spectateur. Car, si
les Acteurs qui les font n'ont
point d'intérêt personnel, ou de
raisons particulières pour les fai-
re, ou pour les entendre, le spec-
tateur même, à qui ces détails
sont nécessaires pour être au fait,
en est révolté, ou refroidi, parce

qu'il voit que c'est l'Auteur qui lui parle , & non les Acteurs ; & que ce que disent ces Acteurs , dans ce moment , n'est pas ce qu'ils doivent dire , penser , ou entendre , dans la situation où ils se trouvent.

En un mot , c'est la vérité , ou la vraisemblance des choses , & des discours , qui doivent constituer la vérité du sentiment , qui seule peut remplir l'objet du Poëme Dramatique. Une vraisemblance de sentiment ne suffiroit pas , parce que nous en découvririons le vuide. Il faut que ce sentiment soit vrai , dans l'Acteur , quand il ne seroit fondé que sur des vraisemblances ; & que ces vraisemblances acquierent assez de réalité , à nos yeux , pour le rendre tel dans notre âme , & effacer l'idée même des illusions sur lesquelles il est fondé , sans que nous puissions en diminuer

sur le Théâtre Anglois. lxj
l'effet, par la foiblesse du principe.

Il résulte de tout cela, que les règles du Poëme Dramatique ne tendent, & ne doivent tendre, qu'à rassembler tout ce qui peut intéresser, sans choquer la nature, la raison, & les loix générales ou particulières des bienséances, par rapport aux lieux, aux tems, aux mœurs, au caractère, & à la situation des Acteurs, & des Spectateurs. Que faut-il faire pour cela ?

Choisir un fond intéressant ; n'en présenter que les circonstances propres à émouvoir, ou à plaire ; les rassembler d'une façon qui ne laisse point de vuide, de longueurs, ou d'interruption dans le sentiment ; les exposer de la manière la plus touchante ; les terminer par l'événement le plus frappant ; & faire dire dans le cours de l'action à chaque In-

terlocuteur, ce qui convient à l'objet, à la situation, à ses intérêts, à les passions, & à la personne.

Or, tout cela n'est que la vérité du sentiment bien saisie dans tous les points par chaque Acteur; & bien présentée au Spectateur, pour exciter, soutenir son attention, & la captiver par l'intérêt!

Mais indépendamment des loix générales prises de la nature, & de la raison, qui sont de tous les pays, il y a pour plaire, ou toucher, des degrés & des nuances qui varient suivant les différents caractères des nations, dont ils font en partie l'essence.

Les cœurs de tous les peuples, quoique formés par la même main, n'ont pas tous le même *unisson*; & par une conséquence nécessaire, la vérité du sentiment n'est pas absolument la même.

sur le Théâtre Anglois. Ixiiij
pour toutes les nations.

Ce qui suffit pour attendrir l'une , peut quelquefois à peine émouvoir l'autre. C'est aux Auteurs à étudier , & à saisir tous les points qui remplissent cet intervalle. Cette connoissance doit être la règle de leurs productions , & la mesure des licences qu'ils prennent , ainsi que des nouveautés qu'ils risquent. Elle est la base du jugement du public , le motif de ses applaudissemens , & la Loi sur laquelle la nation pour laquelle ils écrivent , décide de leurs ouvrages.

Ce sont là les règles primitives , fondées sur la nature , & sur le caractère des peuples de différens pays. Et c'est de là sans doute que naît la différence qu'on aperçoit dans la conduite des Pièces Angloises , & des Pièces Françoises. Les unes & les autres sont faites pour plaire ; elles tendent

au même but , mais par des routes différentes.

Si les règles que nous nous sommes imposées atteignent à ce but , elles sont bonnes & suffisantes. Si elles n'y atteignent pas , il faut attendre un tems qui nous en indique de plus parfaites ; & profiter en attendant de celles que nous avons , sans renoncer aux acquisitions & aux efforts des génies heureux qui nous découvriront peut-être des routes nouvelles , & de nouvelles règles plus propres à produire la perfection & le plaisir , que nous avons crû trouver à l'aide des premières.

Pourquoi aurions-nous la présomption de croire , que nos connoissances sont arrivées au dernier degré de perfection dans le genre Dramatique ? Ou , la douleur d'imaginer qu'elles ne se perfectionneront pas davantage , quand nous voyons journalle-

ment que l'on fait des découvertes dans une infinité d'autres genres ? Les facultés du cœur & de l'esprit seroient-elles plus bornées que les propriétés de la matiere ? ou leur connoissance plus perfectionnée que celle de la Physique, de la Géométrie, & de l'Anatomie, que l'on sent encore si loin d'être à leur terme & à leur perfection ?

Le monde qui paroît caduc aux uns, & formé aux autres, n'est peut-être que dans son adolescence par rapport aux siècles qui doivent encore suivre le nôtre ; & nous ne sommes pas plus fondés à le regarder comme consommé dans ses connoissances, que les Sages de l'Egypte, les Philosophes de la Grèce, & les génies brillans du siècle d'Auguste n'étoient autorisés à le croire de leur tems.

Les Grecs contemporains de

Sophocle , & d'Euripide , présu-
moient-ils que le Poëme Drama-
tique eût atteint le dernier pé-
riode de la perfection ; & qu'il ne
restât aux Nations à naître d'au-
tres ressources pour les plaisirs
de ce genre, que celle de les imi-
ter servilement? Ils se trompoient
s'ils pensoient ainsi. Ne pourrions-
nous pas nous tromper de même?
Les bornes du génie nous sont-
elles connues ?

Mais sans approfondir cette
question , n'a-t-on pas trouvé
de nos jours de nouvelles res-
sources , & de nouvelles routes
dans les replis du cœur humain
pour créer un nouveau genre de
Romans ?

La Critique scrupuleuse dira
peut-être que ces ingénieux No-
vateurs, à force d'analyser le cœur
humain, n'ont fait que le décom-
poser. Mais ce n'est peut-être
aussi qu'un premier pas qui mène

sur le Théâtre Anglois. lxxvii
à le travailler en grand. Qui sçait si
nos neveux ne verront pas éclore , de ce travail , de nouvelles
découvertes , de nouvelles propriétés , qui formant pour eux de
nouveaux plaisirs, prescriront aux
Auteurs de nouvelles règles pour
le Dramatique ?

Les François ont déjà commencé à sentir que ce n'est pas un
défaut d'ensanglanter la Scene ,
quand on le fait à propos, & avec
noblesse.

On a vû , à Paris, le corps de
César sans répugnance sur le
Théâtre. Et le Parterre , après
avoir combattu, entre la force du
préjugé , & la voix du sentiment
& de la raison , a fini par applaudir au meurtre hazardé pour
la première fois sous ses yeux ,
dans la Tragédie d'Edouard. *

Comprenoit-on bien , en effet,
pourquoi le Suicide étoit permis

* De M. Gresset.

sur le Théâtre François, aux femmes même, tandis que l'homicide étoit interdit à un Prince opprimé, ou à un ami fidèle qui n'avoient pas d'autre moyen de se défaire d'un tyran, ou d'un scélerat ?

Les Anglois, toujours calculateurs en tout genre, disent que ce premier essai nous mènera peut-être un jour à penser que c'est se priver d'une grande partie de ses plaisirs que de se borner à une seule action, & aucourt espace de vingt quatre heures. Car, si plusieurs actions rassemblées sans confusion, font plus d'effet qu'une seule ; si elles augmentent l'attention & l'intérêt dûs à la principale, au lieu de les diminuer ; si le changement de la Scene, & le transport de l'action d'un lieu à un autre présentent de nouveaux Spectacles, ou font naître de nouvelles beautés, & de nou-

Jur le Théâtre Anglois. Ixix

veaux mouvemens dans l'âme du spectateur : pourquoi réduire son attention & ses plaisirs dans les bornes d'un seul lieu, d'une seule action, & d'une seule journée ?

Au fond, il n'est ni vrai, ni vraisemblable, qu'un Spectacle de cinq ou six heures puisse représenter des choses qui se sont passées dans le cours de plusieurs années ; ou que le spectateur puisse être supposé passer avec les interlocuteurs, d'Angleterre en France, ou en Ecosse. On en convient.

Mais à suivre cette règle à la lettre, il n'est pas plus possible qu'il voye naître, croître, & finir en vingt-quatre heures, & dans un même lieu, des intrigues qui n'ont jamais pû, dans la réalité, se consommer dans ce court espace, & dans l'enceinte d'un même Palais. Et puisqu'on lui fait voir, en quatre ou cinq heures, ce qui est supposé en avoir duré

vingt-quatre (& ne peut réellement s'être passé qu'en plusieurs mois, en plusieurs années, & en différens lieux) il n'est pas plus difficile de donner aux actions représentées une extension vraie & naturelle ; & de nous faire voir les choses, dans le tems, l'ordre, & le lieu où elles sont arrivées. Cette représentation seroit plus vraie, & par conséquent plus frappante que la fiction qu'on y a substituée, par une règle, qu'aucun Auteur tragique n'exécute à la lettre, & qu'il ne peut exécuter que par une illusion qui force plus le vraisemblable que celle que l'on veut qu'il évite.

Quelque spécieux que paroisse cet argument, contre les unités, qui sont le fondement de toutes les règles Dramatiques, je doute fort qu'il puisse les entamer ; & je n'entreprendrai pas même d'y faire les réponses solides que tout

sur le Théâtre Anglois. lxxj
le monde sçait. Mais il y a , com-
me on l'a vû , dans les Drames
Anglois , d'autres libertés qui
méritent peut-être plus de con-
descendance .

Ces libertez , qui feront , dans
Shakespeare , l'objet de la criti-
que des François , ne paroissent
pas contraires aux loix de la na-
ture & de la raison ; ni à cette
vérité de sentiment , qui les ras-
semble toutes ; ni à ces usages
passés en forme de loix par le
consentement de tous les âges
& de tous les Peuples , puisque
toutes les autres Nations les ont
adoptées.

Gardons-nous donc de con-
damner sans retour aujourd'hui
ce que nos neveux applaudiront
peut-être un jour. L'amour du
plaisir augmente à proportion du
rafinement qui s'introduit dans
les mœurs extérieures. Ceux qui
procurent, ou qui perfectionnent

ces plaisirs sont aujourd'hui l'âme de la société : faut-il d'autre éguillon pour échauffer leur génie ? & qui peut dire où il s'arrêtera ?

Ne blâmons donc point sur le Théâtre Anglois les meurtres, les combats généraux & particuliers, les enterremens même, & les empoisonnemens, à moins que tout cela ne soit présenté d'une façon peu intéressante, ou peu convenable aux bienséances reçues généralement, à la dignité, & à la vérité du spectacle. Car enfin il seroit difficile de trouver qu'une Tragédie, qui procure plusieurs plaisirs & plusieurs spectacles frapans, soit moins bonne que celle qui n'en présentera qu'un seul. Et il ne faut pas avoir assez mauvaise opinion de notre postérité, pour croire qu'elle ne puisse trouver les moyens de mettre tous ces spectacles sous les yeux

sur le Théâtre Anglois. lxxiiij
yeux sans blesser les vraisemblances ; & de faire concourir différens spectacles à former un plus grand intérêt.

Si l'on voit dans l'histoire, des scélérats, & des empoisonneurs, pourquoi ne présenteroit-on pas sur le Théâtre des actions capables d'augmenter la terreur & la pitié qu'on cherche à produire, avec l'horreur du crime, & l'amour pour la vertu opprimée ?

On en souffre le recit dans les Tragédies Françoises ; & s'il est froid, ou languissant, on s'en prend au Poëte ! N'est-ce pas une raison de penser que la chose mise en action doit plaire, & réussir même à nos yeux ?

En un mot, si tout cela est vrai, ou vraisemblable, & que la représentation en soit faite avec la vérité assortie aux caractères, aux circonstances, & aux personnes, ce sont des tableaux,

dont il ne faut pas se priver.

Si les Anglois n'avoient pris que ces sortes de licences, il seroit peut-être injuste de les leur reprocher. Mais s'ils l'ont fait sans nécessité, ou d'une façon trop dure, trop barbare, & trop peu digne des grands personnages qu'ils introduisent sur la scène; s'ils y ont mêlé des circonstances révoltantes, ou inutiles; des scènes choquantes ou par la licence des discours, ou par la bassesse des interlocuteurs, & des propos; si enfin le dialogue est froid, plat, ou déplacé; & qu'ils n'ayent point suivi cette vérité de sentiment qui doit toujours servir de règle à toutes sortes de productions: c'est en cela que l'on peut les attaquer; & c'est sur quoi, malgré mon respect pour Shakespeare & les autres Poëtes Dramatiques Anglois, je n'entreprendrai point de les défendre.

sur le Théâtre Anglois. lxxv

Quand le Duc de Glocestre, dans le Richard III. de Shakespear, fait poignarder sur le Théâtre le Duc de Clarence son frere par deux assassins qui disputent ensemble, en mêlant des plaisanteries dans leur conversation, & qui finissent par plonger ce malheureux Prince dans un tonneau de Malvoisie après l'avoir tué : ce spectacle révolte les Anglois mêmes qui sont éclairés, parce que la façon de le présenter est ignoble & froide, que les Acteurs qui le présentent sont des subalternes & des mercénaires qui n'intéressent pas, & que l'humanité, ainsi que la bien-séance, s'y trouvent également blessées.

Quand ce même Duc de Glocestre dit, dans la même pièce, qu'il est contrefait & bossu, & que ne pouvant réussir par l'amour, il faut qu'il se tourne du
dij

côté de l'ambition; qu'il conclut de là qu'il faut faire périr son frere , & ses neveux , pour arriver au trône ; qu'il dévoile aux yeux du Spectateur le caractère le plus horrible; que dans le cours de la pièce on lui reproche grossièrement ses défauts naturels , & que les Reines & les principaux Acteurs se disent des injures atroces dans les termes les moins ménagés : ce sont là des indécentes aussi contraires à la raison , & à la dignité des personnages , que peu nécessaires à l'action , & à l'intérêt ; par conséquent contraires à la vérité du sentiment dans tous les genres.

Il n'est pas plus décent , ni plus raisonnable de faire demander , dans la même pièce , à l'Evêque d'Ely , s'il a encore de belles fraises à sa campagne , pour le faire sortir d'un Conseil d'Etat où l'on traite les matières les plus graves.

sur le Théâtre Anglois. lxxvij

Quand Hamlet. * occupé des plus grands intérêts , de sa vengeance , de son amour , & de sa vie , vient sur le Théâtre se mêler à la conversation grossière , plaisante , & déplacée de deux Fossoyeurs , l'on est révolté , & l'on doit l'être , parce que cet Episode choque la vérité du sentiment qui naît de la situation , de la condition , & de l'intérêt actuel des personnages.

Le même Hamlet contrefait l'insensé pendant une grande partie de la pièce , afin de pouvoir découvrir ses sentimens à la Reine , les cacher au Roi , & se défaire de son favori , sans être exposé à la vengeance du tyran dont il médite la perte. Mais soit que ce soit une vérité historique , ou une supposition du Poète , la même chose pouvoit se faire par des moyens plus nobles , plus sim-

* Autre Tragédie de Shakespeare.

ples, & plus intéreffans. Il ne falloit pas du moins que cette démence, qui n'est que feinte dans le Prince, lui fût tenir des propos durs & licentieux à sa mere, & à sa maîtresse, ni qu'il feignît de prendre le premier Ministre caché sous la tapisserie pour un rat, afin d'être autorisé à le tuer, & à le faire impunément. Ce sont là des tableaux, des discours, & des écarts, qui ne peuvent être justifiés dans aucun tems, ni dans aucun pays, parce qu'ils sont contraires à la vérité, à la raison, & aux bienséances générales, qui sont les mêmes par-tout. Il en est de même des conversations froides, des plaifanteries déplacées, & des Interlocuteurs subalternes & inutiles à l'action que l'on trouve souvent dans les pièces de Shakespeare.

Mais tous ces défauts ne sont pas ignorés des Anglois ; & s'ils

sur le Théâtre Anglois. lxxix
les pardonnent à cet Auteur, en
considération des beautés réelles
par lesquelles ils sont rachetés, ils
ne les pardonnent pas aux Au-
teurs modernes qui s'avisent de
vouloir imiter ce grand homme
dans ses foiblesses.

Quant aux Ombres, aux Sor-
ciers, aux Démons, je ne vois
pas de raison qui doive les faire
absolument condamner, s'ils sont
d'ailleurs dans la vérité du senti-
ment. L'aparition du pere d'Ham-
let produit des beautés dans cet-
te pièce: elle en produiroit encore
davantage si Shakespeare vivoit
aujourd'hui, & qu'il la traitât de
nouveau. Le merveilleux, dans
tous les genres, ne paroît pas de-
voir être exclu du Poëme Dra-
matique, puisque nous l'admet-
tons, malgré notre attachement
pour les règles, dans les Operas
dont le fond est tragique. Si l'on
peut, en le maniant avec une per-
d iij

fection qu'il ne faut pas désespérer d'atteindre , l'employer avec succès pour augmenter la terreur , la pitié , ou l'intérêt , sans tomber dans le plat ou le ridicule, c'est peut-être une acquisition utile pour tous les Théâtres. La Statuë du festin de Pierre , ainsi que l'Esprit Follet , & Madame Jobin , peuvent nous présager que le tems de ces nouvelles acquisitions n'est peut-être pas éloigné.

Il est vrai que Shakespeare , & quelques autres Tragiques de la nation , ont quelquefois traité ce genre de merveilleux d'une façon plus populaire qu'éllevée : au lieu que s'il y avoit un moyen de le rendre propre au spectacle, ce seroit de ne l'introduire que rarement , & avec un appareil , & des circonstances , qui en faisant évanouir le ridicule & le romanesque par le terrible , le rendissent le plus vrai qu'il est possi-

sur le Théâtre Anglois. lxxxj
ble aux yeux du sentiment.

C'est donc moins les choses mêmes que l'on doit attaquer & reprendre dans le Théâtre Anglois , que la forme dont elles sont revêtues , si l'on en excepte les récits , & les conversations peu convenables qui s'y rencontrent , & qui ne peuvent être admis dans aucun cas.

La Scène Tragique a pour objet , par une convention générale , de peindre les grandes actions , ou les grands crimes des hommes : comme l'objet de la Comédie est de présenter le tableau de la vie ordinaire.

Il est donc contraire à la raison , à la nature , à la vérité des choses , & du sentiment , de mêler ces deux objets ; de faire parler des Princes en Bourgeois ; d'introduire avec eux sur le Théâtre des personnages de condition vile ; de leur faire dire des plai-

d v

fanteries, & des chansons. Et quoique tout cela puisse être arrivé réellement, & arrive même quelquefois dans le commerce de la vie, ce ne sont point des tableaux à présenter dans un spectacle où l'objet n'est pas de connoître la vie particulière des personnes illustres qu'on y introduit, mais les grands mouvemens, & les grands intérêts qui les agitent.

Voilà, je croi, ce qu'on peut dire pour & contre le génie du Théâtre Anglois. Mon devoir est de l'exposer; & le droit du Public est d'en juger.

J'ajouterai pourtant, que ceux qui voudront absolument condamner le goût des Anglois pour le frapant, pour l'extraordinaire, & pour la licence du spectacle dans leurs Tragédies, ne doivent pas oublier ce que j'ai déjà dit de la *vérité du sentiment* plus ou moins étendue, suivant les diffé-

sur le Théâtre Anglois. lxxxii
rens caractères de chaque peuple , ses mœurs , & son gouvernement.

Ils doivent encore se souvenir , que presque toutes les Nations qui ont connu le Théâtre , ont été plus ou moins du goût des Anglois.

Nos ayeux mêmes n'en ont pas été exempts : on en pourroit citer cent preuves à l'ouverture de nos vieux Tragiques , dont les noms sont presque aussi oubliés que leurs ouvrages. Je me contenterai d'en rapeller deux traits , qui peuvent faire juger des autres.

Garnier Auteur Tragique , contemporain de *Shakespeare* , fait paroître dans sa *Troade* un chœur de femmes Troyennes , que la vieille *Hécube* excite à se fouetter sur le Théâtre en l'honneur de *Priam* & d'*Hector*.

Billard de Courgenay , dans
d vj

Lxxxiv *Discours*

sa Tragédie de Henry IV. fait jouer un rôle entier à Satan ; & fait un chœur du Parlement de Paris.

Le grand Corneille même a poussé la licence à l'excès dans la Tragédie de Clitandre ; & l'on a peine à se persuader que cette pièce monstrueuse ait pû sortir de la plume de l'Auteur du *Cid*, de *Cinna*, & de *Rodogune*.

On dira sans doute que ces exemples, au lieu de justifier les Anglois, servent encore à les condamner. Car si nos Anciens Tragiques ont été licentieux, & ridicules, nous les avons abandonnés, méprisés, oubliés, dès que les premiers rayons du bon goût ont commencé à luire sur notre Théâtre. Les Anglois auroient pû en faire de même.

Mais, indépendamment de ce que j'ai déjà dit sur la différence de la vérité du sentiment, fondée

sur le Théâtre Anglois. lxxxv
sur la différence du caractère des
peuples, de leurs mœurs, & de
leur gouvernement, qui répond
à cette objection; il faut encore
ajouter, que si nous avons abandonné nos Anciens Tragiques,
c'est parce qu'ils étoient non seulement ridicules, mais mauvais
à tous égards.

Si à travers leurs tristes & plates extravagances, il s'étoit trouvé de ces traits lumineux, de ces tirades de force & de génie qui sont du goût de tous les tems nous les lirions du moins encore avec plaisir. Mais à peine en pouvons-nous citer de supportables jusqu'au Siècle de Corneille.

Ainsi nos ayeux, en passant du mauvais goût au bon, n'ont pas fait un grand sacrifice. Ils n'avoient rien à regretter!

Si Shakespeare n'avoit pas été plus élevé, plus fécond, plus Poète enfin que tous ces foibles

fondateurs de notre Théâtre, les Anglois pourroient être blamables d'être restés dans l'aveuglement. Mais quelle prodigieuse différence ! Je m'en rapporte à tous ceux qui ont lû ou vû jouer Shakespeare, & qui l'entendent.

Eh, si les beautés effectives de ses pièces n'étoient pas dans le fond si éminemment supérieures à ses défauts, qu'elles les font oublier au Spectateur, ou au Lecteur le plus délicat; n'auroient-elles pas été éclipsées par les Poëmes plus réguliers des Rowe, des Lée, des Otway, des Dryden, & des Adisson ?

Cessons donc de nous étonner de voir les Anglois si fidèlement attachés à leur Shakespeare. On se dégoûte difficilement de ce qui a toujours de nouveaux charmes pour nos oreilles, & pour nos yeux ! C'est sans doute dans ce sens que M. de Voltaire a dit,

sur le Théâtre Anglois. lxxxvi
que le mérite de cet Auteur a per-
du le Théâtre Anglois. Il raison-
ne là conformément à nos idées
sur ce qui constitue la bonne
Tragédie ; & personne, dans ce
cas, n'est plus en droit d'en parler
que lui. Mais l'expérience prou-
ve que les Anglois pensent dif-
féremment. Le sentiment d'un
Français (quelque degré d'esti-
me qu'il ait acquis chez eux)
n'affoiblira jamais dans l'esprit du
gros de la nation le respect & la
reconnoissance qu'elle croit de-
voir à Shakespear ; & je croi
qu'elle est plus de son avis quand
il dit, dans une autre endroit *que*
les défauts mêmes de cet Auteur
sont respectables.

Mais je vais plus loin , fondé
sur un préjugé qui naît encore
de la différence du caractère par-
ticulier des deux nations. Tout
est sujet à la mode en France :
le goût même en fait d'ouvrages

d'esprit est souvent soumis à ses caprices. C'est assez ordinairement la Cour qui donne le ton à la Capitale, & la Capitale au reste du Royaume. Il n'en est pas de même en Angleterre. La liberté Angloise ne respecte, ne suit, ne goûte que ce qui lui plaît.

S'il prenoit envie au Roi de faire jouer des pièces simples & régulières au Théâtre de *K'sinfield*, il pourroit courir risque d'y assister seul avec quelques Courtisans, tandis que tout Londres iroit en foule voir jouer des pièces de Shakespeare (ou dans le goût de cet Auteur) au Théâtre de *Drury-Lane*.

Les François seront peut-être étonnés de voir que cet Auteur ait fait si peu d'usage de l'amour dans ses Tragédies, tandis que cette passion joue ordinairement un si grand rôle sur notre Théâtre.

Théâtre Anglois. lxxxix

Il est vrai que Shakespear , & ses Successeurs, ne l'ont employée que rarement. Ils ne s'attachoient guère qu'au terrible ; & les Spectateurs accoutumés à ce genre de Spectacle , ne se doutoient peut-être pas que l'amour pût figurer décemment parmi des passions infiniment plus nobles, & plus frappantes.

Les défenseurs du Théâtre Ancien des Anglois , prétendent que si l'amour n'y joue pas un rôle intéressant , c'est parce que cette passion n'est point par elle-même du genre de celles qui forment le vrai tragique , & le vrai comique ; quoiqu'elle puisse par ses effets, & par ses suites , produire l'un & l'autre dans certains cas. Les Grecs , & les Romains ne l'ont employée que rarement ; & quand ils l'ont fait ils ne s'en sont servie que pour donner dans la Tragédie plus de

jeu aux passions véritablement
Théâtrales, qui font la terreur
& la pitié, ou pour rendre plus
naturellement dans la Comédie
le tableau de la vie humaine, &
parvenir plus sûrement à la cor-
rection des mœurs, en peignant
plûtôt les désordres de l'amour
qui doivent en éloigner les hom-
mes, que les sentimens qui pour-
roient les séduire.

Ils l'ont employée aussi quel-
quefois pour attendrir les Spec-
tateurs par la pitié, comme dans
l'Andrienne; & plus souvent pour
l'amuser & l'instruire, par le con-
traste de la sévérité & de l'avarice
des peres, avec la subtilité des
valets, & l'inconfidération des
enfans.

Les Anglois modernes qui ont
travaillé pour le Théâtre depuis
1660, instruits, ou témoins des
succès de l'amour dans nos pié-
ces, ont essayé de l'employer

sur le Théâtre Anglois. xxi
dans les leurs. Mais ils l'ont saisi
dans une autre point de vûë. Pour
en faire une peinture plus instru-
ctive, ou plus vive dans leurs Co-
médies, ils l'ont présenté plû-
tôt comme désordre & comme
débauche, que comme passion ;
ils l'ont traité froidement, ou li-
centieusement dans les Tragédies,
& quelquefois même historique-
ment, (si l'on peut parler ainsi.)
Aussi prétendent-ils que l'amour
entre naturellement dans les Poë-
mes Comiques, comme le reste
des passions, des goûts, & des in-
trigues qui concourent à la cor-
rection des mœurs, par la peintu-
re de la vie ordinaire & des vices
ou des défauts des hommes.
Dans la Tragédie, dont l'objet
est différent & bien plus relevé,
ils pensent que l'amour ne doit y
entrer que par occasion, & quand
il se trouve lié aux grands événe-
mens qui en font les véritables
ressorts.

Les Anglois comptent donc en ce point , avoir suivi la simplicité noble , & la vérité Originale du Théâtre des Anciens. Si l'on en croit même plusieurs de leurs Apologistes, Corneille, & Molière n'ont introduit l'amour sur la Scène, que pour se prêter au goût du tems ; & loin que ce sentiment fasse le fond de leurs pièces , & en augmente le mérite , il n'est presque jamais qu'épifodique , & refroidit plus souvent le Spectateur, & l'intérêt , qu'il n'attendrit l'un, & n'accroît l'autre.

Dans l'Avare, le Tartuffe , le Misantrope , & les Femmes Sçavantes ; dans Cinna , Rodogune, Héraclius , Sertorius , Oedipe, les Horaces , & presque dans toutes les bonnes pièces de ces deux grands hommes , ce n'est pas l'amour qui y joue le plus grand rôle , ni qui y produit les plus grands mouvemens, puisque dans

sur le Théâtre Anglois. xciiij
la plupart il refroidit l'action,
ou y est au moins inutile. Si
dans Polieucte, & dans le Cid,
il fait plus d'effet, ce n'est que
par le jeu qu'il donne aux autres
passions qui forment le véritable
intérêt. Racine même, selon eux,
a échoué lorsqu'il a voulu faire
de l'amour la baze unique de
l'action & de l'intérêt, dans Béré-
nice. Et si ce sentiment paroît in-
téresser dans les autres pièces,
c'est moins par lui-même, que
par l'art du Poëte, qui a sçu s'en
servir habilement pour exciter
les autres passions, & former l'in-
térêt que l'on attribue fausse-
ment à l'amour, quoiqu'il ne fasse
que l'ocasionner, ou l'augmenter.

Ce n'est donc pas, suivant les
Anglois, l'amour de Pyrrhus,
d'Oreste, & d'Hermione, qui fait
naître les grands mouvemens que
la pièce d'Andromaque excite
dans le Spectateur. C'est la jalou-

lie , la fureur , le désespoir , le combat de passions & d'intérêts , qui résulte des différentes situations où l'amour , la vengeance , & l'ambition , mettent successivement les principaux personnages ; & plus que tout cela encore , les sentimens de pitié , ou d'intérêt , que produisent Andromaque & son fils , tantôt victimes , & tantôt victorieux des mouvemens & des passions des autres Acteurs.

Ce n'est point l'amour de Xipharès & de Monime , qui intéresse dans sa Tragédie de Mithridate ; ni même la jalousie de ce Monarque , qu'un Auteur célèbre de notre tems a réduit , peut-être sans le vouloir , à un mouvement fort ordinaire & fort peu tragique (en la dépouillant des graces & des prestiges de la Poësie) pour montrer sa ressemblance avec la jalousie comique de l'Avare de Molière.

sur le Théâtre Anglois. xcv

Mais ce qui intéresse véritablement dans Mithridate , c'est la situation où se trouve ce grand Prince , entre la crainte & l'espérance dont il est perpétuellement agité , les Romains dont il est menacé , & ses enfans dont il se défie. Si leur amour pour Monime forme quelque intérêt dans la pièce , il n'est que fort subalterne à celui qu'excite d'un côté leur rivalité pour la couronne , & de l'autre les mouvemens qu'ils se donnent , l'un pour trahir , l'autre pour défendre Mithridate.

On peut dire la même chose de Britannicus , dont l'intrigue feroit peu d'effet si elle n'étoit soutenue que par l'amour de ce Prince , & de Junie ; & l'on doit sentir , par la foible impression que fait cette passion , & par les plaisirs vifs que donnent les caractères & les intrigues d'Agripine , de Néron , de Narcisse , & de Burrhus , quelle

différence il faut faire sur le Théâtre entre le simple amour, & les passions véritablement théâtrales, telles que celles qui agitent ces quatre personnages!

Ce n'est pas non plus à l'amour d'Inès qu'il faut attribuer le succès continu de cette Tragédie. C'est à l'agitation que cause dans le cœur d'Alphonse l'embarras de concilier les intérêts du Trône, de la justice, & de la nation, avec l'amour paternel. C'est à la sensibilité qu'excitent en lui la rébellion de son fils, & la vûe des enfans de ce fils rébelle.

Si cette pièce a réussi, malgré les objections raisonnables que l'on y a faites, & le ridicule que le hazard a jetté sur la représentation, c'est la voix de la nature & du sentiment qui l'ont emporté; & non l'amour, qui à le bien considérer, choque les loix, la bien-séance, & la raison dans Don
Pedre,

sur le Théâtre Anglois. xcviij
Pedre , & même dans Inès.

On dira peut-être pour justifier cette Pièce, & toutes celles où l'amour est du même genre, que ce sentiment doit être excessif pour faire impression sur le Théâtre? Mais si l'on en croit les Anglois , ce n'est qu'une raison de plus pour prouver que cette passion n'est pas Théâtrale, puisqu'il faut presque le dénaturer, en la tirant de son caractère simple & naïf , pour qu'elle y fasse quelque effet.

On croit , par exemple , que Phédre est le triomphe & le siège de l'amour dans les Pièces tragiques ; & les Anglois prétendent que c'est une erreur , ou un préjugé de notre nation. Car l'amour simple & honnête d'Hypolite & d'Aricie n'est pas ce qui touche , malgré la vivacité de leurs sentimens & les beautés de la déclaration d'Hypolite, & des réponses

Tom. I.

e

fines & délicates d'Aricie. C'est la passion effrénée de Phédre, ce sont ses fureurs, sa jalousie, les suites & la punition de son crime, & le malheur du vertueux Hypolite, qui en excitant tour à tour la terreur & la pitié, causent les grandes secousses que l'on demande dans le Poëme Dramatique pour intéresser : parce que l'on s'attend à les y voir ; & que la convention de tous les hommes a fait de ces grands mouvemens l'essence de ce Poëme.

Si Phédre n'étoit que tendre, ou passionnée, sa passion ne feroit pas plus d'effet que celle d'Aricie de Junie dans Britannicus, ou de l'Infante dans le Cid. Mais son amour est criminel & forcé par la fatalité de sa destinée : ce crime qui combat & surmonte tous les principes & toutes les loix de la vertu & de la société, cause les plus grands désordres dans son

sur le Théâtre Anglois. xcix
cœur, & met les autres personna-
ges dans l'état le plus violent.

C'est donc le crime de Phédre,
c'est le caractère singulier de ce
crime, ce sont les effets singu-
liers qu'il produit, & non l'amour
qui ont fait le succès de cette Pié-
ce. D'où les Anglois concluent,
que l'amour ne devient propre au
Poème Dramatique, que quand il
est lié aux grandes passions, qui
en font l'essence, ou qu'il les met
en jeu.

En effet, on prend peu de part
aux traverses & aux succès d'u-
ne intrigue amoureuse entre de
grands Princes, si l'on n'y voit
que cela: soit que l'on trouve cet
objet peu digne d'eux, soit qu'on
s'intéresse peu soi-même à une
tendresse qu'on ne ressent pas.

Pour que leur amour fasse im-
pression, il faut qu'il se passe en ac-
tion, & mette le spectateur en mou-
vement, ou en inquiétude, par le

c *Discours*

désespoir , la fureur ou le danger des Acteurs. Il n'en est pas de même des autres sentimens propres aux Poëmes Dramatiques. L'exposition simple du mouvement de la nature , de l'amour paternel , ou conjugal , & de celui de la patrie ; la peinture vive & vraie des grandes actions , & des grands crimes , le malheur ou le danger d'un Prince , ou d'un Héros persécuté ; la générosité de deux amis , ou de deux freres prêts à se sacrifier l'un pour l'autre ; les intrigues bien développées d'un usurpateur , ou d'un conjuré ; les altercations nobles & animées de deux héros ennemis & poussés par de grands motifs : tout cela nous conduit à l'intérêt , par l'admiration , la surprise , la crainte , ou l'horreur , quand tous ces objets sont présentés avec cette vérité qui constitue le vrai beau.

Les simples conversations poli-

sur le Théâtre Anglois. e j

tiques, ou élevées, telles que celles de Sertorius & de Pompée, d'Auguste & de Cinna, de Rodogune & de Cléopâtre, d'Achille & d'Agamemnon, de Mithridate avec ses enfans, de Phocas & de Leontine, de Rhadamiste & Pharasmane, de César au Senat, & à Brutus, attachent & remuent le Spectateur le plus désintéressé, par l'élévation seule des sentimens, ou par l'importance des intérêts, sans mélange d'action, ou de passion: tandis qu'il est presque refroidi, ou du moins peu affecté, par le dialogue le plus tendre de deux Amans héroïques. C'est que l'amour, qui est peut-être la plus vive des passions pour ceux qui la ressentent, est presque toujours la plus froide pour ceux qui n'en font que les témoins.

Ce n'est pas que ce sentiment ne soit aussi général dans le cœur

de tous les hommes que ceux de la nature, & de l'ambition : mais il est moins pur, moins noble, souvent moins honoré dans la société, & moins avoué dans ceux qui la composent.

S'il est envisagé de sens-froid, on ne le voit que comme une foiblesse, & un besoin de la nature, ou un égarement du cœur, & un désordre dans la vie civile. On auroit honte de donner son attention, ou son admiration, à ce sentiment si pueril & si commun, si l'on ne prenoit soin de le revêtir de tout ce qui peut le décorer.

C'est pour cela qu'il faut tant d'art pour l'anoblir, & le dépouiller des idées qui nous feroient rougir de notre sensibilité, si le Poëte ne cherchoit à la justifier à nos propres yeux par les grands sentimens, & par les passions vraiment Théâtrales, dont

sur le Théâtre Anglois. ciiij
il a l'habileté ou l'envie de le décorer.

S'il manque cette illusion, la Pièce tombe; parce qu'elle n'est soutenue que sur le fondement ruineux de l'amour. S'il réussit, c'est aux passions Théâtrales qu'il a su faire entrer dans sa Pièce qu'il faut en attribuer le succès: parce que les unes développent les impressions gravées par la nature dans tous les cœurs, & que les autres étonnent ou élèvent l'esprit, sans que l'on puisse trouver dans aucune d'elles de quoi diminuer l'impression, par la foiblesse ou le ridicule de leur objet.

Ces différentes réflexions répondent peut-être suffisamment à l'objection de ceux qui disent qu'il faut absolument de l'amour pour plaire ou pour toucher dans un spectacle rempli d'hommes & de femmes aimables.

C'est faire injure à la Nation Françoise que de ne la croire susceptible de sensibilité que pour cette passion, quand on connoît son goût pour les choses nobles & élevées.

Et quand il seroit vrai que les femmes galantes qui donnent le ton pour tout ce qui est du ressort de l'amusement, voulussent absolument de l'amour pour être amusées ou intéressées, ce ne seroit pas en représentation & en tierce personne.

Les Anglois prétendent même que quelques Auteurs de leur nation ont fait injustice à la nôtre, quand ils ont avancé que c'étoit pour se prêter à son goût que l'on avoit fait jouer un si grand Rôle à l'Amour sur notre Théâtre. Racine, disent-ils, a moins suivi sur cela que séduit le goût de ses compatriotes; & le succès de ces Pièces a fait illusion

sur le Théâtre Anglois. cv

aux Auteurs François mêmes ,
en leur persuadant que l'amour
étoit la seule & vraie route qui
nous conduisît à l'attendrissement
& à l'intérêt. Ils en appellent con-
tre nous-mêmes à l'effet qu'ont
presque toujours produit les re-
connoissances sur notre Théâ-
tre depuis Corneille & Racine ;
& aux succès d'Atrée , de Rha-
damiste , d'Electre , & d'Andro-
nic bien moins dûs à l'amour ,
qu'aux sentimens de la nature , de
la terreur , & de la pitié.

C'est donc par ces différentes
raisons, & sur le fondement de ces
exemples , que les Anglois pré-
tendent , qu'à l'exception de cer-
tains cas extraordinaires, comme
dans Phédre où l'amour est d'un
genre unique, il affoiblit l'intérêt
dans la Tragédie ; & ne peut gue-
re produire qu'un intérêt de cu-
riosité dans la Comédie. Parce
que s'il fait l'objet principal des

Pièces Dramatiques , le fond est trop stérile ou trop foible pour faire une grande impression ; s'il n'y est qu'accessoire , il nuit au véritable intérêt que produisent les passions vraiment Théâtrales, à moins qu'il ne soit manié de façon à augmenter leur effet ou à s'approprier , pour ainsi dire , celui qu'elles pourroient faire naître naturellement sans son secours.

Cette conclusion paroîtra sans doute bien tranchante , & peut-être est-elle outrée de la part des Partisans de l'ancien Théâtre Anglois. Mais si l'amour , quand il est seul , ne touche que foiblement ; si l'intérêt des Pièces où il se trouve est moins fondé sur les sentimens propres de cette passion que sur les effets qu'elle produit : s'il naît souvent de causes qui lui sont absolument étrangères ; si enfin il refroidit l'intérêt & l'action,

sur le Théâtre Anglois. cviij

comme cela arrive dans plusieurs Pièces ; & s'il s'en trouve d'autres dans les anciens , & dans les modernes qui fassent la plus grande impression , sans que l'amour y entre pour rien : ne pourroit-on pas dire que cette passion n'est ni essentielle , ni absolument nécessaire dans le Poëme Tragique ?

Je n'ai garde cependant de décider cette grande question. Il falloit au moins la traiter , ainsi que celle des règles (tant contestées , & si peu observées par les Anglois) puisque leur sentiment est si différent du nôtre sur ces deux articles. Mais après avoir rempli sur cela mes engagements avec les deux nations , en exposant l'état de la contestation , je me contenterai sur cet article , comme sur tous les autres , de souhaiter pour l'accroissement de nos connoissances & de nos plaisirs ,

que l'amour intéresse toujours dans des Pièces lorsqu'il s'y rencontrera, & que l'on en puisse faire d'intéressantes sans son secours.

N'est-on pas en droit d'espérer l'un & l'autre, après les succès brillans d'Athalie, de Zaïre, & de Mérope, du Philosophe marié, du Glorieux, & de Melanide, & les beautés réelles de la mort de César?

Il ne me reste plus qu'à rendre compte des précautions que j'ai prises pour ne pas me rendre coupable d'imprudence, d'infidélité, ou de négligence aux yeux des deux Nations, l'Angloise, & la Françoisé.

Il est certain que je mériterois ces reproches de la part des Anglois, en donnant une traduction littérale & complète des cinq Pièces de Shakespeare qui composeront ces deux premiers volumes. J'avouë même qu'il m'a paru im-

sur le Théâtre Anglois. six
possible de les traduire littérale-
ment. La différence du génie de
la langue Angloise , & de la lan-
gue François , étoit un obstacle
moins difficile à surmonter, que la
différence du goût des deux Na-
tion. Ce qui ne paroît que noble,
simple , naturel aux Anglois , sera
aux yeux des François dur, plat,
indécent. En me permettant plus
de licence , je m'expose à des re-
proches d'un autre genre.

Si je veux sauver certains traits
trop révoltans pour nous, les An-
glois diront que j'aurai for-
cé, détourné, ou rendu foible-
ment le sens de l'Auteur. Si je les
rens fidèlement , l'Auteur y per-
dra parmi nous ; & les deux Na-
tions me rendront également res-
ponsable de ce qui ne flattera pas
le goût de l'une, & l'amour-pro-
pre de l'autre.

D'ailleurs , les réflexions que
j'ai faites sur les Scenes que Sha-

Shakespeare s'est crû obligé de jeter de tems en tems dans ses Tragédies (pour égayer ou pour frapper les yeux de la populace , par du spectacle , & par des singularités seuvent peu analogues au sujet) me rendroient justement condamnable aux yeux des Anglois , si j'allois m'appesantir scrupuleusement sur ces mêmes Scènes , qui ne peuvent avoir rien d'intéressant pour nous.

La complaisance seule m'a engagé à entraduire quelques-unes, qu'on a voulu absolument connoître. Mais je sens, & j'avoue sans peine combien je me trouve au dessous de l'Original !

J'ai donc cru que l'unique moien de me mettre à l'abri des reproches des deux Nations , & de donner à Shakespeare tout ce qu'il est possible qu'il puisse attendre d'un Traducteur François (du moins quant à la forme) étoit de

sur le Théâtre Anglois. cxj

crayonner par Analyse tout ce qui ne tend pas directement à l'action & à l'intérêt dans les Tragédies; de m'arrêter sur toutes les Scènes, & sur toutes les situations susceptibles d'une traduction tolérable pour ceux qui ne sont pas à portée de connoître par eux-mêmes les vraies beautés de l'original.

Cette méthode m'a paru la plus aisée, & la plus raisonnable. Plus aisée, en ce qu'elle me sauve un travail infini & au dessus de mes forces; plus raisonnable, en ce qu'elle me permet de resserrer Shakespear sans pourtant lui rien faire perdre de toutes les beautés de détail, & des singularités dignes de nous être transmises, qui peuvent se rencontrer dans les Scènes que je ne donne que par extrait.

Par ce moyen, la *marque* des Pièces ne sera pas moins marquée

Scene par Scene ; les longueurs, & les autres défauts de stile de son siècle, seront moins sensibles ; l'intérêt en sera plus vif ; & le rapprochement des morceaux brillans de cet Auteur , les fera lire avec plus de plaisir par les François.

Si Shakespeare perd considérablement dans ma traduction sur les morceaux sublimes auxquels je ne pourrai atteindre , n'est-il pas juste que je cherche à l'indemniser autant qu'il m'est possible , en lui épargnant la critique de mes compatriotes sur les endroits qu'il pourroient regarder comme foibles , ridicules ou déplacés ?

C'est aux personnes versées dans la connoissance des deux langues à décider si je me suis trompé dans le choix de mon plan. Elles seules connoissent les difficultez du langage de Shakespeare, souvent inintelligible aux

sur le Théâtre Anglois. cxiiij
Anglois mêmes dans plusieurs passages de ses Pièces. Elles seules font capables de sentir le ridicule qu'une traduction purement littéraire pourroit jeter sur les ouvrages de cet Auteur.

Au reste, le Public lui-même sera en état d'en juger à peu près, par la lecture de Richard III. que j'avois d'abord essayé de traduire littéralement, & qu'on m'a engagé à laisser dans l'état où il est, pour servir de Pièce de comparaison vis-à-vis des autres Pièces.

Mais je déclare encore un coup, que malgré mes efforts pour rendre en François le sublime, le naïf, l'entousiasme, & le naturel qui contrastent alternativement l'un avec l'autre dans l'Original, je suis toujours demeuré infiniment au-dessous de lui.

Je finis, en rendant raison du style dont je me suis servi dans la

traduction de ces cinq premières Pièces.

On sera sans doute surpris du grand nombre de vers qui se trouvent répandus dans ma prose. Je sçai que cette affectation est regardée comme un défaut dans le style par les maîtres de l'éloquence ; & j'avoue que cet ornement est aussi frivole que déplacé, dans une harangue, dans une histoire, dans un plaidoyer, ou dans tout autre genre de littérature sérieuse. Mais dans la traduction d'un Poëte, & sur-tout d'un Poëte Tragique, je crois que les vers peuvent être mêlés à la prose ; & que la même raison qui les bannit du style sérieux, dont ils paroissent bleffer la majesté, doit les rendre aussi nécessaires qu'agréables dans les ouvrages de pur amusement ; & sur-tout dans un ouvrage tel que celui-ci, où il s'agit de rendre en

sur le Théâtre Anglois. cxv

François le langage d'un Poëte qui a écrit partie en prose, & partie en vers rimés , & non rimés.

Si le mérite de celui qui copie un bon tableau , consiste à imiter non seulement les traits de son original , mais encore le coup de pinceau , & le ton des couleurs , pourquoi un Traducteur seroit-il condamnable en cherchant à imiter non seulement les idées de son Auteur , mais le ton même , & s'il se peut , la cadence de son style ?

Rien approche-t'il davantage d'une Poësie non rimée de différentes mesures , qu'une prose cadencée où les vers paroissent s'être naturellement enchâssés ?

C'est donc avec connoissance de cause que j'ai laissé , & que j'ai même placé exprès beaucoup de Vers Alexandrins dans les Scènes que j'ai traduites en prose. M de la

Motte se mocquoit de cette fausse délicatesse qui proscrivoit les vers en pareil cas ; & M. l'Abbé Desfontaines (malgré les anciens dé-mêlés avec cet Auteur) a démontré solidement , dans un discours sur la Traduction des Poëtes , * que M. de la Motte avoit raison. J'ai du regret de n'avoir pas connu plutôt cet ouvrage : ma traduction ne pouvoit qu'y gagner beaucoup.

Quand Shakespeare rime (ce qui lui arrive assez rarement dans les Pièces que je donne aujourd'hui) je tâche de rimer avec lui. Mais quand il n'écrit , qu'en ce que les Anglois appellent *Vers blancs* , je crois ne pouvoir mieux en rendre la force, & l'harmonie, que par une prose mesurée, & parsemée de Vers.

Il est vrai que j'ai rimé quel-

* Il est à la tête de sa Traduction des Oeuvres de Virgile.

sur le Théâtre Anglois. cxvij
ques Scenes qui ne le font pas
chez lui, telles que celles du der-
nier Acte du More de Venise, de
Marguerite d'Anjou avec son
époux dans le premier Acte de
Henry V I. du Phantôme dans
Hamlet, & plusieurs autres dans
Macbeth. Mais, je donne plutôt
ces belles Scenes comme de foi-
bles imitations, que comme des
traductions exactes; & sur-tout
celle d'Otello, & celle de Mal-
colme avec Macduf dans Mac-
beth, où j'ai pris de grandes liber-
tés, que j'ai crû nécessaires pour
mettre les beautés de mon original
dans tout leur jour: ce qui m'au-
roit été impossible si je m'étois
assujetti à la lettre du texte. Ceux
qui sçavent la langue Angloise ne
me démentiront pas.

En attendant, je dirai pourtant
avec M. de Voltaire, *qu'il est bien*
aisé de rapporter en prose les sot-
tises d'un Poëte, mais très-difficile

de traduire ses beaux Vers ; qu'on doit faire grace à la copie en faveur de l'original (qu'elle nous fait du moins connoître foiblement ;) & qu'il faut toujours se souvenir , en voyant une traduction de ce genre , qu'on ne voit qu'une foible estampe d'un bon tableau.

Ces réflexions , dont je suis aujourd'hui plus à portée qu'un autre de sentir la solidité , m'ont engagé à ne point toucher au beau monologue d'Hamlet, déjà si bien traduit en Vers par M. de Voltaire. Je l'ai rendu en prose toute simple , & c'est sans doute ce que je pouvois faire de moins mal.

J'attendrai le sentiment du Public , tant sur la forme , que sur le fond de ces deux premiers volumes du Théâtre Anglois ; & je profiterai des critiques pour me corriger.



V I E

DE SHAKESPEARE.

MOnsieur Rowe , Auteur de la Tragédie de Tamerlan , & de plusieurs autres Pièces estimées du Théâtre Anglois , observe , à propos de la vie de Shakespeare qu'il a écrite, que le Public est toujours curieux des moindres circonstances de la vie des grands hommes. On s'imagine , dit il , que ces petites découvertes serviront de lumières pour dévoiler les causes & la source des actions qui les ont immortalisés. Eten effet , quelque frivoles que puissent paroître ces recherches aux yeux de bien des gens , il faut convenir que du moins pour

ce qui touche ceux qui ont excellé dans la littérature, ou dans les autres Sciences, les détails de leur vie privée peuvent souvent conduire à une plus parfaite intelligence de leurs Ouvrages.

Par exemple, ajoute-t-il, si quelqu'un s'étoit donné la peine de rassembler toutes les particularités de la vie privée de Shakespeare, on y trouveroit peut-être de quoi faire un commentaire capable d'éclaircir tout ce que nous trouvons aujourd'hui d'obscur, & d'inexpliquable dans ses écrits. Nous avons admiré l'homme dans ses ouvrages: nous sommes charmés d'admirer les ouvrages dans l'homme; & ce que nous apprenons de son éducation, de ses emplois, de ses mœurs, de sa fortune, ne sert qu'à graver plus profondément dans notre esprit l'idée de son génie, & de son mérite.

Guil:

de Shakespeare. cxxj

Guillaume Shakespeare est né en 1564. au mois d'Avril. Son pere étoit , dit-on , un gros Marchand de laine , qui se voyant chargé de dix enfans , dont notre Auteur étoit l'aîné , ne lui donna d'autre éducation que celle qu'il crut suffisante pour mettre son fils en état de suivre le même commerce.

On ne sçait pas au juste combien le pere vécut. Mais on trouve , qu'en l'année 1599. M. Jean Shakespeare , pour faire honneur à son fils , tira du grand Hérault d'Armes d'Angleterre un extrait des Titres de Noblesse de sa famille , par lequel on voit , qu'il a été premier Magistrat , ou Baillif de Stratford dans le Comté de Warwick, où il jouissoit de quelques Fiefs qui avoient jadis été donnés à son Trisayeul par le Roi Henry VII. pour récompense de ses fidèles services.

Tome I.

f

Quoiqu'il en soit , il paroît que notre Shakespear a été élevé pendant quelque tems dans l'école publique de Stratford, où l'on prétend qu'il apprit tout ce qu'il a jamais sçu de Latin : Son pere ayant été obligé de le retirer trop tôt pour qu'il pût y avoir fait de grands progrès.

L'on ignore absolument le tems qu'il peut avoir passé chez son pere , en l'aidant dans son commerce , ou en travaillant pour son compte particulier. On n'est pas mieux instruit de l'âge auquel il a quitté sa Ville natale , ni du tems précis auquel il est venu à Londres pour s'attacher au Théâtre.

M. Rowe nous apprend que Shakespear s'est marié fort jeune, que ce fait est constaté par un monument élevé dans l'Eglise de Stratford à la mémoire d'une de ses filles , & dont la datte prouve

de Shakespeare. cxxiiij

que son pere avoit à peine 16 ans lorsqu'il se maria.

Si ce fut l'amour, ou l'intérêt, qui engagerent Shakespeare à se marier sitôt, c'est encore ce qu'on n'a pû découvrir. Il est pourtant probable que ce fut le dernier, attendu que sa femme avoit au moins huit ans plus que lui. Elle étoit fille d'un riche Payfan, nommé *Hataway*, qui faisoit valoir son propre bien dans le voisinage de Stratford.

On n'a pas plus de certitude sur la durée de son établissement dans cette Ville après son mariage. Mais s'il est vrai qu'il se soit associé avec une bande de jeunes libertins, pour dérober les bêtes fauves d'un Parc appartenant à *Sir Thomas Lucy*, & que ce soient les suites de cette aventure qui l'aient obligé d'abandonner son établissement, on peut con-

f ij

jecturer qu'il étoit encore bien jeune.

Ce qui fortifie encore cette opinion , c'est qu'après avoir donné trente-fix Pièces au Théâtre, il s'en est retiré peu âgé , pour aller jouir du reste de sa vie dans la Ville de Stratford ; & que l'intervalle de tems nécessaire pour composer tant d'ouvrages , démontre qu'il devoit en être sorti de bonne heure pour venir courir cette carrière à Londres.

C'est cette aventure de jeunesse, ou du moins la tradition vraie ou fausse qui en est restée , qui a fait dire à plus d'un Auteur , que Shakespeare après avoir dissipé son bien , avoit pris le métier de voleur ; & qu'il n'avoit cru pouvoir éviter le châtiment qu'il méritoit, qu'en se faisant Comédien.

Mais indépendamment du peu de vraisemblance de cette fable ,

l'estimé que nous concevons naturellement pour un homme de génie , tel que Shakespeare , ne doit-elle pas nous tenir en garde contre de pareilles anecdotes , qui n'ont ordinairement d'autre fondement que celui que la malice , ou l'envie de quelque rival de gloire leur ont donné ? Aussi M. Rowe , sincère admirateur de Shakespeare (quoique Poète Tragique comme lui) a-t'il cherché à le justifier de cette accusation odieuse ; & c'est dans une Comédie de Shakespeare même ,* qu'il a trouvé de quoi la combattre.

On y voit , en effet , que Shakespeare , plus de vingt ans après *l'espièglerie* du vol des fauves de Sir Thomas Lucy , traduit ce colérique Gentilhomme sur le Théâtre , ** où il lui fait jouer un rôle

* The merry Wives of Windsor.

** Sous le nom de Justice Shallow.

aussi ridicule qu'un Poëte irrité puisse l'inventer pour se vanger d'un homme qui l'a persécuté mal à propos.

On dit, qu'après s'être retiré du Théâtre, il a vécu encore quelques années à Stratford, estimé des Grands, chéri de ses amis, & jouissant de sa fortune.

On ne peut fixer sûrement l'époque de sa retraite. Ceux qui la posent avant l'an 1600. se trompent, parce qu'on voit encore le nom de Shakespeare parmi ceux des Comédiens qui jouèrent le *Séjan*, Tragédie de Ben-Johnson, en 1603. Il n'est pas probable non plus qu'il en eût déjà conçu l'idée alors, puisqu'il obtint cette même année du Roi Jacques Premier un privilège, par lequel ce Prince lui permit, ainsi qu'à Fletcher, & autres de la même troupe, de jouer des Comédies & des Tragédies, sur

de Shakespeare. cxxvij

leur Théâtre de Londres, & dans le reste du Royaume, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en ordonner autrement. Cette Pièce est conservée dans les *Actes de Rymer*.

M^r Theobald observe encore (dans la préface de l'édition qu'il a donnée de Shakespeare en 1740) que cet Auteur n'avoit probablement pas encore quitté le Théâtre en 1610: puisque dans la Pièce, intitulée *la Tempête*, il fait mention des Isles Bermudes, qui n'ont été connues par les Anglois, qu'en 1609, lorsque Sir John Summers en fit la découverte, dans son voyage de l'Amérique Septentrionale.

Shakespeare mourut, en 1616, dans sa cinquante-cinquième année, & fut enterré dans l'Eglise de Stratford, au nord de l'Autel, où on lui érigea un monument assez honorable pour le tems.

Il est représenté assis , sous une arcade , avec un coussin devant lui , tenant une plume de la main droite , & de l'autre un rouleau de papier. On a gravé ce distique sur le coussin.

*Ingenio Pylum , genio Socratem , arte
Maronem .*

Terra tegit , populus mœret , olympus habet !

Et sur une plaque de cuivre au-dessous, on lit six vers Anglois , dont je vais rendre à peu près le sens.

Jette les yeux sur cette sepulture ,
Et connois ceux qu'elle tient enfermés !
Shakespeare , & la vive nature ,
En même jour y furent inhumés.
Son nom , bien plus qu'une vaine sculpture ,
D'un riche éclat fait briller ce tombeau ;
Et ses écrits , à la race future ,
D'un art divin transmetront le tableau.

On voit encore quatre vers sur la tombe , qui est au-dessous

de Shakespeare. cxxix

du mausolée , & dont la simplicité
peut être renduë par ceux-ci :

Cher Fossoyeur , respecte cette cendre ,
Au nom des Cieux , où puissent-ils m'entendre !
Béni soit qui l'épargnera ;
Maudit soit qui la troublera !

Shakespeare a laissé deux filles ,
qui ont été mariées , l'une à un
Gentilhomme , & l'autre à un
Médecin : mais leur postérité ne
subsiste plus :

Voilà à peu près tout ce que
M. Rowe a pû recueillir , de ce
qui touche personnellement Sha-
kespeare , & sa famille. Quant à
l'ame , dit-il , & à la façon de
penser de cet Auteur , c'est dans
ses écrits qu'on peut en prendre
la plus juste idée.

A l'égard des talens du Co-
médien , il ne paroît pas qu'ils
ayent été aussi extraordinaires
dans Shakespeare que ceux de
l'Auteur. On trouve son nom

imprimé, suivant l'usage de ce tems-là, à la tête de quelques Pièces anciennes, parmi ceux des autres Acteurs : mais sans désignation particuliere des rolles qu'il avoit coutume de jouer ; & quelques recherches qu'on ait pû faire sur ce sujet, on n'a pu rien découvrir, sinon que le rolle où il brilloit le plus, étoit celui du Spectre, dans la Tragédie d'Hamlet.

Ce qu'on sçait positivement, c'est que le respect que les Comédiens avoient pour lui étoit si grand, que tout ce qu'il leur présentoit pour être joué étoit toujours reçu & applaudi à la premiere lecture, sans qu'on exigeât jamais de lui la moindre correction. Et c'est sans doute un des plus grands malheurs qui pût arriver à Shakespeare. *Pessimus genus inimicorum, laudantes ! ...*

Les Comédiens se vantoient

de Shakespeare. cxxxj

même, de ce que leur compa-
gnon écrivoit avec tant de facilité,
qu'il n'avoit jamais effacé une ligne de ses ouvrages. A quoi,
Ben-Jhonson ayant un jour répondu,
qu'il seroit à souhaiter que Shakespeare en eût effacé mille :
on le regarda comme un Auteur
secrètement jaloux de la gloire
de son rival.

Cet extrême empire de Shakespeare
sur les Comédiens, a pourtant quelque
chose de moins étonnant, quand on
réfléchit sur les circonstances qui ont
pû le lui faire acquérir

La Populace Angloise étoit alors
passionnée pour le Théâtre. C'étoit
pour la première fois qu'on voyoit
à Londres des Pièces aussi
frappantes, ou aussi amusantes.
Ainsi l'on étoit plus disposé à
admirer qu'à critiquer l'heureux
génie dont la veine seconde
produisoit tous les jours

de nouveaux plaisirs ; & les Comédiens n'avoient garde de jamais rien trouver à redire aux ouvrages d'un Poëte qui les enrichissoit.

D'ailleurs Shakespeare joignant à ses talens , un caractère extrêmement doux & aimable , n'avoit pas tardé à acquérir l'estime de tout ce qu'il y avoit de grand à la Cour. La Reine Elizabeth même lui avoit donné plus d'une marque de sa protection : Elle voyoit jouer ses Pièces avec plaisir. Tout contribuoit donc à le rendre respectable , non seulement aux yeux de ses confreres , mais encore à ceux de la nation même.

M. Rowe cite , à ce sujet , un trait qui peut faire juger & de la fortune que Shakespeare a dû faire , & de la considération qu'on avoit pour lui.

Mylord Southampton , fameux

de Shakespeare. cxxxiiij

dans l'histoire à cause de son amitié pour l'infortuné Comte d'Essex, ayant appris qu'il manquoit quelque argent à Shakespeare pour subvenir aux frais d'une entreprise qu'il avoit faite, lui envoya sur le champ un sac de mille Guinées.* Un trait de libéralité si rare dans tous les tems (s'écrie M. Rowe) ne peut presque être comparé qu'à la profusion avec laquelle les Seigneurs Anglois d'aujourd'hui enrichissent les danseurs François, & les chanteurs Italiens. Il cite encore, comme un trait digne de remarque par rapport au caractère de Shakespeare, la manière dont son amitié pour Ben-Johnson a commencée.

Ben-Johnson, étoit un Poëte ignoré. Il avoit présenté une Pièce aux Comédiens; & il leur faisoit régulièrement la Cour depuis

* La Guinée vaut, à peu près, notre Louis.

long-tems , pour obtenir qu'ils la représentassent. Fatiguée de sa présence , la troupe alloit enfin le congédier avec un refus dédaigneux , lorsque Shakespeare s'avisa de demander à voir la Pièce, qui trainoit depuis long-tems dans l'oubli. Il en fut si satisfait, qu'il la fit jouer ; & en fit si bien l'éloge au Public , qu'elle fût applaudie. Ben-Johnson pénétré de reconnaissance , s'attacha pour toujours à Shakespeare.

On a souvent fait des comparaisons du mérite particulier de ces deux Auteurs. Le sentiment de M. Rowe , est, que Ben-Johnson , quoique scavant, étoit beaucoup moins riche des acquisitions de l'étude , que Shakespeare des dons de la nature.

Il y avoit (dit-il) un jour , une grande dispute sur cette question, entre plusieurs admirateurs de ces deux Poëtes. M. Hales, grand

de Shakespeare. cxxxv

partisan de Shakespeare, après avoir écouté tout ce qui s'étoit dit de part & d'autre, termina ainsi le différend: *si Shakespeare n'a pas connu les anciens, il a du moins la gloire de ne les avoir pas volés: je ne l'en estime que davantage. Mais, je vais plus loin; & je défie aucun de vous de me citer un beau morceau de ces mêmes anciens, sans que je sois en état de vous montrer quelque chose d'aussi bon, & sur le même sujet dans Shakespeare.*

Quelque hardie que dût paroître cette gageure, il est certain qu'on a peine à trouver quelques traces des anciens dans Shakespeare, qui puissent le faire soupçonner de les avoir imités. Il n'est pas moins certain non plus, que si son génie toujours tendu vers le grand, avoit pu goûter les charmes de cette étude, quelques-unes de ces belles images

de l'antiquité se feroient naturellement infinuées dans ses écrits. D'où l'on peut inférer, qu'il ne les a jamais lûs. De là naît une autre question parmi les Anglois ; sçavoir, si l'ignorance des écrits de l'antiquité a été désavantageuse, ou non, à Shakespeare ?

Ceux qui aiment la régularité prétendent, qu'il auroit formé son goût par cette lecture ; qu'elle auroit fait plier son génie aux règles ; & que ses productions eussent été infiniment plus parfaites.

Les autres soutiennent, au contraire, que l'esclavage de la correction auroit rallenti l'ardeur de ce feu, de cette impétuosité, de ce délire enfin auquel on est redevable des traits pompeux, & des écarts brillans qu'on admire dans ses ouvrages, même en les critiquant. Ils lui sçavent enfin plus

de Shakespeare. cxxxvij

de gré des pensées neuves & singulières que son imagination fertile a puisées dans son propre fond , que s'il leur avoit transmis , dans un langage équivalent , tout l'esprit d'Athènes , & de Rome.

M. Pope ne peut pourtant se persuader que Shakespeare ait été réellement dépourvu de toute littérature. Il prétend que cet Auteur a du moins beaucoup lû ; & il le prouve , par les Pièces de Théâtre même. On y voit (dit-il) évidemment , que la Philosophie naturelle , la Méchanique ancienne & moderne , l'Histoire , & la Mytologie , ne lui étoient pas étrangères. On le trouve instruit des mœurs & des coûtumes de l'Antiquité.

Dans la Tragédie de Coriolan , & dans celle de Jules César , on apperçoit non seulement l'esprit , mais encore les usages particuliers

des Romains , exactement dessinés. On remarque même une distinction délicate & judicieuse , entre les mœurs Romaines du tems de Coriolan , & celles du tems de César. Il n'a pas rendu moins sensiblement celles des Egyptiens, des Vénitiens, des François , des Danois &c. Quand il parle de quelque genre de Science , c'est toujours avec connoissance de cause , & en termes convenables si ce n'est avec profondeur. Ses descriptions sont exactes , ses Métaphores justes quoique brillantes , & tirées de la nature ainsi que des qualités inhérentes à son sujet. Dans la morale , & dans la politique , ses raisonnemens sont aussi clairs que conséquens ; & l'on admire autant la justesse de ses distinctions , que l'étendue de son intelligence.

On apperçoit même , dans

de Shakespeare. cxxxix

une de ses Comédies , qu'il a connu Plaute ; dans une de ses Tragédies , qu'il a lû Darès Phrygius ; & qu'il les a suivi tous deux. Et qu'importe (dit M. Pope , après toutes ses remarques) en quel langage on s'instruise , ; on n'est point sans littérature , quand on a beaucoup lû avec choix & discernement.

Il pense enfin , que le préjugé qui a toujours fait regarder Shakespeare comme un homme sans littérature , est absolument outré ; & après en avoir cherché l'origine , il croit l'avoir trouvée dans le zèle indiscret des partisans de Shakespeare , & de Ben-Johnson.

L'esprit de parti , dit-il , est toujours extrême ; il ne connoît point de milieu. Ben-Johnson passoit pour sçavant parmi ses admirateurs : donc Shakespeare étoit un ignorant. Shakespeare , d'un au-

tre côté , avoit plus d'esprit, & d'imagination : donc Ben-Johnson manquoit & de l'un , & de l'autre. L'un , disoit on, n'empruntoit rien d'autrui: l'autre étoit regardé comme en empruntant tout. Enfin, Ben-Johnson polissoit ses ouvrages : on lui reprochoit d'être un an entier sur une Piece. Shakespeare concevoit , & écrivoit à la fois ; & l'on faisoit sonner bien haut , qu'il ne ratureroit jamais ! En un mot, l'esprit de cabale ne fut jamais poussé si loin. Tout ce que l'un des deux partis objectoit à l'autre étoit adopté , & tourné en louange : en sorte que chacun chantoit victoire en même tems.

Ce qui peut encore avoir fortifié le préjugé contre l'érudition de Shakespeare , c'est sans doute l'état déplorable dans lequel ses écrits sont parvenus jusqu'à nous. M. Pope nous apprend , que jamais cet Auteur n'a fait imprimer

de Shakespear. cxlj

ses ouvrages. Que la premiere édition complete qui en ait été faite (en 1623.) a été donnée par deux Comédiens , sept ans après la mort de Shakespear : Edition plus mauvaise encore que celles qui avoient été faites furtivement de quelques Pièces du même Auteur , de son vivant, & à son inscû .

La raison de cela , c'est que les seuls manuscrits du Souffleur de la Comédie , & les Rôles des Acteurs , ont servi à cette édition ; c'est , que les Comédiens d'alors étoient maîtres d'accourcir , ou d'allonger le Poëme au gré de leur caprice ; d'ajouter aux Scènes qui faisoient rire le peuple ; & de retrancher ce qui leur paroissoit trop long dans les Scènes sérieuses. Joignez à ceci les fautes , les absurdités , * les contresens , & le

* L'ignorance éclate tellement dans ces premieres Editions, que chaque page en fournit des exemples. Il est assez ordinaite d'y voir *Alus* *tertia* ; *Exit omnes* ; *Enter thrée Witches* *Solus* &c.

Phœbus qui se trouvoient dans de pareilles copies ; & qu'on juge du mérite des ouvrages de Shakespear sur l'édition de 1723 !

Celles de quelques unes de ses Pièces , qui avoient été faites précédemment par des Imprimeurs aussi avides qu'ignorans , ne mériteroient aucune considération si l'on ny trouvoit pas quantité de beaux traits , qui ont été supprimés dans *l'In-folio* de 1623 , & qui prouvent combien cet Auteur a été mutilé.

Cependant ce sont ces éditions , & sur-tout celle de 1623 , qui ont servi de baze & de guide à toutes celles qui ont été faites depuis , jusqu'a ce que M^{rs} Rowe , & Pope , se soient déterminés à tenter d'en donner de plus correctes.

Mais le dernier avoue , que son zèle , & ses soins , ont souvent été infructueux , à cause du long intervalle de tems qui s'étoit écoulé

de Shakespeare. cxliij

depuis la mort de Shakespeare , & de la rareté des matériaux nécessaires tant pour rétablir la gloire de cet Auteur dans tout son lustre, que pour la vanger des injures qui lui ont été faites. Si l'on faisoit (ajoute-t'il) l'énumération des fautes grossières que ces anciennes éditions renferment, j'ose dire que si les ouvrages d'Aristote , & de Cicéron , avoient eu le même sort , nous les regarderions peut-être comme plus vuides de sens , & plus ridicules encore que ceux de Shakespeare.



LE THEA-

LE
THEATRE
ANGLOIS.

TOME PREMIER.

Tom. I.

A

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

OTHELLO

OU LE

MORE DE VENISE,

TRAGEDIE

DE SHAKESPEARE.



PERSONNAGES.

LE DUC DE VENISE.

BRABANTIO, noble Venitien.

GRATIANO, Frere de Brabantio.

LUDOVICO, Cousin de Brabantio, & de Gratiano.

OTHELLO, MORE, Général au service des Venitiens dans l'Isle de Chypre.

CASSIO, Lieutenant d'OTHELLO.

JAGO, porte-Etendart d'OTHELLO.

RODERIGO, amoureux de Desdemona.

MONTANO, Prédécesseur du More, au Gouvernement de l'Isle de Chypre.

UN DOMESTIQUE DU MORE.

UN HERAULT.

DESDEMONA, Fille de Brabantio, & Femme d'OTHELLO.

EMILIE, Femme de Jago.

BIANCA, COURTISANE, Maîtresse de Cassio.

OFFICIERS, GENTILS-HOMMES,
MUSICIENS, MATELOTS, &c.

*La Scène est au premier Acte, à Venise; le
reste de la Pièce se passe dans l'Isle de Chypre.*

*Le sujet de cette Tragédie est tiré de la septième
Nouvelle de la troisième Decade, de M.
Jean-Baptiste Giraldy Cynthien, dont nous
avons une traduction Française, par Gabriel
Chappuis, imprimée en 1584.*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Rue de Venise.

RODERIGO, JAGO.

RODERIGO.



E m'en parlez plus, Jago. Je trouve fort mauvais, que disposant de ma bourse à votre volonté, vous puissiez me laisser ignorer ce qui se passe.

JAGO.

Vous ne voulez donc pas m'enten-

A iij

6 O T H E L L O ,

dre ? Si j'en ai eu la moindre con-
noissance !

R O D E R I G O .

Ne m'avez-vous pas dit , que vous
haïssiez Othello ?

J A G O .

Détestez-moi, vous-dis-je, si je vous
ments. Sçachez , que trois des princi-
paux de la République se sont en vain
intéressés pour obtenir de lui que je
fusse son Lieutenant ; & certes il ne
pouvoit mieux choisir. Mais , tou-
jours jaloux de son pouvoir , & ferme-
ment attaché à ses propres idées , il
trouva le moyen d'éluder leur deman-
de , en les payant d'excuses assaison-
nées de grands termes militaires où ces
Messieurs n'entendoient rien. Bref , il
s'en défit en leur représentant que son
choix étoit déjà fait. Et qui m'avoit-
il préféré , grands Dieux ? Un calcula-
teur, un homme à système , un *Miché*
Cassio , enfin ! Moi ; j'étois sui-
vant lui , « un pauvre nigaud Floren-
» tin , trop esclave d'une épouse aima-
» ble , sçachant la guerre par théorie ,
» mais aussi incapable qu'un écolier
» de la mettre en pratique : Je n'étois,

A C T E I.

» en un mot , pas plus expérimenté
 » qu'un Sénateur Venitien , dont l'a-
 » vis n'est fondé dans un Conseil de
 » guerre que sur l'autorité des Au-
 » teurs , qu'il a lûs Que vous dirai-
 je ? Cassio l'emporta ! Et moi , dont la
 valeur & l'expérience , s'étoient signa-
 lées sous les yeux d'Othello , à Rhodes,
 en Chypre, chez les Chrétiens , & chez
 les Payens , j'ai vû Cassio cet indigne
 compétiteur devenir le Lieutenant d'O-
 thello ; & il ne m'est resté d'autre titre,
 que celui de premier domestique de sa
 noire-Seigneurie !

R O D E R I G O.

J'eusse mieux aimé celui de son
 boureau.

J A G O.

J'en conviens : mais quel remede ?
 C'est le cours du service ! Les gran-
 des protections , ou la prédilection du
 Chef, font souvent accorder à un troi-
 sième ce que le second devoit hériter
 du premier Jugez après cela , Sei-
 gneur , s'il est possible que je puisse ai-
 mer encore Othello !

R O D E R I G O.

Dans ta place , je l'abandonnerois...

A iiiiij

3 O T H E L L O ,

J A G O .

Ne vous y trompez pas , Seigneur : je ne le fers que par nécessité. Nous ne pouvons tous être maîtres ; mais aussi tous les maîtres ne peuvent se flatter d'être servis fidèlement : les Grands ont deux sortes de serviteurs. Les uns bassement attachés à leur devoir, vieillissent en remplissant servilement les fonctions auxquelles ils sont bornés ... Mais , quelle est la récompense de ces âmes lâches ? Celle d'un vieux animal hors d'état de servir. Les autres , plus fins , n'ont que les dehors d'un attachement sans bornes pour leurs maîtres : le zèle éclate dans leurs yeux , l'envie de parvenir est dans leur cœur ; & comme l'apparence réussit toujours auprès des Grands , la fortune est d'ordinaire pour le domestique qui flatte son maître. Je suis de ces derniers , mon cher Roderigo : en servant le More , c'est moi-même que je fers. Dieu seul connoît les cœurs : mais mon extérieur n'est jamais composé que pour la fin à laquelle je tends. Tâchez donc de me mieux connoître.

ACTE I.

RODERIGO.

Dieux ! que ton More est heureux ,
s'il peut parvenir à enlever Desdemon-
na , comme tu me le dis.

JAGO.

Jene vois qu'un moyen pour l'en
empêcher. Avertissez le Pere de Des-
demonna : Qu'il s'éveille ; & qu'il fré-
misse d'un pareil complot. Répandez-
en par tout le bruit ; que ses parens en
soient instruits & allarmés , c'est l'uni-
que secret de faire manquer l'enleve-
ment projeté par le More.

RODERIGO.

Voici la maison du Pere. Je vais
crier. . . .

JAGO.

Fort bien. Mais composez votre voix
de maniere que les sons en soient plain-
tifs & entrecoupés , comme si le feu
étoit aux quatre coins de la ville.

RODERIGO.

O Ciel ! hola , hola , Seigneur Bra-
bantio ?

JAGO.

Eveillez-vous , Seigneur Brabantio ?
au voleur , au voleur !

Av

S C E N E II.

RODERIGO. JAGO. BRABANTIO,
à la fenêtre.

BRABANTIO.

DE quoi s'agit-il , mes amis ? A quoi
tendent ces cris ?

RODERIGO.

Ah , Seigneur ! . . . ne manque-t'il
personne chez vous ?

JAGO.

Vos portes sont-elles bien fermées ?

BRABANTIO.

A quel propos me faites-vous ces
questions ?

JAGO.

Seigneur , vous êtes volé , vous êtes
deshonoré ; & vite debout , si vous
voulez sauver la moitié de vous-mê-
me ! le loup est dans la bergerie. Et
vite habillez-vous ; faites sonner le
tocfin ; éveillez le peuple , ou tout est
perdu !

A C T E I:
BRABANTIO.

II

Qu'entens-je ? je crois que vous
extravaguez tous deux.

RODERIGO.

Seigneur, ne reconnoissez-vous point
ma voix ?

BRABANTIO.

Non : qui es-tu ?

RODERIGO.

Je m'appelle Roderigo.

BRABANTIO.

Le réveil qu'il me donne est digne
de lui ! Ne vous avois-je pas prié de
ne jamais regarder ma porte, lorsque
je vous déclarai positivement que ma
fille n'étoit point pour vous ? C'est sans
doute par un sentiment de vengeance,
qu'après un long souper vous venez
exhaler vos fumées bacchiques à ma
porte ? Mais soyez sûr que je suis assez
puissant pour vous faire repentir d'une
pareille extravagance.

RODERIGO.

Seigneur , vous avez tort de vous
emporter. Je ne fais que mon devoir,
en vous avertissant

J A G O.

Oh , laissez-le se fâcher , Seigneur

A vj

Roderigo Quoi, tandis que nous lui rendons service, il nous traite comme des misérables ? A la bonne heure ! Et que nous importe, que sa fille soit la proie d'un Nègre, & d'un Barbare : tant pis pour lui, puisque cela lui plaît....

BRABANTIO.

Que dit ce malheureux ?

J A G O.

Je dis, Seigneur, que vous êtes trahi, & que le More est actuellement possesseur des charmes de votre fille.

BRABANTIO.

Je vous connois, Roderigo ! vous me répondrez de ceci

R O D E R I G O.

Seigneur, je ne répondrai de rien. Mais je vous prie, de ne pas trouver mauvais que je vous apprenne, que Desdemona, votre fille, est sortie de chez vous cette nuit, sous la conduite d'un misérable gondolier, pour aller trouver Othello son indigne amant.

Si cette démarche s'est faite de votre aveu, nous avons tort d'avoir troublé votre repos. Mais si vous l'ignoriez, vous récompensez mal l'avis que nous vous donnons. Ce n'est pas à un hom-

ACTE I.

13

me de votre rang que je m'adresserois, pour jouer une pièce de cette espèce. Votre fille, en un mot, sacrifie son devoir, sa beauté, & sa fortune, à un More odieux; à un vagabond, plus méprisable encore par sa naissance que par sa figure. Vous pouvez vous en convaincre par vos yeux; & si vous la trouvez dans son appartement, ou dans l'hôtel, je me sou mets, comme calomniateur, à toute la rigueur des loix.

BRABANTIO.

Hola, quelqu'un?..... vite, qu'on m'apporte de la lumière; qu'on éveille tous mes gens!.....

Cette fatale nouvelle me rappelle le rêve que je viens de faire, & la crainte de le voir confirmé me fait trembler!..... Hola, ho, de la lumière!.... (*Il sort.*)

JAGO, à Roderigo.

Adieu, Seigneur. Je suis forcé de vous quitter. Le personnage d'accusateur vis-à-vis le More, ne me convient pas. Je connois le Sénat: Le crime d'Othello mérite punition, mais l'Etat a besoin de lui, pour la guerre

de Chypre , où l'on croit que lui seul
 peut servir utilement la République.
 Le More en sera quitte pour une ré-
 primande , & je serois perdu. Permet-
 tez donc , que j'aie le retrouver ; &
 que malgré la haine mortelle que je
 lui porte , il soit toujours persuadé de
 mon attachement. Si vous voulez le
 voir , il loge à l'hôtel du *Sagittaire* , où
 je vais le rejoindre. Adieu.

S C E N E III.

RODERIGO, BRABANTIO,

*Plusieurs Domestiques avec des flam-
 beaux.*

BRABANTIO.

M On malheur n'est que trop véri-
 table ! Elle est partie ; & je n'en-
 trevois pour moi qu'un avenir af-
 freux après un pareil affront ! Ah,
 mon cher Roderigo ! où l'avez vous
 vûe ? Où est-elle , cette malheureuse
 fille ? Avec le More , m'avez-vous
 dit ? Grands Dieux , pourquoi suis-je

A C T E I. 15

Pere !.... Mais , comment avez-vous scû que c'étoit elle ? Hélas , comme elle m'a trompé !... Que vous a-t'elle dit , l'infâme ? Qu'on apporté encore des flambeaux.... Qu'on éveille toute ma famille.... Mais , cher ami , croyez-vous qu'ils soient mariés ?

R O D E R I G O.

En vérité , je le crois.

B R A B A N T I O.

O Ciel !.... Mais comment est-elle sortie de chez moi ?... Oh trahison de mon sang ! Peres infortunés , après un pareil trait , ayez encor quelque confiance en la vertu de vos filles ! Ah , il est sans doute un art magique pour séduire & corrompre ainsi de jeunes personnes ?.... Qu'on appelle mon frere.... Hélas , voudriez-vous maintenant l'avoir euë pour femme ?... Sçavez-vous , enfin , où je pourrai la surprendre , & l'arrêter avec le More ?

R O D E R I G O.

Je crois que nous pourons les découvrir , si vous voulez prendre main-forte , & me suivre.

B R A B A N T I O.

Allons , ami , marchons ! Je crie-

rai , je la reclamerai de porte en porte j'ai du pouvoir dans la ville.... qu'on s'arme au plutôt , & qu'on fasse lever les principaux Officiers de la Police. Marchons , Roderigo , & comptez sur ma reconnoissance !

SCENE IV.

*Le Théâtre change , & représente
une autre Rue , où l'on voit
l'Hôtel du Sagittaire.*

O T H E L L O & J A G O , paroissent , avec des Domestiques portant des flambeaux.

J A G O .

QUoique plus d'un ennemi soit tombé sous mes coups , pendant la guerre , je sens pourtant de la répugnance à me prêter à l'homicide. Je manque de force en pareil cas , quoique mon intérêt l'exige... J'avois pensé , que vous vous seriez contenté

ACTE I.

17

de l'étriller ici de bonne grace.

OTHELLO.

J'aime mieux faire ce que j'ai prémédité.

JAGO.

Cependant , il a parlé de vous avec tant d'acharnement , & d'indécence , que j'ai eu peine à me contenir.... Mais , avouez-le-moi , êtes-vous effectivement marié ? car le pere de Desdemona est puissant , & sa voix n'a pas moins de crédit dans le Sénat que celle du Duc. De deux choses , l'une : il fera casser le mariage , ou il fera parler les loix si haut , qu'il vous accablera !

OTHELLO.

Laiſſons-lui jeter ſon feu : les ſervices que j'ai rendus à la République étoufferont ſes plaintes. Apprens même que je travaille actuellement à prouver un fait (que je n'aurois jamais crû néceſſaire pour établir ce qu'on doit de conſidération à un grand homme) c'eſt-à-dire , que je deſcends d'une famille illuſtre & même Royale. J'avois penſé , qu'indépendamment de cette prérogative , qu'on ne

18 O T H E L L O ,
doit qu'au hazard, mes actions m'é-
galoient à ces orgueilleux Sénateurs
auxquels on me reprochera peut-être
d'avoir osé m'allier. Quoiqu'il en soit,
crois pourtant, mon cher Jago, que
malgré toute ma tendresse pour l'ai-
mable Desdemona, je renoncerois
plûtôt au lustre que je puis tirer de
ma naissance, qu'à celui que je tiens
de mes victoires. Mais regarde!...
Qu'est-ce que ces flambeaux, qui vien-
nent à nous ?

S C E N E V.

O T H E L L O , J A G O , C A S S I O ,
*suivi de Domestiques portant des
des flambeaux.*

J A G O , à Othello.

J E crois que c'est Brabantio, suivi
de ses amis. Vous feriez mieux,
Seigneur, de rentrer chez vous.

O T H E L L O .

Non, je dois paroître. Mon nom,
ce que je suis, & la droiture de mes

ACTE I.

19

intentions , l'exigent. . . . Est-ce ce que
tu penses , Jago . . .

JAGO.

Non ; je crois que je me trompe . . .

OTHELLO.

Oh ! Ce sont des domestiques du
Duc , qui accompagnent mon Lieute-
nant. Bon soir , mes amis. De quoi est-
il question ?

CASSIO.

Le Duc vous demande , mon Gé-
néral. Il vous prie de vous rendre au
plûtôt chez lui.

OTHELLO.

De quoi crois-tu qu'il s'agisse ;
Cassio ?

CASSIO.

De Chypre , à ce que j'imagine ; &
le Duc paroît fort inquiet. Il est arrivé
cette nuit , plusieurs Messagers , dépê-
chés par l'Amiral ; & une partie des
Sénateurs sont déjà rassemblés au Pa-
lais Ducal. On vous a cherché de tous
les côtés ; & je suis charmé de vous
avoir enfin rencontré.

OTHELLO.

Je suis bien aise que vous m'ayez
trouvé. Je n'ai qu'un mot à dire chez
moi , & je vous suis.

S C E N E VI.

C A S S I O , J A G O.

CASSIO.

Q Ue faisoit-il , dans la rue , à
l'heure qu'il est , Jago ?

J A G O.

Il a été en course cette nuit ; & si
sa prise lui est adjugée , il la gardera
long-tems.

C A S S I O.

Je n'entends pas ce que tu veux me
dire.

J A G O.

Il vient de se marier.

C A S S I O.

Et avec qui ?

J A G O.

A Allons , Seigneur , partons-
nous ?



SCENE VII.

OTHELLO. JAGO. CASSIO,
BRABANTIO, RODERIGO.

Plusieurs Officiers, & Domestiques.

OTHELLO.

Alions, marchons.

CASSIO.

Je crois, mon Général, que voici
encor de nouveaux ordres de la part
du Sénat.

JAGO.

Non : c'est Brabantio. Tenez-vous
sur vos gardes. * Ses intentions ne me
paroissent pas bonnes.

OTHELLO.

Holà ! Arrêtez ?....

RODERIGO, à *Brabantio*.

Seigneur, c'est le More.

BRABANTIO.

Qu'il périsse l'infâme !.... **

* A Othello.

** Les deux troupes mettent l'épée à la main.

O T H E L L O , O T H E L L O .

Eh , Messieurs , remettez vos épées ,
le serain pourroit les enrouiller ! ...
Seigneur , * le respect qu'on doit à
votre âge aura ici plus de pouvoir
que vos armes.

B R A B A N T I O .

Ah , scélérat , qu'as-tu fait de ma
fille ? Tu l'as enchantée , sans doute ,
par ton art diabolique. Sans quoi , se-
roit-il possible qu'une jeune personne
aussi noble , aussi aimable , aussi inno-
cente , se fût exposée au ridicule d'ai-
mer un monstre tel que toi ? . . . Tom-
bez sur lui , mes amis : qu'on l'arrête.

O T H E L L O .

Tout beau ! ... Qu'on se tienne tran-
quille de part & d'autre. S'il étoit ici
question de combattre , le sang auroit
déjà coulé Seigneur , ** qu'exigez-
vous de moi ? Où souhaitez-vous que
je me rende , pour répondre à vos ac-
cusations ?

B R A B A N T I O .

En prison , perfide , jusqu'à ce qu'il

* A Brabantio.

** A Brabantio.

ACTE I.

23

plaîse au Juge de t'interroger , & d'ordonner ton supplice !

OTHELLO.

J'y consens. Mais que dira le Duc, dont vous voyez les Officiers , qui m'attendent pour me conduire au Sénat, où le besoin de l'Etat rend ma présence nécessaire ?

UN OFFICIER. à *Brabantio*.

Cela est vrai , Seigneur. Le Duc est au Conseil , & je suis persuadé que vous y êtes aussi attendu.

BRABANTIO.

Qu'entens-je ? Le Duc est au Conseil , à présent ? Dans la nuit ! J. Qu'on amene le More avec moi : Ma cause est celle de tous les Sénateurs. Si de tels attentats restoient sans châtimens, les scélérats , & les vagabonds de cette espèce seroient bientôt à la tête de la République.



SCENE VIII.

*Le Théâtre change , & représente
la Salle où le Sénat est assemblé.
Le Duc & les Sénateurs sont
autour d'une table éclairée de
flambeaux.*

LE DUC.

ON ne peut asseoir aucun jugement solide sur des avis si peu conformes les uns aux autres.

I. SENATEUR.

En vérité ils ne cadrent guères. Mes lettres font mention de cent sept voiles.

LE DUC.

Les miennes , de cent quarante.

II. SENATEUR.

Et les miennes de deux cent. Cependant , quoique la terreur des habitans en ait pû grossir le nombre , il demeure toujours pour constant qu'une flotte Ottomane menace l'Isle de Chypre.

LE

ACTE I.

25

LE DUC.

Il nous suffit qu'un mal puisse arriver, pour songer aux moyens d'y apporter remède.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. Plusieurs Matelots, qui entrent en criant.

UN OFFICIER.

Seigneurs, ce sont des Matelots dépêchés de la Flotte.

LE DUC.

A présent !.... Eh bien, quelles nouvelles ?

MATELOT.

Seigneur, je suis chargé de vous apprendre que la Flotte Ottomane, qui paroïssoit en vouloir à l'Isle de Chypre, tourne maintenant vers Rhodes.

LE DUC.

Quelles preuves avez - vous de ce changement ?

I. SENATEUR.

Il n'en a sûrement aucune. C'est un

Tom. I.

B

26 O T H E L L O,

Traître gagé pour nous faire prendre le change. Il ne s'agit que de penser combien il importe au Turc de s'assurer de Chypre, avant que de songer à attaquer Rhodes, pour n'ajouter aucune foi à de pareils avis. En effet, Chypre est bien moins fortifiée que Rhodes, & il faudroit que les Turcs fussent bien ignorans dans l'art de la guerre, pour commencer par le plus difficile; pour sacrifier enfin une conquête certaine, à l'espérance frivole d'une conquête infiniment plus hasardeuse, & moins utile.

LE DUC.

Je pense de même, Seigneur.

L'OFFICIER.

Voici encor d'autres nouvelles.

S C E N E X.

*Les mêmes Auteurs. Un autre
Envoyé de la Flotte.*

L'ENVOYÉ.

S Eigneurs, les Ottomans, cinglant vers Rhodes, ont détaché trente

A C T E I. 27

vaisseaux de leur flotte, qui paroissent
menacer l'Isle de Chypre. Le Seigneur
Montano, qui y commande pour vous,
m'a dépêché pour vous en avertir.

LE DUC.

Il suffit... Seigneurs, il est donc ques-
tion de songer sérieusement à secourir
l'Isle de Chypre. *Marcus Luccicos* est-il
en ville?

I. SENATEUR.

Il est parti pour Florence.

LE DUC.

Qu'on lui écrive de notre part, &
qu'il vienne au plutôt....

I. SENATEUR.

Voici le Sénateur Brabantio, avec
notre redoutable More.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. BRABANTIO,
OTHELLO, CASSIO, JAGO,
RODERIGO. *Officiers.*

LE DUC.

V Aillant Othello, nous avons be-
soin de votre bras contre le Turc.

B ij

Soyez le bien venu , Seigneur Brabantio. Je ne vous avois pas vû d'abord : vos conseils nous seront fort utiles cette nuit.

BRABANTIO.

Les vôtres ne me seront pas moins nécessaires , Seigneur. Daignez me le pardonner : ce n'est ni le devoir de ma Charge , ni le bruit des nouvelles que vous avez reçues , qui m'ont tiré de mon lit pour paroître au Sénat. C'est ma douleur , c'est mon opprobre , c'est mon intérêt particulier qui m'y guident ! & le motif en est si intéressant , qu'il étouffe en moi le sentiment de toute autre douleur , pour occuper mon ame toute entière.

LE DUC.

Quoi donc ! Que vous est-il arrivé ?

BRABANTIO.

Ah , ma fille ! ma fille !

I. SÉNATEUR.

Seroit-elle morte , Seigneur ?

BRABANTIO.

Oui , pour moi. On me l'a ravie ; elle est déshonorée ; elle est perdue ! L'enfer s'en est mêlé sans doute : la

ACTE V.

29

nature est trop sage, trop éclairée,
pour avoir permis sans contrainte
de pareils horreurs !

LE DUC.

Quel que soit le téméraire dont l'au-
dace excite vos plaintes, je jure que
vous seul serez l'arbitre de son sort !
Prenez, ouvrez le livre sanglant des
loix, & que le criminel, seroit-ce mon
fils même,

Entende son arrêt sortir de votre bouche.

BRABANTIO.

Mille graces, Seigneur, vous me
rendez la vie ! Le coupable est devant
vos yeux ; c'est le More ; le voilà.

TOUS LES SENATEURS.

Lui ? Nous en sommes au désespoir !

OTHELLO.

Très-puissans & réverés Sénateurs ;
& pour tout dire enfin mes dignes
Maîtres ! Brabantio m'accuse de lui
avoir enlevé sa fille ? Le fait est vrai. Il
est encor vrai, qu'elle est ma femme.
Voilà mon crime dans toute son éten-
due ; si c'en est un, je n'en connois
point d'autre. J'ignore l'art de me dé-
fendre par l'éloquence ; depuis l'âge de

raison, j'ai fait plus d'usage de mon bras que de ma langue : j'en ai vos yeux & l'univers pour témoins. Je ne hazarderai donc pas une apologie en forme ; la rudesse de mes expressions rendroit ma cause plus mauvaise en apparence, qu'elle ne l'est en effet. Cependant, si vous avez la patience d'entendre un discours naturel & destitué de tous frivoles ornemens de l'art, vous connoîtrez de quels charmes magiques je me suis servi pour gagner le cœur de mon épouse.

BRABANTIO.

Eh ! comment persuaderas-tu, malheureux, qu'une fille aussi jeune, aussi sage, aussi timide enfin, ait renoncé tout-à-coup à ce qu'elle se devoit à elle-même, à son pere, à sa patrie, pour voler dans les bras d'un homme dont l'aspect seul étoit capable de lui inspirer un juste effroi ? La nature même, & les préjugés qu'elle inspire à une jeune personne contre les monstres de ton espece, feront toujours penser à tout homme sensé qu'un tel prodige n'a pû se faire que par des voies surnaturelles.

ACTE I. 31
LE DUC.

Tout ce qu'on met en fait, n'est pas toujours prouvé, Seigneur. Mais, parlez Othello? Est-il vrai que vous ayez employé de pareils moyens pour surprendre la tendresse de Desdemona?

OTHELLO.

Je n'ai rien à répondre, Seigneur: qu'on l'entende elle-même. Qu'on la fasse parler en présence de son pere; & si, par son recit, vous me croyez coupable, je ne demande d'autre grace que celle d'être puni comme je le mérite.

LE DUC.

Qu'on aille chercher Desdemona.

OTHELLO.

Allez avec eux Jago; vous sçavez ma demeure mieux qu'un autre. . . & comme la vérité doit toujours paroître claire comme le jour aux yeux des Juges, je vais, Seigneur, en attendant l'arrivée de mon épouse, vous raconter de quelle maniere je suis parvenu à m'en faire aimer.

LE DUC.

Nous vous en prions, Othello.

B iiij

O T H E L L O ,
O T H E L L O .

J'étois parvenu à me faire estimer de son pere. Je mangeois souvent chez lui , & il se plaisoit à me faire raconter les diverses aventures qui me sont arrivées depuis mon enfance : les batailles , les sieges où je me suis trouvé , les périls que j'ai courus , les blessures que j'ai essuyées , les fers que j'ai portés , & la maniere dont j'ai recouvré ma liberté. Nous passions ensuite à l'histoire de mes voyages ; & sa curiosité piquée par ce qu'ils ont d'intéressant , ne se lassoit point du détail de mes naufrages sur mer , & de mes travaux sur terre... Desdemona prêtoit toujours une oreille attentive à mes recits ; & lorsque les affaires de la maison la forcoient de sortir pour quelques momens , je lisois dans ses yeux la peine qu'elle en ressentoit. Desdemona est belle ; j'avois un cœur : il éprouva bientôt des mouvemens qu'il n'avoit pas encor senti ! J'étudiai ceux de Desdemona ; & l'ayant un jour rencontrée seule , je fis en sorte qu'elle me priât de lui raconter de suite ce qu'elle n'avoit jamais pû enten-

ACTE II. 33

dre que par parties souvent interrom-
pues. L'amour qui m'inspiroit me ren-
dit éloquent & patétique ; je vis sou-
vent , avec transports , les beaux yeux
de Desdemona baignés de larmes , au
récit des maux que j'avois soufferts.
Mon histoire n'étoit même pas encor
finie , qu'un torrent de soupirs & de
sanglots exprimoient rendrement tou-
te la part qu'elle prenoit à mes infor-
tunes passées , & la joie qu'elle avoit
de ma gloire présente. . . . Que vous
dirai-je , Seigneurs ? L'admiration & la
pitié frayerent à l'amour le chemin de
son cœur ; & la sensibilité de cette ai-
mable fille lui attacha pour jamais le
mien !

Voilà , Seigneurs , tout l'art , & tous
les charmes dont je me suis servi pour
me faire aimer de Desdemona ! Mais ,
je la vois paroître : si j'en impose , elle
peut me démentir.



SCENE XII.

*Les mêmes Acteurs. DESDE-
MONA entre , avec JAGO.*

LE DUC.

CE récit m'a touché. Comment
n'auroit-il pas attendri une fille?...
Seigneur Brabantio , si vous voulez
m'en croire, oubliez votre colere. Le
mal est fait ; ne cherchez point à l'aug-
menter.

BRABANTIO.

Seigneur, daignez entendre ma fille.
Si elle avouë d'avoir été volontaire-
ment de moitié dans cette intrigue ,
malheur à moi ! ... Approchez , Ma-
demoiselle , appercevez - vous quel-
qu'un dans cette noble assemblée qui
ait des droits sur votre obéissance :

DESDEMONA.

Seigneur , je vois que deux espèces
de devoirs ont ici droit de partager
mon ame. Je vous dois la vie , & l'é-
ducation : par conséquent du respect ,

& de la reconnoissance. L'un & l'autre vous sont acquis, ou je ne suis plus digne d'être votre fille Mais d'un autre côté, voilà mon époux, à qui je proteste publiquement qu'il trouvera toujours en moi le même respect & le même dévouement à ses volontés que vous trouvâtes dans ma mere, lorsqu'elle quitta son pere pour vous !

BRABANTIO.

Je n'en veux pas entendre davantage : tout est dit. Seigneur *, nous parlerons d'affaires d'Etat quand vous voudrez : je n'ai plus de fille ; & j'aimerois mieux adopter l'enfant d'autrui, que d'en avoir de cette espèce... Et toi, More ! approche. Je t'abandonne tous les droits que j'avois sur ma fille ; & j'y renonce d'autant plus aisément qu'ils sont déjà en ta possession.. Quant à toi**, ton exemple me fait bénir le Ciel de n'avoir pas d'autres enfans : ce qui m'arrive aujourd'hui me rendroit leur tyran. Adieu !

* Au Duc.

** A Desdemona.

O T H E L L O ,
je n'ai plus rien à dire , Seigneur. *

LE D U C.

Telle est donc votre sentence , Seigneur Brabantio ? permettez à mon tour que je prononce la mienne. Puis-
se-t-elle changer la disposition de votre cœur en faveur de ces tendres Amans !

» Seigneur , quand le remède est pire que
» le mal ,
» L'espoir de l'avenir est toujours moins fatal ;
» Qui nourrit un chagrin de l'espèce du vôtre ,
» Veut encor à ses maux en ajouter un autre.
» Offrir aux coups du sort un courage in-
» dompté ,
» C'est se vanger de lui , c'est l'avoir surmonté ;
» Et c'est vaincre à son tour l'ennemi qui nous
» brave ,
» Que de porter ses fers , sans être son esclave !

B R A B A N T I O.

» Ainsi , vainqueurs du sort , au sein de la vertu ;
» Laisant Chypre au Sultan , nous n'aurions
» rien perdu ?

* Au Duc.

A C T E I I 37

» Ah , Seigneur , excusez un Pere déplo-

» rable !

» Vous voyez , mais je sens , le malheur qu'

» m'accable !

» On juge toujours mal des maux qu'on ne

» sent pas ;

» La raison parle haut , le cœur gémit tout

» bas ,

» Et ce que l'art oppose au tourment qu'il

» endure ,

» Bien loin de la fermer , déchire sa blessure !..

Mais , Seigneur , n'en parlons plus ,
& revenons aux affaires qui intéressent
plus vivement la République.

L E D U C.

Nous sommes donc convaincus que
l'Isle de Chypre est menacée par les
Turcs , & qu'une flotte formidable est
en route pour l'attaquer ? Personne ne
connoît mieux que vous la force de la
place , Seigneur Othello. Et quoique
celui qui y commande , dans votre ab-
sence , soit regardé comme un brave
Officier , cependant tous les yeux &
les suffrages du peuple tombent au-
jourd'hui sur vous. Allez donc , par vos
exploits , ajouter un nouveau lustre à
votre gloire. Plus l'entreprise est diffi-

38 O T H E L L O ;
cile, plus elle est digne de vous, & mieux
nous augurons du succès.

O T H E L L O.

Seigneurs, vous sçavez que les dangers & les fatigues de la guerre n'ont rien de pénible pour moi : j'ose même dire, que les difficultés d'une expédition animent mon courage, & me la rendent plus agréable. Ainsi c'est avec joie que je me charge de la défense de Chypre contre les Ottomans. Mais en me trouvant si singulièrement honoré par cette preuve de votre confiance, qui m'attache plus étroitement à vous, oserai-je vous représenter que je laisse ici une épouse chérie, & qu'elle n'y peut rester qu'avec un établissement & des prérogatives dignes du poste que son époux occupe, & conformes à sa naissance ?

LE DUC.

Seigneur, cela regarde son pere.

B R A B A N T I O.

Moi ? je ne l'entens pas ainsi.

O T H E L L O.

Ni moi non plus, Seigneur.

D E S D E M O N A.

Hélas, je vois trop que ma pré-

A C T E I.

39

ſence ne ſert qu'à aigrir le courroux
de mon Pere ! Seigneur , * daignez prê-
ter une oreille favorable à ma priere ,
& ne point oppoſer un front ſévère à
l'innocence de mes vœux !

L E D U C.

Parlez, Deſdèmona : que demandez-
vous ?

DESDEMONA.

Seigneur , je n'ai épouſé Othello, que
parce que je l'aimois ; je veux donc ſui-
vre ſon deſtin. Le bruit d'un tel amour
dût-il étonner l'univers, tout mon cœur
eſt à lui ; c'eſt ſa conquête, il en eſt maî-
tre, & j'en fais gloire. Qu'on ſçahe donc

» Que c'eſt lui ſeul que j'aime ; & que j'ai
l'avantage

» De trouver dans ſon cœur les traits d'un
» beau viſage ;

» D'être liée au ſort d'un héros vertueux ;

» Et de lui consacrer ma fortune , & mes
» vœux !

Ainſi, Seigneur, ſi vous ne me per-
mettez pas de le ſuivre, ma plus chère
eſpérance eſt trahie ; & je ne réponds

* Au Duc.

46 O T H E L L O ;

pas de survivre à la douleur que me-
causera son absence.

O T H E L L O :

Seigneurs , je joins ma priere aux
vœux de Desdemona. Ne craignez pas
que l'amour que j'ai pour elle , puisse
me distraire de l'attention que je dois
à votre service.... J'aime Desdemona ,
mais j'aime encor plus la gloire ; & je
crains d'autant moins de l'avouer en sa
présence , que c'est par ce sentiment
seul que je me crois digne d'être son
époux.

LE DUC.

Je vous laisse maîtres d'en agir com-
me vous le déterminerez entre vous
deux. Nos affaires pressent , Othello :
il faut partir dès cette nuit.

D E S D E M O N A .

Dès cette nuit , Seigneur ?

LE DUC.

Oui , Madame , absolument.

O T H E L L O .

Seigneur , me voilà prêt.

LE DUC.

Seigneurs , * il faut nous rassembler
ici à neuf heures du matin. Vous ,

* Aux Sénateurs.

ACTE I.

41

Othello, laissez ici quelqu'un de vos Officiers pour vous porter nos ordres dès qu'ils seront expédiés. Partez, & comptez sur la reconnoissance de la République tant pour ce qui touche votre fortune, que pour les titres honorables qu'elle vous doit.

OTHELLO.

Daignez agréer, Seigneur, que Jago soit l'homme de confiance à qui je laisserai le soin d'escorter mon épouse, & de m'apporter tout ce que vous jugerez nécessaire de m'envoyer en Chypre.

LE DUC.

J'y consens volontiers. Bon soir Messieurs & vous Brabantio, sçachez que la vertu peut plaire sans beauté, & que les grandes qualités de votre gendre effacent, ou font oublier la noirceur de son visage.

LES SENATEURS.

Adieu, brave More ! nous vous recommandons Desdemona.

BRABANTIO.

Veille sur elle, More ! une épouse si chère, Peut tromper un époux, ayant trompé son Pere.

Adieu ! . . .

OTHELLO;
OTHELLO.

Je confie à sa foi, ma vie, & mon honneur.

SCENE XIII.

OTHELLO, DESDEMONA,
JAGO, RODERIGO.
OTHELLO.

CHer Jago, il faut que je te laisse
ma chere Desdemona ! prens-en
soin , je t'en prie ! sur-tout, engage ta
femme à ne la point quitter ; & amene-
moi mon épouse , le plutôt , & le plus
sûrement que tu pouras. Allons, Des-
demona : je ne puis disposer que d'une
heure avant mon départ ; je la donne
à l'amour !

SCENE XIV.

RODERIGO, JAGO.
RODERIGO.

J Ago ? . . .

ACTE I.

JAGO.

Eh bien , Seigneur ?

RODERIGO.

Que me reste-t'il à faire maintenant ?

JAGO.

De vous aller coucher.

RODERIGO.

Non ; je vais me noyer.

JAGO.

Fort bien ! en ce cas, je suis quitte de l'amitié que j'avois pour vous.

RODERIGO.

Quand la vie est un supplice , pour-
quoi la conserver ? N'avons-nous pas
acquis le droit de mourir quand la
mort est le seul remède à nos maux ?

JAGO.

Quelle extravagance ! en vérité de-
puis vingt-huit ans que je jette les yeux
sur ce bas monde , je n'ai jamais trouvé
un homme qui sçût connoître la véri-
table maniere de s'aimer soi-même ! ...
Quoi je me noyerois moi ? & pour qui ?
pour une femme ! Je renoncerois au
plaisir de vivre , je détruirois enfin mon
humanité , parce que j'aurois pour rival

un vieux More à combattre ? ... Eh, Seigneur, à quoi pensez-vous ?

R O D E R I G O .

Hélas, que veux-tu ? je rougis moi-même d'être si passionné, & si foible ! Mais

J A G O .

Il dépend de nous d'être ce que nous voulons être. Je regarde notre corps comme un parterre, dont notre volonté est le Jardinier. Elle y plante toutes les especes de fleurs qui lui plaisent, & elle en arrache à son gré toutes celles qui ne lui plaisent plus. Je compare encor notre vie à une balance. D'un côté, sont nos vœux, nos desirs, nos passions ; de l'autre, est la raison murie par le secours de l'expérience. Si ce dernier côté n'est pas d'un poids suffisant pour tenir l'autre au moins en équilibre, adieu l'homme, il est perdu ! ... Reglez votre amour là-dessus, ou je le regarde comme une extravagance.

R O D E R I G O .

Ah, tu te trompes, Jago. Tu ne connois pas l'amour.

L'amour n'est autre chose qu'une chaleur du sang, qui ne s'allume & s'irrite qu'avec le concours de notre volonté.... Mais je suis votre ami; j'ai pitié de vous, il faut bien vous aider ! l'occasion n'en a jamais été plus favorable : emplissez bien votre bourse; suivez-nous en Chypre. Il n'est pas possible que Desdemona puisse aimer longtems le More; il n'est pas fait pour elle. Plus son amour aura été violent d'abord, plutôt il s'éteindra.

Croyez-moi, garnissez bien votre bourse.... les Mores sont naturellement légers, & inconstans. L'aliment qui lui paroît aujourd'hui si doux, & si friand, lui paroîtra demain plus amer que colloquinte. Ses premiers feux épuisés, sa femme connoîtra l'erreur de son choix; elle changera, elle tournera vers un autre objet: ainsi songez à garnir votre bourse. Si vous avez absolument résolu de vous damner, choisissez du moins un chemin plus agréable que celui de la riviere. Croyez, enfin, que si le cœur ridicule qui unit une aimable & superbe Vénitienne à un vieux More

46 O T H E L L O,

vagabond peut être rompu par mes
rules, & au besoin par celles des en-
fers, vous n'êtes pas encore dans le cas
de vous désespérer. Mais, songez en-
cor un coup à ne pas manquer d'ar-
gent!

R O D E R I G O.

Tu me rends l'espoir, mon cher
Jago! je ne compte que sur toi.

J A G O.

Vous pouvez y compter. Allez vite
faire de l'argent... je vous ai dit, &
redit, que je hais le More? En travail-
lant pour vous, je travaille à ma van-
geance. Son deshonneur peut seul faire
vos plaisirs, & les miens... adieu. Nous
en dirons davantage demain.

R O D E R I G O.

Où nous rencontrerons-nous?

J A G O.

Chez moi.

R O D E R I G O.

Je m'y rendrai. Adieu, je vais ven-
dre mes terres.



SCENE XV.

JAGO, *seul.*

VA travailler à bien remplir ta bourse ; tu la vuideras bientôt dans la mienne Ne serois-je pas un grand sot de servir un pareil fat , si ce n'étoit pour mon profit ? D'ailleurs , cet instrument est propre à servir ma haine contre le More , que je soupçonne de m'avoir prêté sourdement ce que je veux lui rendre. Il est vrai que je n'en suis pas convaincu ; mais le soupçon suffit en pareil cas : Si le mal n'est pas fait , du moins il le prévient Voyons pourtant à concerter les moyens d'y réussir Il me semble que Cassio est plus propre que Roderigo à conduire cette intrigue à mon but Oui sans doute , c'est bien pensé : je gagnerai sa place ; & d'un seul coup , je me vangerai du Général , & du Lieutenant Cette idée est bonne ! je m'y arrête. Le More est soupçonneux , il

48 O T H E L L O ,

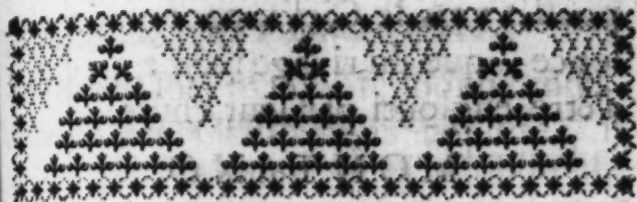
n'a jamais bien jugé des femmes : je le
rendrai aisément jaloux de Cassio. D'ail-
leurs, il croit volontiers ce qu'on lui dit,
pour peu que le délateur ait acquis sa
confiance , par de beaux dehors. Il ne
m'en faut pas davantage : mon plan est
fait.

La haine l'engendra dans le sein de la nuit ;
Et si l'enfer m'entend , j'en cueillerai le fruit.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente la Capitale
de Chypre.*

MONTANO. *Plusieurs Officiers.*

MONTANO.

NE voit-on pas des Vaisseaux à la
rade ?

I. OFFICIER.

Non, Seigneur, la Mer est si grosse
& si agitée qu'elle n'offre rien à la
vuë que des montagnes d'eau.

II. OFFICIER.

La Flotte Turque s'en sentira : vous
la verrez tout au moins dispersée. Les
flots pressés l'un par l'autre sont

Tome I.

C

poussés vers le Ciel avec tant de violence, que du rivage même on craint d'être englouti par leur chute.

MONTANO.

En ce cas, si les Turcs n'ont pas eu le tems de chercher quelque Rade, ou quelque Baye pour se mettre à couvert, ils sont perdus.

III. OFFICIER.

Bonnes nouvelles, Seigneur, la guerre est finie! La Flotte Ottomane est si maltraitée par la tempête que nous n'en devons plus rien craindre. Un Vaisseau Venitien, qui arrive, en a rencontré les restes qui luttent encore à peine contre les vents.

MONTANO.

O Ciel! Est-il possible?....

III. OFFICIER.

Le Vaisseau est dans le Port, avec Michel Cassio, Lieutenant du brave Othello. Il dit, que le More lui-même est en Mer, pour venir commander ici, de la part de la République.

MONTANO.

J'en suis ravi. C'est le meilleur Gouverneur qu'on pût choisir.

ACTE II.

76

III. OFFICIER.

Cependant, malgré les bonnes nouvelles que Cassio nous apporte, il paroît fort inquiet de la destinée du More qui est parti de Venise en pleine tempête.

MONTANO.

Plaise à Dieu qu'il arrive à bon port !... J'ai servi autrefois sous lui ; c'est un grand Général... Courons au rivage, & puisse-t'il bientôt s'offrir à nos regards !

SCENE II.

CASSIO, MONTANO,
OFFICIERS.

CASSIO.

Mille graces, Seigneur, de la part que vous prenez à ce qui touche le vaillant Othello. Que le Ciel le défende contre les Elemens ! Je l'ai laissé dans un grand péril.

OTHELLO,
MONTANO.

Son Navire est-il bon ?

CASSIO.

Oui, Seigneur, & le Pilote excellent. Cependant je crains fort....

MONTANO.

Quel bruit se fait entendre ?

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Toute la côte est bordée de peuple. On apperçoit un Vaisseau.

CASSIO.

Ah, que n'est-ce celui du Gouverneur !... Allez, je vous prie, sçavez ce qui en est.

MONTANO.

Peut-on vous demander, Seigneur, * si Othello est marié.

CASSIO.

Oui, Seigneur; & très-avantageu-

* A Cassio.

ACTE II. 33

sement. Son épouse est une femme accomplie, & le portrait que je tenterois d'en faire ne vous peindroit que foiblement une partie de son mérite & de ses attraits.

SCENE IV.

L'OFFICIER, *revient.*

CASSIO.

EH bien, est-ce Othello ?

L'OFFICIER.

Non, Seigneur, c'est Jago, porteur d'étendard du Général.

CASSIO.

Sa Traversée a été heureuse. Mais Desdemona étoit digne d'être respectée par la tempête même !

MONTANO.

Quelle est donc cette Desdemona ?

CASSIO.

C'est l'épouse du Général, qu'il avoit confiée aux soins du courageux Jago... Grand Dieu, sauve Othello !

C iij.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. DESDEMONA , JAGO , EMILIE ,
OFFICIERS.

CASSIO.

LA voici. Admirez , Seigneur , le précieux dépôt qui étoit confié à la Mer ! Peuples de Chypre , tombez aux pieds de votre Déesse !

DESDEMONA.

Eh bien , cher Cassio , avez-vous des nouvelles de mon mari ?

CASSIO.

Il n'est pas encore arrivé , Madame ; mais j'espère que vous le verrez bientôt.

DESDEMONA.

Hélas que je crains pour sa vie ! . . . Eh , comment en futes-vous séparé ?

CASSIO.

Par la violence des vents , ... Mais

A C T E II. 35

ces cris du peuple nous annoncent ,
sans doute , l'arrivée d'Othello.....*
Qu'on aille vite sçavoir ce qui en est :

NOTA , qu'en attendant l'arrivée
d'Othello , Jago , débite beaucoup de fri-
volités , tant en prose qu'en vers. J'ai
cru qu'il étoit d'autant moins nécessaire
de les traduire en françois , qu'elles
sont presque toutes étrangères à l'action.

JAGO.

C'est Othello , Madame. Je recon-
nois le son de ses trompettes.

DESDEMONA.

Courons à sa rencontre ! . . .

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. OTHELLO.

OTHELLO.

J E vous revois , mon aimable Ama-
zone !

DESDEMONA.

O mon cher Othello !

* A un Officier.

C iij

Mon admiration égale ma joie, de vous trouver arrivée en Chypre. Si les tempêtes que j'ai encore à effuyer doivent être suivies d'un calme aussi doux, je consens que les vents soufflent assez haut pour éveiller la mort même !.... Ah, si j'avois à mourir maintenant, de quel sort plus heureux pourrois-je me flatter ? Il n'en est point, sans doute: mon ame est trop enivrée de son bonheur présent, pour en concevoir quelqu'autre qui puisse l'égalér dans un avenir inconnu !

D E S D E M O N A .

Vivez, vivez, mon cher Othello ! Tout ce que je demande au Ciel, c'est que notre bonheur, & votre joie acquierent tous les jours de nouveaux charmes pendant la durée de notre vie.

O T H E L L O .

Que les Dieux vous entendent.... Mais mon cœur est trop plein de ce qu'il sent pour laisser à ma langue la faculté de l'exprimer Tiens mon

A C T E II.

37

ame * ! Tiens encore une fois , voilà
les marques les plus foibles que tu
recevras jamais de ma tendresse !

J A G O , *à part.*

Cette musique est assez gaye. J'en
rendrai bientôt les tons plus tristes ,
ou je ne pourai !

O T H E L L O .

Allons au Château , mes amis ; la
guerre est terminée ; la Flotte Otto-
mane est perduë : voyons mes ancien-
nes connoissances de cette Isle. Vous
y serez bien accueillie , ma chere Des-
demonna ; j'ai trouvé jadis chez eux
beaucoup d'amitié pour moi.

S C E N E VII.

J A G O , R O D E R I G O .

J Ago fait entendre à Roderigo , que Des-
demonna , & Cassio sont en intrigue ense-
mble. Il excite Roderigo à chercher querelle à
son Rival. » Il doit , dit-il , être de garde
» cette nuit ; votre combat fera du bruit , &c

* Il l'embrasse.

C w

58 O T H E L L O ,

» causera une allarme dans la Ville : je me
 » servirai de l'occasion pour faire mutiner le
 » peuple , & pour perdre Cassio dans l'esprit
 » du Général. Allez m'attendre à la Cita-
 » delle , tandis que je vais au Port exécuter
 » les ordres de mon maître.

S C E N E V I I I .

J A G O , *seul.*

C E Monologue contient à peu près ce
 qu'on a déjà vû , dans celui du même
 personnage , à la fin du premier Acte. Il
 soupçonne que Cassio aime Desdemona ; il
 ignore si elle aime Cassio : mais peu lui im-
 porte , dès qu'il peut parvenir à rendre
 Othello jaloux , & perdre Cassio , dont il
 envie la place.

S C E N E I X .

U N Herault vient annoncer au peuple ;
 de la part d'Othello , que ce jour est
 consacré à la joie , tant à cause de la disper-
 sion de la Flotte Ottomane , que par rapport
 à la célébration de ses nœces avec Desdemo-

ACTE II. 39

na. Il ordonne des fêtes , & des feux de joie , depuis cinq heures du soir , jusqu'à onze.

SCENE X.

*Le Théâtre représente le Château,
ou la Citadelle.*

OTHELLO , DESDEMONA ,
CASSIO , OFFICIERS.

OTHELLO , à Cassio.

C'Est à vous , mon cher Michel ,
d'être de garde cette nuit. Mon-
trons , par notre exemple , que le ser-
vice doit être exact & régulier.

CASSIO.

Jago a déjà reçu les ordres nécessai-
res : Cependant je veillerai moi-même
à ce que tout se passe dans la plus
grande exactitude.

OTHELLO.

Jago est bon Officier : Bon soir Mi-
chel. Demain matin j'aurai à vous
parler , & je vous attendrai. Allons ,
ma chere Desdemona ,

C vj

Dans le sein de l'amour, ainsi que du repos ,

Allons goûter enfin le fruit de nos travaux !

SCENE XI.

JAGO, CASSIO.

CASSIO dit à Jago, qu'ils sont de garde ensemble, & qu'il est temps d'y songer. Jago répond qu'il n'est pas encore dix heures. Le Général, dit-il, nous a congédiés, parce qu'il brûle d'être en particulier avec Desdemona, [ce qui ne lui est pas encore arrivé depuis leur mariage.] Jago part de là, pour exalter la beauté de cette Dame, qu'il peint à Cassio comme une conquête aisée. Son intention est de pénétrer ce que Cassio ressent pour elle ; mais il n'en peut tirer que des sentimens de respect & d'admiration. ... Jago change de batterie. Il propose une partie bacchique à Cassio, [en attendant l'heure de la garde] avec deux de ses amis, qui sont dans un appartement voisin. Cassio répond qu'il a déjà bû à souper, & que le vin l'incommode plus qu'un autre. Jago insiste, & parvient à le faire passer dans l'appartement où Cassio est attendu.

SCENE XII.

JAGO, *seul.*

IL s'applaudit d'avoir fait tomber Cassio dans le piège. » Le vin le rend , dit-il , » ordinairement querelleur , & lui fera com- » mettre quelque extravagance , dont je scau- » rai profiter pour le perdre. Mais les voici » déjà... Tout succede à mes vœux !

SCENE XIII.

CASSIO , MONTANO , JAGO

Plusieurs Officiers.

Cette Scene représente , au naturel , le ta- bleau d'une Taverne où regne la dé- bauche. Ce spectacle a pû plaire jadis à la populace Angloise , que *Shakespeare* a tou- jours eu la complaisance d'égayer dans ses pièces , même les plus sérieuses. Mais com- me je suis persuadé que de pareilles licences , surtout dans une Tragédie , ne sont plus du goût des Anglois modernes , je me garderai bien de les offrir aujourd'hui , dans une Tra- duction , aux yeux délicats de nos François.

62 O T H E L L O ,

Il suffit de ſçavoir , que Caſſio ne tarde pas à perdre le reſte de ſa raiſon ; & qu'après avoir dit beaucoup d'impertinences , il ſort pour voir ſi la garde eſt en bon état.

S C E N E XIV.

J A G O , M O N T A N O .

Jago , après avoir fait l'éloge de la bravoure , & de l'expérience de Caſſio dans le métier de la guerre , affecte de le plaindre d'être aſſujetti à une foibleſſe auſſi honteuſe que celle de ſe livrer ainſi au vin. Il fait entendre à Montano , que c'eſt un mal d'habitude , dont Caſſio ne peut ſe défaire , & qui le perdrait dans l'eſprit du Général , ſ'il en étoit inſtruit ; mais que Caſſio à la prudence de ne jamais paroître dans cet état aux yeux d'Othello... » Au reſte , dit-il , je ne vous » en parle point pour lui faire tort , mais » par la crainte que j'ai des malheurs qui » menacent l'Iſle de Chypre , ſi l'Ennemi » profitoit un jour du moment où le Lieutenant du Général ſe trouve en pareille » ſituation , &c.

Montano blâme Jago , de n'en avoir pas averti le Général. Il croit que l'intérêt de la République exige qu'on ne hazarde pas le commandement dans les mains d'un tel homme. Il exhorte enſin Jago à parler.. Ja-

A C T E II.

63

go s'en défend , & dit qu'il préfere l'amitié
qu'il a pour Cassio au salut de l'Isle.

S C E N E XV.

Les mêmes Acteurs. CASSIO
l'épée à la main poursuivant
RODERIGO.

MOntano arrête Cassio , & lui demande
le sujet de son emportement. Cassio
lui dit , en bégayant , qu'il a été insulté par
Roderigo , qui s'est ingeré de lui donner
des avis concernant le service Militaire. Mon-
tano veut calmer le couroux de Cassio , &
l'empêcher de se battre contre Roderigo :
mais il s'attire lui-même une affaire avec
Cassio , qui lui fait mettre l'épée à la main.

Tandis qu'ils se battent , Jago dit à Rode-
rigo de s'esquiver , & de faire sonner l'al-
larne. Il feint ensuite de vouloir séparer les
combattans... La cloche sonne : toute la Ville
est en rumeur ; & Othello paroît.



SCENE XVI.

Les mêmes Acteurs. OTHELLO.

Plusieurs Officiers.

OTHELLO.

Que vois-je , mes amis ! De quoi donc est-il question ?

MONTANO , *continuant de combattre.*

Ah ! Je me sens blessé.. Mon sang coule... Mais je ne suis pas mort.

OTHELLO.

Arrête , sous peine de la vie !.... Quel est donc le sujet de cette querelle ? Le Ciel nous délivre des Turcs , & mes Officiers s'égorgent l'un l'autre !.... Avez-vous oublié que vous êtes Chrétiens ?..... Qu'on cesse de sonner cette cloche fatale , qui jette la terreur dans l'ame des Habitans... Voyons maintenant de quoi il s'agit. Parlez , vous , brave Jago , dont la contenance triste m'annonce combien votre ame est pénétrée d'un accident

A C T E II. 85

si scandaleux. Quel est l'auteur du trouble ? Parlez , encore un coup : je vous l'ordonne.

J A G O.

Je l'ignore , Seigneur ! ... Hélas , ils sont tous deux mes amis , puis-je les accuser ? ... Non , je ne puis vous faire un récit aussi odieux. Et plutôt au Ciel , que je n'eusse pas eu le malheur d'en être le témoin !

O T H E L L O.

Et vous , Cassio , comment est-il possible que vous vous soyiez oublié à ce point ?

C A S S I O.

Seigneur.... Pardonnez-moi... Mais je ne puis parler.

O T H E L L O.

Et vous , sage Montano , vous qui dès la jeunesse avez acquis la réputation d'un homme aussi prudent que brave , dites-moi donc , quel motif assez puissant a pu vous forcer à démentir ainsi ce que la renommée publioit de vous ?

M O N T A N O.

Seigneur , je suis dangereusement blessé... Jago peut vous instruire de

66 O T H E L L O ,

tout. Je ne crains pas pourtant, que ce qui vient de se passer, puisse altérer en rien ma gloire, à moins que la charité ne soit désormais regardée comme un vice, ou à moins qu'on ne me fasse un crime d'avoir défendu ma vie contre un ennemi qui l'attaquoit.

O T H E L L O .

Oh, pour le coup, mon sang s'échauffe, & ma colere.s'allume !... Parlez-moi plus clairement, tous tant que vous êtes, ou craignez les effets de ma juste indignation. Je prétens, en un mot, connoître l'auteur de la querelle, & l'en punir !... Quoi, dans une Place de Guerre! dans une Ville encor toute allarmée des approches de l'Ennemi, risquer à émouvoir de nouveau la populace par un combat nocturne! Et dans quels lieux encore ? Dans un Corps de garde ! dans un lieu consacré à la sûreté publique !... Le fait est inoui, & demande un exemple capable d'effrayer tout Officier assez téméraire pour tomber en pareille faute.... Parlez, vous Jago, je vous l'ordonne : lequel des deux est l'agresseur ?

MONTANO, à Jago.

Si les liens du sang, ou de l'amitié, te font farder la vérité, tu es indigne d'être Soldat !

JAGO.

Tu me prens par mon foible ; mais dussai-je périr, ne t'attends pas que je sois homme à nuire à Cassio. Le Général veut sçavoir le vrai de la querelle : il le sçaura, mais sans que mon rapport puisse préjudicier à mon ami.

Apprenez donc, Seigneur, * qu'é-
tant ce soir en conversation avec Mon-
tano, nous avons vû tout-à-coup pa-
roître un homme qui, en fuyant, de-
mandoit du secours contre Cassio, qui
le poursuivoit l'épée à la main. Mon-
tano arrête Cassio, dont il tâche d'ap-
paîser le couroux.... Pendant ce tems,
je suis les pas du fuyard, afin de le ras-
surer, & faire cesser ces cris capables
d'alarmer les Habitans. A mon retour,
j'entens la voix de Cassio exprimer des
sentimens de fureur que je ne lui
avois pas encore connus.... Je préci-
pité mes pas ; & je les trouve tous deux

* A Othello.

L'épée haute, & dans le même état où vous venez de les trouver vous-même. Je n'en sçais pas davantage, Seigneur, mais quoiqu'il en soit, daignez vous souvenir qu'ils sont hommes, & que le plus parfait n'est pas exempt de fautes ! Il est vrai que Montano est blessé : mais Cassio est d'autant moins criminel, qu'il est probable que le fuyard inconnu l'avoit insulté de manière à faire perdre patience à tout homme de cœur.

OTHELLO.

Je vois bien, Jago, que ton amitié t'engage à pallier la faute de Cassio. Mais j'en sçais assez, pour porter un jugement certain.... Cassio, je vous aime ; vous le sçavez : mais ç'en est fait, vous ne servirez jamais sous moi.. Pour vous, Montano, je vais dire qu'on ait soin de votre blessure. Vous, Jago, faites une ronde exacte dans la Ville, & calmez l'émotion que cette allarme a pû y causer.



SCENE XVII.

JAGO, CASSIO.

CASSIO, dont le courroux du Général a rappelé la raison, déplore son malheur, & s'abandonne à son désespoir. Jago affecte en vain de le consoler ; Cassio sent que sa faute est mortelle pour sa réputation ; & que, dût il être assez heureux pour obtenir sa grace d'Othello, il ne doit jamais espérer de regagner sa confiance.

Jago, qui n'abandonne jamais son projet de vûe, ranime le courage de Cassio. Il l'exhorte à faire sa cour à la femme du Général, » Elle a, dit-il, tout pouvoir sur l'esprit de son mari : il faut la cultiver soigneusement, & faire en sorte de l'intéresser en votre faveur. Je vous donnerai les moyens d'avoir un accès facile auprès d'elle ; & la bonté de son cœur m'assure que vous réussirez. Cassio goûte ce conseil ; il en remercie Jago, qui lui donne rendez-vous au lendemain matin.



SCENE XVIII.

JAGO, *seul.*

Qui me croiroit un scélerat, (dit-il) en me voyant donner un conseil aussi salutaire à mon Ennemi ? Est-il, en effet, de voie plus prompte, & plus sûre, pour obtenir la remission d'un crime, que celle de faire plaider la cause du coupable par une femme que le Juge aime ?... Divinités infernales ! en suggerant de pareilles idées, est-il quelque mortel qui ne vous prît pour des anges !... Mais nous verrons bientôt ce que produiront les assiduités de Cassio auprès de Desdemona, ainsi que les instances de cette femme auprès de son mari pour obtenir le pardon de Cassio. C'est où je les attends ! Ah que veut Roderigo ?

SCENE XIX.

JAGO, RODERIGO.

Roderigo se plaint amèrement du sot personnage qu'il apperçoit que Jago lui fait jouer. » J'ai (dit-il) dépensé presque tout mon argent ; j'ai été bien battu cette

ACTE II.

71

» nuit ; & je crois que la conclusion du Ro-
 » man sera d'avoir acquis à mes dépens un
 » peu d'expérience , & de retourner à Venise
 » sans un fol !

Jago lui répond , qu'il a d'autant plus de
 tort de se plaindre , que tout va au mieux ,
 & qu'il ne s'agit plus que d'un peu de pa-
 tience » Il est vrai (dit-il) que vous avez
 » été battu par Cassio : mais n'en êtes-vous pas
 » bien vengé , puisqu'il a perdu son emploi ,
 » & qu'il est dans la disgrâce du Général ?...
 » laissez moi faire , le reste éclora bientôt ,
 » & vous serez heureux... Allez-vous-en ,
 » bien vite : retirez-vous , vous dis-je ! Vous
 » en sçavez demain davantage ... Adieu.

SCENE XX.

JAGO , *seul.*

» I L ne me reste [dit-il) maintenant , que
 » deux choses à faire. D'abord , il faut
 » engager ma femme , à disposer l'esprit de
 » Desdemona en faveur de Cassio. En second
 » lieu , il faut que je travaille à jeter des
 » soupçons dans l'ame du More , en lui fai-
 » sant adroitement remarquer les assiduités
 » de Cassio auprès de Desdemona. Tout cela
 » est aisé ; & de pareils projets réussissent
 » toujours lorsque leur exécution ne languit
 » point.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente le Palais du
Gouverneur.*

CASSIO. *Troupe de Musiciens.*

CASSIO donne une serenade à Othello, & à sa femme. Un Domestique vient interrompre la symphonie, & il congédie les Musiciens, après leur avoir fait quelques libéralités de la part du Général. Cassio prie le Domestique de lui procurer un moment de conversation avec Emilie (femme de Jago) au cas qu'elle soit levée. Le Domestique sort, en le lui promettant.

SCENE II.

JAGO, CASSIO.

JAGO fait des reproches à Cassio de ne s'être pas retiré. L'autre lui répond, qu'il étoit

A C T E III. 77

Étoit presque jour quand ils se sont quittés, & qu'il avoit cru n'avoir rien de plus pressé que de parler à Emilie, pour qu'elle lui procurât quelque accès auprès de la femme du Général. Iago lui dit, qu'il se charge de la lui envoyer, & qu'il fera en sorte d'éloigner Othello, afin que leur conversation ne soit point troublée.

S C E N E III.

EMILIE, CASSIO.

Emilie prend part à l'infortune du Lieutenant. Elle l'assure qu'elle va travailler pour lui de tout son pouvoir. » On parle (dit-elle) actuellement de votre affaire dans le Palais, & Desdemona vous défend avec beaucoup de zèle. Le More insiste, sur ce que la personne que vous avez blessée a beaucoup de parens & de crédit dans l'Isle: sans quoi vous n'auriez besoin d'autre intercesseur auprès de lui que l'amitié qu'il a pour vous. Cassio la remercie, & la supplie de l'introduire dans l'appartement de Desdemona, pour qu'il puisse lui parler en particulier. Emilie y consent, & l'emmenne avec elle.

S C E N E I V .
O T H E L L O , J A G O .*Plusieurs Officiers.*

O T H E L L O .

IL ordonne à Jago de porter une lettre à un Capitaine de navire , qui part pour Venise ; & de venir le rejoindre dès qu'il se sera acquitté de cette commission.

S C E N E V .

*Le Théâtre change , & représente
l'intérieur du Palais.*

DESDEMONA , CASSIO , EMILIE.

DEsdemona promet sa protection à Cassio. » Je sçai , (dit-elle) que vous êtes » un bon Officier , que vous aimez mon mari , » & qu'il y a long-temps que vous êtes à son » service. Je vais agir pour vous de façon que » votre disgrâce apparente ne durera qu'au- » tant que le Général la croira nécessaire pour » ne pas indisposer le Public , s'il vous

A C T E III. 75

se rétablissoit trop tôt dans votre emploi.

Cassio est pénétré des bontés de Desdemona. Il lui jure une reconnoissance & un attachement éternels. Elle lui repete, que la cause de Cassio sera désormais la sienne propre, & qu'elle n'aura aucun pouvoir sur l'esprit de son mari si elle ne parvient pas bientôt à faire rappeler Cassio.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. OTHELLO, & JAGO paroissent dans le fond du Théâtre.

EMILIE.

M Adame, voilà le Général.

CASSIO.

Permettez, Madame, que je prenne congé de vous.

DESDEMONA.

Pourquoi ? Non, demeurez, & soyez témoin de la maniere dont je vais parler à mon mari.

CASSIO.

Non, de grace, Madame ! je suis trop confus, & trop repentant de ma

D ij

76 O T H E L L O,
faute pour soutenir les regards de
votre illustre époux.

DESDEMONA.

En ce cas, faites ce que vous ju-
gez à propos.

SCENE VII.

DESDEMONA, EMILIE;
OTHELLO, & JAGO toujours dans
l'éloignement.

JAGO.

O H voilà qui me déplaît!...
O T H E L L O.

Que dis-tu là, Jago?

JAGO.

Rien, Seigneur... Mais si ... je ne
sçais ce que je pense.

O T H E L L O.

N'est-ce pas Cassio que je viens de
voir sortir?...

JAGO.

Cassio, Seigneur? je n'en crois rien.
Pourquoi auroit-il pris la fuite si pré-

A C T E III.

77

cipitament en vous voyant paroître ?

OTHELLO.

Je crois pourtant que c'est lui-même.... Approchons.

DESDEMONA, *d Othello.*

Je viens, Seigneur, d'avoir un entretien avec un homme qui gémit d'être assez malheureux, pour vous avoir déplû.

OTHELLO.

Qui, Madame ?

DESDEMONA.

C'est Cassio, votre Lieutenant.... Ah, Seigneur, si j'ai acquis quelque droit sur vos bontés, daignez vous adoucir en sa faveur !... Vous connoissez son extrême attachement à votre personne. S'il a péché, c'est par faiblesse, & non pas par méchanceté. De grace, en ma faveur, pardonnez-lui la faute !

OTHELLO.

C'est donc lui qui sort d'auprès de vous ?...

DESDEMONA.

Lui-même : mais si triste, si pénétré du sentiment de sa douleur, qu'elle a passé jusques dans mon ame, & que

OTHELLO,
je souffre presque autant que lui. Seigneur, au nom de notre amour, soyez sensible à ma prière !

OTHELLO.

Cela ne se peut maintenant, ma chère Desdemona. Mais, nous verrons..

DESDEMONA.

Faudra-t'il long-tems attendre, Seigneur ?

OTHELLO.

Le moins qu'il sera possible, puisque vous vous y intéressez.

DESDEMONA.

Ah, Seigneur, fixez du moins un terme, & qu'il ne soit pas long ! Cassio n'est déjà que trop puni, par son repentir ; & si votre courroux dureroit encore plus de trois jours, je ne réponds pas de sa vie. Vous me direz peut-être, que de pareilles fautes sont d'un dangereux exemple dans le service militaire ? Eh, sans cela, celle de Cassio seroit-elle digne de votre attention ? N'en auroit-il pas été quitte pour une légère réprimande ?... Dites-moi donc, Seigneur, combien de tems il a encore à souffrir ? Hélas, je rougirois de vous refuser quelque cho-

ACTE III.

79

se qu'il fût en mon pouvoir d'exécuter
au premier mouvement de vos yeux !...
Vous vous taisez cependant ? vous
oubliez que ce même Cassio, autrefois
confident de votre tendresse pour moi ,
n'a rien épargné pour me disposer en
votre faveur ? Que son zele , & son
amitié pour vous , ont vaincu tous les
obstacles qui s'opposoient à notre bon-
heur ?

OTHELLO.

Ah , ç'est est trop Desdemona ; je
suis vaincu : je lui pardonne ; tout
est oublié ! . . . Othello n'est point fait,
pour vous rien refuser.

DESDEMONA.

Seigneur , c'est pour vous-même que
je demandois cette grace avec tant de
chaleur : c'est un brave Officier , c'est
un ami que je vous rends. Ne crai-
gnez pas que j'abuse jamais de votre
tendresse pour en exiger rien qui ne
doive tourner à votre avantage.

OTHELLO.

Ne craignez pas non plus d'être ja-
mais refusée . . .

Allez , ma chere Desdemona , j'ai
besoin d'être seul un instant. Je vous
rejoindrai bientôt.

D iij

OTHELLO,
DESDEMONA.

Venez, Emilie. Adieu, Seigneur : vos volontés seront toujours la règle de mes démarches , & de mes vœux.

SCENE VIII.

OTHELLO, JAGO.

OTHELLO.

Quel aimable caractère ! quelle femme !...

Non , ce n'est qu'en l'aimant que je puis être heureux.

JAGO.

Seigneur...

OTHELLO.

Que veux-tu, Jago ?

JAGO.

Oserai-je vous faire une question ?
Lorsque vous devîntes amoureux de Desdemona, Cassio en eut-il quelque connoissance ?

OTHELLO.

Oui : il a été le confident de ma tendresse depuis son origine jusqu'à

A C T E III. 81

mon mariage.... Mais à quel propos
me demandes-tu cela ?

J A G O.

Seigneur.... C'est uniquement sur
une idée qui m'est venue tout-à-coup.

O T H E L L O.

Quelle est donc cette idée, Jago ?
Ne peut-on la savoir ?

J A G O.

Seigneur, je ne croyois pas que Cas-
sio connût Desdemona, ni qu'il l'eût
fréquentée.

O T H E L L O.

Au contraire : il s'est trouvé très fré-
quemment avec nous.

J A G O.

Cela m'étonne !...

O T H E L L O.

Je ne vois pas pourquoi. N'est-il pas
galant-homme ?

J A G O.

Je le crois tel...

O T H E L L O.

Jago ?... Tu as quelque pensée que
tu me caches ?...

J A G O.

Moi, Seigneur ?..

D v

OTHELLO,
OTHELLO.

Oui toi. . . . J'apperçois aisément ton embarras par tout ce qui vient de t'échaper. . . . Je t'ai surpris tout à l'heure disant à demi-voix, *Oh, voilà qui me déplaît* ; & cela , dans le moment que Cassio quittoit ma femme !... Maintenant , que je te dis qu'il a été confident & témoin de nos amours, tu me répons que cela *t'étonne* ?... Qu'est-ce donc , qui te *déplaisoit* ? qu'est-ce qui *t'étonne* ? qu'est-ce enfin que le secret que tu parois craindre de me dévoiler ? Si tu m'aimes , n'appréhendes pas de m'ouvrir ton ame. Je te le demande en ami ; & , au besoin , je te l'ordonne en maître.

J A G O.

Hélas , Seigneur , êtes-vous bien persuadé de mon extrême attachement pour vous ?

OTHELLO.

Oui , j'en suis convaincu. Je sçai que ton amitié pour moi est sincère ; je sçai d'ailleurs que tu es prudent , que tu pèses tes paroles avant que de les hazarder : & voilà ce qui cause ma crainte, en excitant ma curiosité. Moins

A C T E III. 83

Sur de ta probité, & de ton zèle, je ferois peu d'attention à de pareils discours.

J A G O.

Seigneur, je n'ai pas de soupçon contre la probité de Cassio....

O T H E L L O.

Parle vrai : tu ne dis pas ici ce que tu penses, Jago ? Tu renfermes dans ton cœur quelque secret funeste qu'il faut absolument que je sçache ; & c'est trahir son ami que de craindre de lui apprendre même ce qui peut le charger.

J A G O.

Seigneur, daignez m'en dispenser ! je me trompe sans doute dans mes conjectures. Je vous avouerai même que j'ai le défaut d'être naturellement soupçonneux ; & qu'il m'est arrivé souvent de regarder comme criminelles des actions qui par la suite se sont trouvées très-innocentes !... N'insistez donc plus, je vous en supplie, pour que je vous fasse part des idées que j'ai conçues peut-être sur un fondement peu solide. Vous êtes trop clair voyant, & vous pensez trop bien pour asseoir un ju-

D. vj

84 O T H E L L O ,

gement certain sur les vains soupçons
d'un homme tel que moi. Qu'il vous
suffise donc , que votre repos , votre
gloire , & l'estime dont vous daignez
m'honorer , me condamnent à un si-
lence éternel.

O T H E L L O .

O Ciel ! je crois t'entendre ? ...

J A G O .

Oui , si vous lisez dans mon cœur ;
sans quoi : ...

O T H E L L O , *à part.*

Dieux ! ...

J A G O .

Prenez garde , Seigneur, n'allez pas
sur-tout livrer l'entrée de votre cœur à
la jalousie : c'est un monstre , qui dé-
vore la main dont il reçoit la nourri-
ture ! ... Un mari n'est qu'à demi mal-
heureux lorsqu'il s'est détaché d'une
épouse infidelle : mais, quel enfer pour
celui qui l'aime encore !

O T H E L L O , *à part.*

Ah , Ciel ! ... *haut.* Crois-tu que je sois
homme à passer ma vie dans l'amertu-
me & les allarmes ? Non , mon cher
Jago : un seul doute fondé vaut chez
moi l'évidence... Ne me respecte plus ,

A C T E III. 85

ami, quand tu me verras assez foible
pour occuper mon ame d'imaginations,
& de chimeres. La beauté d'une fem-
me, sa bonne humeur, ses talens, ne
doivent jamais rendre un mari jaloux.

C'est changer en poison un breuvage agréable;
Et la vertu qui rit, n'en est que plus aimable !

Eh, le choix même que Desdemona
a fait de moi, ne suffit-il pas pour me
rassurer ? Est ce par mon mérite ex-
térieur que j'ai eu le bonheur de lui
plaire ? N'avoit-elle pas des yeux ? ...
Non, mon cher Jago : il faut des preu-
ves pour soupçonner un cœur tel que
celui de Desdemona. Mais si j'avois le
malheur d'en trouver, le même instant
qui verroit naître ma honte verroit
aussi mourir ma tendresse pour elle.

J A G O.

Seigneur, je suis charmé de vous voir
dans de pareilles dispositions : Elles
m'encouragent à vous parler avec une
franchise que le devoir & l'amitié
sembloient m'interdire dans une cir-
constance aussi fatale. Il se peut pour-
tant que ces mêmes sentimens ren-
dent mon zèle trop actif sur tout ce

qui peut intéresser votre gloire ; & plutôt à Dieu que je me trompasse aujourd'hui ! . . . N'importe : le devoir m'ouvre la bouche , & je cède en gémissant à la nécessité qui m'oblige à parler . . Apprenez donc , Seigneur , que quoique je n'aye aucunes preuves de ce que je soupçonne , je crois pourtant que vous devez observer la conduite de votre femme avec Cassio. Mon intention n'est pas de vous rendre jaloux : mais je ferois fâché de vous voir trop indifférent sur un objet de cette nature. J'aurois trop à souffrir, en voyant trahir à la fois votre bonté , & votre confiance ! . . Observez-les , Seigneur. Je connois le caractère des Venitien-nes : peu leur importe d'avoir le Ciel pour témoin de leurs intrigues , dès qu'elles peuvent en dérober la connoissance à leurs maris. Rien enfin n'est péché pour elles , que ce qu'elles n'ont pû cacher aux yeux du public. Desdemona a scû tromper la vigilance de son pere : Souvenez - vous même avec quel art elle a pû paroître indifférente à tous les yeux, tandis que vous lisez tous les jours votre bonheur dans

A C T E III. 87

les siens ! jugez ensuite, si une fille qui a poussé l'art de feindre à un si haut degré dans un âge aussi tendre, est au-dessus de tous soupçons dans un âge plus mûr ?... Mais, je m'apperçois que mon zèle m'emporte trop avant. Pardonnez-le, Seigneur, au plus fidèle de tous ceux qui vous sont attachés !

O T H E L L O.

Non... Ne crains rien, ami... Je t'aimerai toujours.

J A G O.

Seigneur, je m'apperçois de quelque altération sur votre visage !

O T H E L L O.

Moi ? Non... Tu te trompes...

J A G O.

Ah, Seigneur, je tremble que mon indiscretion ne vous soit fatale, & peut-être à moi-même !... Hélas, pensez du moins, que votre intérêt seul m'a fait parler ! Mais vous feignez en vain : vous êtes ému, je le vois ... de grace, Seigneur, contentez votre imagination dans de justes bornes. Je n'ai rien dit, & je ne sçais même rien qui doive la conduire au-delà du soupçon. O Ciel !

qu'en résulteroit-il ? J'aurois trahi à la fois mon maître , & mon ami ! Car vous sçavez , Seigneur , combien j'aime Cassio ? ... Calmez donc des transports que j'apperçois que vous avez peine à contenir ; & ne condamnez pas d'abord une épouse aimable , & peut-être digne encore de toute votre tendresse.

O T H E L L O .

Ami , je veux le croire ; & puisses-tu le croire de même ! ... Adieu , laisse-moi. Si tu apperçois quelque chose de plus , viens sur le champ m'en avertir. Dis même à ta femme d'avoir l'œil sur la mienne ... Adieu. Laisse-moi , te dis-je.

J A G O .

Seigneur , je vais partir ... Permettez pourtant que je vous dise encore qu'il me paroît dangereux de rien précipiter. Je crois même qu'il seroit bon de rappeler bientôt Cassio auprès de vous , ne seroit-ce que pour un tems. Nous pourrions alors l'observer à loisir , & tirer des lumières de ses démarches. En attendant , vous pourrez juger des sentimens que Des

A C T E III. 89

démona a pour lui par les instances
vives & pressantes qu'elle pourra fai-
re auprès de vous pour obtenir le
rétablissement de cet homme. Jusques-
là, Seigneur, suspendez votre juge-
ment ; & croyez plutôt mon zèle trop
outré, que de vaines conjectures capa-
bles de troubler votre repos.

S C E N E IX.

O T H E L L O, seul.

CEt homme a de l'esprit ; & ne
connoît que trop bien les diffé-
rens ressorts qui font mouvoir le cœur
humain.... Grands Dieux, si ses soup-
çons étoient fondés ? Ah, malgré
tout l'excès de ma tendresse, je de-
viendrois Barbare ! Que dis-je, in-
fortuné ? & à quel titre ai-je pû me
flatter d'être aimé ? Est-ce par ma
figure ? Je suis un More ! Est-ce par
ma politesse, & mes galanteries ? Je
suis un vieux soldat cassé, qui n'ai
jamais connu de langage plus doux
que celui de la guerre Ah mal-

90 O T H E L L O ,
heureux amour-propre , tu m'as flatté !
Mais la raison m'ouvre enfin les yeux.
Desdemona n'est plus à moi : Ja-
mais elle n'y a été. Mon opprobre
est certain ; & ma seule consolation est
d'en abhorrer l'auteur Fatale des-
tinée du mariage ! Tu nous donnes
des épouses : mais nous donnes-tu des
cœurs : Que vois-je ? C'est Desde-
mona Les rayons de la vertu bril-
lent sur son visage ! Si ces traits sont
un masque apprêté par la fraude ,
devez-vous , juste-Ciel , aider à nous
tromper ? . . .

S C E N E X.

O T H E L L O , D E S D E M O N A ,
E M I L I E .

D E S D E M O N A .

Allons , mon cher Othello : le dî-
ner est prêt ; les principaux de
l'Isle que vous avez invités sont ar-
rivés , & vous attendent.

O T H E L L O .

J'ai tort , Madame . . .

A C T E III. 91
DESDEMONA.

Votre voix me paroît foible : ô Ciel !
seriez-vous incommodé ?

OTHELLO.

J'ai une violente migraine.

DESDEMONA.

C'est , sans doute , pour avoir veillé
cette nuit. Je vais vous bander la tête
avec mon mouchoir : comptez que la
douleur se dissipera bientôt.

OTHELLO.

Votre mouchoir est trop petit. Lais-
sez-le..... Marchons.

DESDEMONA.

Je suis au désespoir de votre incom-
modité ! *

S C E N E XI.

EMILIE , seule.

J E suis bien-aïse d'avoir trouvé ce
mouchoir : c'est le premier gage
qu'elle a reçu de la tendresse du More ;
& je me souviens que mon mari m'a

* Elle laisse tomber son mouchoir. Emilie
le ramasse.

dit cent fois de le dérober à Desdemona. Mais comme ce meuble lui est cher , & qu'elle le conservoit soigneusement , je n'ai jamais trouvé l'occasion de m'en emparer. Je vais le donner à Jago. Quant à ce qu'il veut en faire , Dieu le sçait , mais je l'ignore : il me suffit d'obéir à mon mari.

S C E N E X I I .

J A G O . E M I L I E .

E Milie montre le mouchoir à Jago, qui le saisit avec empressement. Il se fait ensuite expliquer , par la femme , de quelle maniere elle est parvenue à l'avoir. Il la congédie , après lui avoir recommandé le secret.

S C E N E X I I I .

J A G O , seul.

J Ago se propose de laisser tomber le mouchoir dans la chambre de Cassio. Il espere que cela produira quelque effet favorable à ses desseins. » Le More a déjà (dit-il) avalé le

A C T E III. 93

poison que je lui avois si adroitement préparé. Il opérera bientôt, pour peu qu'il soit aidé par quelque agitation nouvelle. Quelles rages n'excitera-t-il pas ?

S C E N E XIV.

O T H E L L O , J A G O .

O T H E L L O , *sans voir Jago.*

E H quoi ! Desdemona me seroit infidelle ?

J A G O .

Ah , Seigneur , écarterez cette image cruelle.

O T H E L L O .

Sors , malheureux ! C'est toi , dont la noire fureur

Prépara le poison qui dévore mon cœur !

Livré , sans défiance , à l'amour le plus tendre ,

N'étois-je pas heureux avant que de t'entendre ?

Quel Démon te força d'interrompre le cours ,

D'une félicité que je perds pour toujours ?

94 O T H E L L O,

Dût-elle femme brûler d'une flamme secrète ;
En étoit-elle, hélas , à mes yeux moins parfaite ?

Je me croiois aimé : Je ne soupçonnois rien !

Eh que m'importe enfin , qu'on me ravisse un
bien ,

Dont la perte chez moi laisse encor l'abondance ?

Est-on jamais à plaindre , au sein de l'opulence ?

Gémit-on de ses maux , quand ils sont ignorés ?

Cent rivaux inconnus , en secret préférés ,
N'offrent rien à l'époux dont son amour gémit :

Mais un seul soupçonné , suffit pour son supplice ! . . .

Plus de gloire pour moi ! Plus de félicité !

Plus d'honneurs ! Plus d'espérance ! Toi seul m'as tout ôté ! . . .

Fuis , dis-je ? . . . Sur tes pas , je crois voir
l'imposture ,

La vengeance , & la mort , guidés par le parjure ! *

* Mon dessein étoit de mettre toute cette Scene en vers. Mais la crainte d'en affoi-

J A G O.

Hélas , Seigneur , qu'entens-je ?
Ô Ciel ! se pourroit-il , que vous m'im-
putassiez ?

O T H E L L O.

Misérable ! C'est toi qui m'as décou-
vert ma honte . . . Il faut me la prou-
ver , ou périr de ma main ! . . . Si la
calomnie seule a pû t'armer contre
Desdemona , tu n'as plus rien à ménager.
Foule aux pieds tous remors ; en-
tasse crime sur crime ; parviens enfin
jusqu'à rendre mes yeux témoins de
mon opprobre ; ou bien prépare-toi
aux plus cruels supplices.

J A G O.

O Ciel prends ma défense ! . . . Eh
quoi , Seigneur , est-ce vous que
j'entens ? . . . Insensé que j'étois ! N'ai-je
pas dû sentir que la sincérité rend
souvent criminel ? . . . O monde !
J'apprends enfin à te connoître , &
combien (dans ce siècle) il est dange-
reux d'avoir trop de vertu ! *

voir les beautés , & le feu , m'en a ensuite dé-
tourné ; trop heureux , si ma Prose même
peut rendre fidèlement la force , & le natu-
rel de l'original !

* Il veut sortir.

OTHELLO;
OTHELLO.

Non , demeure ... Il se peut que ma femme ne soit pas criminelle , ni toi non plus. Mais tu m'as donné lieu de la soupçonner , & je suis malheureux ... Songe , qu'elle étoit un ange à mes yeux , & que ton souffle impur a noirci tous ses traits Parle ; prouve-moi son crime , ou l'Enfer n'a pas de tourmens que je ne puisse employer pour te punir !

J A G O.

Je vois avec douleur , à quel point la passion vous transporte ; & je me repens , amèrement , de ce que j'ai fait !

OTHELLO.

N'importe : il faut me satisfaire.

J A G O.

La chose n'est pas impossible , Seigneur. Mais comment l'entreprendre ? Voudriez-vous être témoin ? ...

OTHELLO , *à part.*

O rage ! ô damnation !

J A G O.

D'ailleurs , comment parvenir à ce point ? ... Vit-on jamais le vice affronter le grand jour ? Et l'œil d'un mortel

ACTE III. 97

mortel perce-t'il aisément les ténés-
bres dont deux amans d'intelligence
ont intérêt de s'envelopper... Com-
ment donc pourrai-je vous satisfaire
pleinement?... Parlez, Seigneur, si
c'est à ce prix seul que je puis calmer
votre colere, je m'y sou mets dès à
présent; elle peut éclater... Mais, si
par les différentes circonstances qui
peuvent conduire un homme sage à la
connoissance de la vérité, je puis vous
convaincre de la réalité de mes soup-
çons : ordonnez, je suis en état de
vous satisfaire.

OTHELLO.

Prouve-moi que Desdemona est in-
fidelle : voilà ce que je demande.

JAGO.

Je l'entreprends à regret. ! Mais les
doutes que vous avez pû concevoir
de ma probité me sont trop sensi-
bles pour me permettre de me taire...
Ce que je vais vous dire n'en n'est
pas, jel'avouë, une preuve com-
plète. Mais dans les crimes obscurs,
les plus légères circonstances sont
souvent d'un grand poids.

Tome I.

E

Vous sçavez, Seigneur, qu'il est des personnes qui dans le sommeil même, ont l'ame assez agitée des passions qui l'affectent pendant le jour pour en parler distinctement dans leurs songes? Cassio a ce défaut... j'étois couché il y a peu de jours avec lui, & je ne dormois pas. Jugez de mon étonnement, lorsque je vis cet homme me prendre la main, & après mille baisers enflammés, adresser à Desdemona tout ce que l'amour le plus tendre a de vif, & de reconnoissant?.....

O T H E L L O .

Arrête, barbare Jago? ç'en est trop
ô Ciel!...

J A G O .

Seigneur, ce n'est qu'un songe.

O T H E L L O .

N'importe, il ne peut être qu'une suite de la réalité!

J A G O .

Il peut du moins concourir à fortifier d'autres conjectures.

ACTE III.

OTHELLO.

Perfide Desdemona !... Tu périras de ma main.

JAGO.

Ne précipitez rien, Seigneur : les apparences sont souvent trompeuses ... Dites-moi seulement, si vous n'avez jamais vû, dans les mains de votre épouse, un mouchoir richement brodé ?

OTHELLO.

Oui. C'est le premier présent que je lui ai fait.

JAGO.

Eh bien, ce mouchoir est entre les mains de Cassio.

OTHELLO.

Ah, s'il étoit possible ?

JAGO.

J'ignore si c'est absolument le même. Mais si cela est, c'est une circonstance qui parle encore contre Desdemona.

OTHELLO.

Que n'a-t-elle mille vies à perdre ! Une seule est trop peu pour satisfaire ma vengeance !... Je commence à ne plus douter ; & l'éclair que tu viens de faire briller à mes yeux, m'a dévoilé

E ij

100 O T H E L L O ,

ma honte toute entiere... Sors des enfers, noire vangeance ! viens tenir dans mon cœur la place de l'amour.

J A G O .

Encor un coup , Seigneur , ne précipitez rien. Peut-être changerez-vous encor de pensée sur ce sujet...

O T H E L L O .

Jamais , Jago , jamais ! Le crime est trop visible... Ma tendresse trahie , mon honneur offensé , & ma gloire éclipsée , n'ont laissé dans mon cœur qu'un vuide affreux où la haine & la rage viennent de se loger.... Et toi , Ciel barbare * , reçois le vœu sanglant que je t'adresse , de ne plus respirer qu'une juste vangeance !

J A G O , *se met aussi à genoux.*

Et moi , je jure , ô Ciel ! de consacrer mon bras , mon cœur , & ma vie au service d'Othello ! d'obéir enfin , sans remords , à ses commandemens , quelque sanglans qu'ils puissent être.

* Othello se met à genoux.

ACTE III. 101
OTHELLO.

J'accepte ton serment avec plaisir ;
& j'en attends une preuve , avec im-
patience... Que d'ici , à trois jours ,
je n'entende plus parler de Cassio...

JAGO.

C'en est fait : mon ami est mort !...
Mais du moins , Seigneur , pardonnez
à Desdemona !...

OTHELLO.

Qu'ose-tu dire ? ... Qu'elle périsse
l'infidelle ! Malheur , à qui préten-
droit la défendre ! Viens , suis-
moi... Ecartons-nous d'ici , pour con-
certer sa mort. Pour toi , cher Jago ,
je te nomme mon Lieutenant.

JAGO.

Seigneur , je vous suis dévoué pour
jamais !

SCENE XV.

DESDEMONA , EMILIE.

Un Domestique.

DESDEMONA ordonne au domestique d'al-
ler dire à Cassio , qu'elle a parlé pour

E iiij

102 O T H E L L O,

lui à son mari, & qu'elle espère qu'il ne sera pas long tems disgracié.

Elle paroît inquiète de la perte de son mouchoir. Elle en demande des nouvelles à Emilie, qui l'assure qu'elle ne l'a pas vu. Desdemona dit, qu'elle auroit préféré d'avoir perdu sa bourse » Si mon mari [ajoute r'elle] » avoit du penchant pour la jalousie, il n'en » faudroit pas davantage pour l'allarmer. Il » est pourtant Africain ceux de sa nation » sont naturellement plus ombrageux que » d'autres !.... Mais, je le vois ; & je ne le » quitterai point, jusqu'à ce qu'il ait rap- » pellé Cassio.

SCENE XVI.

O T H E L L O , D E S D E M O N A ,
E M I L I E .

O T H E L L O .

E H bien, ma chere Desdemona ?
* Quel supplice d'être obligé de
dissimuler !

D E S D E M O N A .

Que je vous revois avec joie, mon
cher Othello !

O T H E L L O .

Donnez-moi cette main.

* A part.

ACTE III. 103

Elle est bien moite, Desdemona? bien enflammée?

DESDEMONA.

Je n'ai pourtant ni mal, ni chagrin.

OTHELLO.

Cette moiteur dénote un tempérament un peu trop échauffé *.... Vous avez besoin de repos, ma chere Desdemona; & j'apperois que trop de liberté vous est nuisible.... Cette main est franche, en vérité; elle indique le mal, & le remede.

DESDEMONA.

Pourroit-elle n'être pas franche, Seigneur? C'est d'elle que vous tenez mon cœur.

OTHELLO.

C'étoit jadis le cœur qui faisoit donner la main.

DESDEMONA.

Je n'entends pas cette distinction, Seigneur: il me suffit de vous aimer.... Parlons plutôt de la promesse que vous m'avez faite.

OTHELLO.

De quoi donc s'agit-il?

* Avec un ton ironique.

E iij

OTHELLO;
DESDEMONA.

Je viens d'envoyer chercher Cassio.
Vous sçavez que vous m'avez accordé
sa grace ?

OTHELLO.

Fort bien * .. Je suis attaqué d'un
rhume, qui m'incommode beaucoup..
Donnez-moi un mouchoir.

DESDEMONA.

Seigneur, en voilà un.

OTHELLO.

Non : Prêtez-moi celui, que je vous
ai donné.

DESDEMONA.

Seigneur, je ne l'ai point ici.

OTHELLO.

Vous ne l'avez point ?...?

DESDEMONA.

Non, Seigneur.

OTHELLO.

Tant pis ; vous avez tort. Ce mou-
choir a été donné à ma mere par une
fameuse Egyptienne, qui lui dit, en
le lui donnant, *qu'elle pouvoit être sûre
de l'amour de mon pere tant qu'elle le
conserveroit : mais que si elle s'en défai-
soit, soit par don, ou autrement, elle*

* A part.

A C T E III. 105

dévoit s'attendre à perdre l'estime de son mari. Ma mere me l'a donné, en mourant, à condition d'en faire présent à celle que j'épouserois. J'ai exécuté sa volonté, en vous le donnant : ainsi prenez-en soin. Si vous veniez à le perdre, ou à le donner à qu'elqu'un, vous vous exposeriez peut-être à bien des malheurs.

DESDEMONA.

O Ciel, Seigneur ! cela se peut-il ?
Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais vû !

OTHELLO.

Par qu'elle raison ?... Parlez...

DESDEMONA.

Seigneur, vous paroissez ému !...
Le ton, dont vous me parlez, me fait frémir !...

OTHELLO.

Est-il perdu ? Est-il donné ? Qu'est-il devenu ?

DESDEMONA.

Seigneur... Il n'est point encore perdu... Mais si par malheur il l'étoit ?...

OTHELLO.

Il faudroit le retrouver, Madames.
Je veux le voir.

E w

OTHELLO,
DESDEMONA.

J'espere que vous le verrez bien-
tôt... Mais, Seigneur, en attendant,
faites-vous grace à Cassio?

OTHELLO.

Montrez-moi le mouchoir...

DESDEMONA.

Vous n'aurez jamais de serviteur
aussi fidele...

OTHELLO.

Retrouvez le mouchoir, dis-je?

DESDEMONA.

En vérité, Seigneur, vous m'allar-
mez enfin!...

OTHELLO.

Adieu....

SCENE XVII.

DESDEMONA, EMILIE.

EMILIE.

JE crois, Madame, que votre ma-
ri est jaloux?

DESDEMONA.

Jamais je ne le vis de cette hu-

meur ; & je commence à croire que son inquiétude , concernant le mouchoir , me cache quelque mystère.... Que je suis malheureuse de l'avoir égaré ! ...

SCENE XVIII.

DESDEMONA , EMILIE,
JAGO , CASSIO.

Jago excite Cassio à parler de nouveau à Desdemona ; il lui dit qu'elle seule peut obtenir sa grace , de son mari.

Cassio la prie de réitérer ses sollicitations en sa faveur. Desdemona l'assure qu'elle a fait tout ce qu'elle a pû : mais qu'elle ne reconnoit plus son mari , à la maniere dont il vient de lui parler. Elle exhorte Cassio à patienter pendant quelques jours.

Jago feint d'être surpris de la mauvaise humeur d'Othello. » Je vais (dit-il) le rejoindre , pour sçavoir de quoi il est question.



108 O T H E L L O ,

SCENE XIX.

DESDEMONA , EMILIE ,
CASSIO.

Desdemona craint que son mari n'ait reçu quelque mauvaise nouvelle de Venise , & que ce ne soit le sujet du chagrin qu'il vient de témoigner. Emilie souhaite que cette humeur noire vienne plutôt de là, que de sa jalousie. Desdemona inquiète sort pour aller retrouver son mari.

SCENE XX.

CASSIO, BIANCA.

Bianca fait des reproches à Cassio (son amant) d'avoir été huit jours sans le voir. Il lui dit, qu'il alloit chez elle, lorsqu'il l'a rencontrée. Il s'excuse sur les affaires importantes qu'il a eues ; & pour l'appaiser il lui montre le mouchoir de Desdemona. Bianca l'accuse d'avoir reçu ce présent de quelqu'autre maîtresse. Cassio-jure qu'il l'a trouvé dans sa chambre. » Il m'a (dit-il) paru » si beau que j'ai résolu d'en faire faire un » semblable. Je te prie d'y travailler au plus » tôt. Il congédie Bianca, sous prétexte qu'il ne veut pas être vu avec elle par Othello qu'il attend. Il promet d'aller chez elle le soir même.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

*La Scene est devant la Cour du
Palais du Gouverneur.*

OTHELLO, JAGO.

JAGO continue d'irriter la jalousie d'Othello. Il l'assure que Cassio a poussé l'impudence au point de se vanter de sa bonne fortune avec Desdemona. Othello entre en fureur à ce récit, & tombe enfin sur le Théâtre dans une espèce de létargie. Il y a des beautés dans cette Scène, avec beaucoup de licences qui m'ont empêché de la traduire.

SCENE II.

OTHELLO, CASSIO, JAGO.

CASSIO effrayé de voir le Général en cet état, veut le secourir. Jago lui dit, que

110 O T H E L L O ,

Le Général est sujet à cette maladie , dont il seroit dangereux d'arrêter le cours. » Il ne tardera pas (dit-il) à revenir : je le vois » déjà remuer. . . . Retirez-vous ; il seroit » peut-être fâché d'être vû dans cette situation. » Revenez dès qu'il sera sorti : j'ai à vous » parler d'affaires importantes.

SCENE III.

O T H E L L O , J A G O :

O Thello revient à lui-même. Jago entreprend de le consoler , en l'exhortant à faire comme tant d'autres maris qui sont dans le même cas. » Soyez homme [dit-il) Quand » une fois vous serez bien convaincu de votre » malheur , vous vous en consolerez ; c'est » la seule ressource qui reste aux grandes » ames dans les maux sans remède. . . . » Au reste , si vous doutiez encore , il » m'est aisé de vous donner une nouvelle » preuve de l'infidélité de votre épouse. Cassio sort d'ici , & je l'ai prié d'y revenir » dès que vous en seriez parti. . . . Cachez-vous dans cet enfoncement. Je le mettrai » aisément sur le chapitre de ses amours , » dont je lui ferai raconter toute l'histoire. Sa » vanité ne lui permettra pas de m'en cacher » la moindre circonstance. Observez bien , » pendant ce tems , les mouvemens de ses » yeux , ceux de son visage , & les différents » gestes dont la chaleur d'un pareil récit fera

A C T E IV. 111

» susceptible. . . Mais sur-tout , faites en sorte
» de vous contenir ! Vous ferez par la suite
» ce que vous jugerez à propos.

Othello promet à Jago d'être patient. Mais
il jure que le sacrifice qu'on exige de lui ne
servira qu'à le rendre ensuite plus barbare. Il
va se cacher.

S C E N E IV.

J A G O , seul.

» **M**aintenant (dit-il) je vais question-
» ner Cassio , sur le compte de Bianca.
» C'est une coquette qui s'est avisée de de-
» venir sérieusement amoureuse de lui ; &
» Cassio ne peut tenir son sérieux lorsqu'on
» le félicite sur sa conquête. . . . comme il ne
» manquera pas d'en rire , Othello qui l'ob-
» serve croira qu'il parle de Desdemona ; &
» sa jalousie rapportera tous les gestes & tou-
» tes les attitudes de Cassio à l'objet fu-
» neste qui l'occupe.

S C E N E V.

J A G O , C A S S I O ,

O T H E L L O , caché.

Cette Scène est un chef-d'œuvre , pour le
jeu de Théâtre. Othello est placé de ma-

Y12 O T H E L L O ;

nière qu'il peut tout voir : mais il ne peut entendre , que lorsque Jago élève la voix. Ce dernier , a soin de mêler de tems en tems le nom de Desdemona dans les interrogations qu'il fait à Cassio sur ses amours avec Bianca ; & c'est toujours en prononçant le nom de Desdemona qu'il parle plus haut que de coutume. Othello qui croit que les réponses de Cassio , à Jago regardent Desdemona , se confirme de plus en plus dans sa jalousie , & dans son désespoir , dont il ne peut retenir les transports.

Il y a certainement un art infini dans cette Scène : mais ceux qui l'ont lue dans l'original , sentiront les raisons de bienséance qui m'ont empêché de la traduire.

S C E N E VI.

Les mêmes Acteurs. BIANCA.

Cette fille vient rapporter à Cassio le mouchoir qu'il lui avoit confié le matin. Elle a réfléchi ; & elle croit qu'il ne peut venir que de quelque rivale. Elle le rend à Cassio avec colère.

Othello reconnoit , de loin , le mouchoir ; & tous ses soupçons se tournent en certitude.

Cassio appaise Bianca , en lui promettant d'aller le soir même souper chez elle. Jago congédie Cassio , en l'assurant qu'il ira le trouver chez cette fille , pour lui apprendre bien

ACTE IV. 113

des choses qu'il n'a pas le temps de lui dire
actuellement. Cassio, & Bianca, sortent.

SCENE VII.

OTHELLO, JAGO.

OTHELLO.

Quel supplice assez affreux pour-
ra me vanger de ce perfide ?

JAGO.

Avez-vous remarqué, Seigneur,
comme l'insolent s'applaudissoit de son
crime ?

OTHELLO.

Ah, mon cher Jago !...

JAGO.

Et le mouchoir, l'avez-vous bien
reconnu ?

OTHELLO.

Dieux vangeurs !... Mais es-tu bien
certain que ce soit en effet le mien ?

JAGO.

Je voudrois en pouvoir douter.
Mais il ne cache pas, qu'il le tient
de votre femme, & qu'il l'a donnée
à sa maîtresse.

O T H E L L O ,
O T H E L L O .

Que n'ai-je mille morts à leur faire souffrir ? . . . Ah malheureuse ! Il faut que tu périsses ! . . . Plus d'amour ; plus de pardon : Mon cœur est changé en pierre , pour toi . . . Hélas , jamais le Ciel , fit-il rien de plus beau ? . . . Ah , si tout doit céder à la beauté , Desdemona n'étoit-elle pas digne de regner sur l'univers ? . . .

J A G O .

Seigneur ! . . . Que dites-vous ?

O T H E L L O .

Je rends justice à ses charmes ! . . . Quelle délicatesse dans les traits ! Quelle élégance , & quelle noblesse dans la taille ! Que de douceur ! Que d'esprit ! Que de talens ! . . . Hélas , Le seul son de sa voix , auroit adouci les monstres les plus féroces !

J A G O .

Elle en est d'autant plus condamnable.

O T H E L L O .

Je ne le sçai que trop ! . . . Ah , que lui manquoit-il enfin , pour soumettre tous les cœurs ? . . . L'éclat même de sa naissance . . .

ACTE IV. 115

JAGO.

C'est un crime de plus, quand on
la deshonore.

OTHELLO.

J'en conviens, cher ami. Mais la
pitié n'a-t'elle pas ses droits? Et le
plus inhumain n'est-il pas né sensible?

JAGO.

Seigneur, dès que vous vous sentez
trop foible pour vanger votre in-
jure, le plus court est de l'oublier.

OTHELLO.

Que dis-tu? J'oublîrois qu'elle
fût infidelle?

JAGO.

Je conviens que l'offense est
grande.

OTHELLO.

Et pour qui encore, m'est-elle infi-
delle? pour un Cassio? pour un de
mes Officiers?... quelle bassesse! quel-
le horreur!

JAGO.

C'est ce qui doit vous être le plus
sensible.

OTHELLO.

Dieux!... fais en sorte de m'apporter
du poison ce soir. C'est trop longtems

116 O T H E L L O,
différer ma vengeance... Je me défie
du pouvoir de ses charmes, mon cher
Jago. Je serois peut-être assez lâche
pour oublier ce que je me dois !

J A G O.

Seigneur , dans votre place, je n'em-
ployerois pas le poison. Il est des voies
plus promptes pour vous vanger.

O T H E L L O.

Tu as raison : le moyen le plus
prompt est toujours le meilleur.

J A G O.

Quant à moi , je me charge de vous
défaire de Cassio... Avant qu'il soit
minuit vous en entendrez parler.

O T H E L L O.

Je m'en repose sur toi... * Mais,
que nous annoncent ces trompettes ?

J A G O.

C'est sans doute quelques nouvelles
de Venise. . . Je ne me trompes pas.
C'est le Seigneur Ludovico ; & votre
femme est avec lui.

* On entend la Trompette.



SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. LUDOVICO :

DESDEMONA. Suite.

LUDOVICO.

Bon jour, Seigneur Othello:
OTHELLO.

Seigneur, soyez le bienvenu.

LUDOVICO.

Seigneur, le Duc, & le Senat de
Venise vous saluent. *

OTHELLO.

Je baise ** l'organe de leurs vo-
lontez.

DESDEMONA.

Qu'apportez-vous de nouveau, cher
cousin ?

JAGO.

Je suis charmé, Seigneur, de vous
voir arrivé.

LUDOVICO.

Je vous en rends graces. Comment
se porte Cassio ?

* Il donne une lettre à Othello.

* Prenant la lettre & la baise.

118 O T H E L L O ,
J A G O .

Fort bien , Seigneur.

D E S D E M O N A .

Il est arrivé une aventure, qui l'a mis
en disgrâce auprès d'Othello. Mais
j'espère que vous raccommoderez tout.

O T H E L L O , *à part.*

Cela n'est pas bien sûr !....

D E S D E M O N A .

Que dites-vous , Seigneur ?

L U D O V I C O .

C'est de la lecture de la lettre qu'il
est occupé , Madame. Je suis fâ-
ché de sçavoir Cassio brouillé avec
le Général.

D E S D E M O N A .

Je ne puis vous exprimer la peine
que j'en ressens ! Je ferois tout au
monde pour les remettre bien ensem-
ble : car j'aime Cassio , Seigneur.

O T H E L L O , *à part.*

Je le sçai trop , perfide !

D E S D E M O N A .

Seigneur ?

O T H E L L O , *à part.*

Quoi , même en ma présence !...

Quelle fureur !

ACTE IV. 119

DESDEMONA, à *Ludovico*.

Seigneur, il me paroît inquiet & chagrin.

LUDOVICO.

C'est la lettre, sans doute, qui lui cause quelqu'émotion. Le Sénat, à ce que je crois, le rappelle à Venise, & donne son gouvernement à Cassio.

DESDEMONA.

J'en suis en vérité ravie !

OTHELLO, à *part*.

Je n'ai pas de peine à te croire. . .

DESDEMONA.

Que dites-vous, Seigneur ?

OTHELLO.

Je dis, que rien ne peut vous contenir. . .

DESDEMONA.

Ah, mon cher Othello ! De quoi donc s'agit-il ?

OTHELLO, *la repousse avec fureur*.

Laisse-moi, monstre.

DESDEMONA.

Ciel ! Par où donc ai-je mérité ? . . .

LUDOVICO, à *Othello*.

Seigneur, ceci surprendra bien Venise ; & j'aurois peine à le croire, si je ne l'avois vû ! . . . C'est trop, Seigneur,

120 O T H E L L O ,
c'est trop ! . . . Je vois couler ses larmes . . . Daignez du moins la consoler.

O T H E L L O , à *Desdemona*.

Hors de mes yeux , perfide.

D E S D E M O N A .

J'obéis , Seigneur , puisque ma vue vous offense ? *

L U D O V I C O .

Que sa tristesse me touche ! Ah ,
Seigneur , daignez la rappeler ?

O T H E L L O .

Madame ?

D E S D E M O N A .

Hélas , Seigneur ! . . .

O T H E L L O , à *Ludovico*.

Que voulez-vous lui dire , Seigneur ?

L U D O V I C O .

Moi ?

O T H E L L O .

Ne m'avez-vous pas prié de la rappeler ? . . . Ah , qu'elle s'en aille , ou quelle revienne , peu m'importe . . . Qu'elle pleure , qu'elle gémissé , ou qu'elle se console , je n'y prens point d'intérêt . . . quant aux ordres du Sénat . . . * * sortez , vous dis-je : je vous

* Elle sort.

* * A *Desdemona*,

parlerai

ACTE IV. 121

parlerai tantôt Seigneur j'obéirai. Je retournerai à Venise * Sortez donc ? Mais auparavant Oui, Seigneur, Cassio aura ma place. Cependant, faites-moi l'honneur de souper aujourd'hui chez moi ; & soyez le bien arrivé en Chypre Adieu.

SCENE IX.

LUDOVICO. JAGO.

Est-ce là ce fameux More, dont la renommée publie tant de merveilles, & que le Sénat regarde comme un Héros ? Cet homme au-dessus des foiblesses de l'humanité, dont la vertu solide ne s'ébranla jamais dans les plus grands revers ? Parle, Jago : Est-ce bien lui ?

JAGO.

Seigneur ... Il est vrai qu'il n'est plus le même.

LUDOVICO.

Mais, je n'ose dire ce que je pense

* A Desdemona qui sort.

Tome I.

F

OTHELLO;
de la situation de son esprit... Qu'en
pense-tu, toi?

JAGO.

Seigneur, il ne me convient pas de
prononcer là-dessus. S'il n'est pas ce
qu'il doit être, je prie le Ciel en sa
faveur.

LUDOVICO.

Quoi donc ? maltraiter son épouse,
en ma présence !

JAGO.

Cela m'a surpris autant que vous.

LUDOVICO.

Cela lui est-il déjà arrivé ? Ou
sont-ce les ordres du Sénat qui lui ont
enflamé le sang ?

JAGO.

Hélas ! je ne puis vous dire, ni ce
que je sçais, ni ce que j'ai vu....
Observez ses démarches, Seigneur, &
vous m'épargnerez le chagrin de par-
ler mal de lui.

LUDOVICO.

Je suis vraiment fâché, de ne pas
prouver en lui ce que je comptois y
voir.

SCENE X.

*Le Théâtre représente l'intérieur
du Palais.*

OTHELLO.

Q Uoi , vous n'avez jamais rien re-
marqué ?

EMILIE.

Ni vû , ni soupçonné.

OTHELLO.

Mais , vous avez souvent vû Cassio
auprès d'elle ?

EMILIE.

Cela est vrai : mais ils n'ont jamais
dit un mot , que je ne l'aye entendu.

OTHELLO.

Je sçais pourtant , que leur coutu-
me est de parler bas , quand ils sont
ensemble ?

EMILIE.

Jamais , Seigneur , je vous le jure !

OTHELLO.

Quoi , vous me nierez que Desde-

Fij

724 O T H E L L O ;

mona ne vous ait pas écartée souvent
sous différens prétextes ?

E M I L I E.

Jamais , Seigneur , jamais. Il suffi-
soit qu'un homme fût avec elle , pour
qu'il me fût défendu de la quitter.

O T H E L L O.

Cela n'est pas croyable. Pour vou-
loir trop prouver , tu ne prouves
rien.

E M I L I E.

Seigneur , j'apperçois qu'on veut
vous rendre jaloux ! Mais je con-
nois si bien la vertu de votre épouse ,
que dûssiez-vous demander mon ame
pour caution de sa fidélité , je ne ba-
lancerois pas un moment à la risquer.
Si quelqu'un ose tenter de noircir
Desdemona dans votre esprit , défiez-
vous de lui , tâchez de pénétrer les
motifs qui le font agir ; étudiez enfin
son caractère : vous trouverez un traî-
tre conduit par l'intérêt , ou par la
vangeance Oui , Seigneur , je le
dis , & je le signerois de mon sang ,
si Desdemona n'est point l'épouse la
plus tendre & la plus fidelle , tous les
maris sont malheureux ; il n'en est

ACTE IV. 113

pas, enfin, qui puissent compter sur la vertu de leurs femmes.

OTHELLO.

Dis lui que je l'attends ici.

SCENE XI.

OTHELLO, *seul.*

Que je serois heureux, si le témoignage de cette femme n'étoit pas suspect!..... mais je la connois trop : sa propre sureté l'engage à la discrétion ; & l'intérêt qui dirigea toujours ses démarches, acheve de lui en prescrire la loi.

SCENE XII.

OTHELLO. DESDEMONA;
EMILIE.

DESDEMONA.

Qu'ordonnez-vous, Seigneur ?

F iij

OTHELLO.

Vous tremblez ?

DESDEMONA.

J'en conviens ! . . .

OTHELLO.

Levez les yeux, Madame; osez fixer les miens.

DESDEMONA.

Ah, puissai-je jamais n'en envisager d'autres !

Quel est votre dessein ?

OTHELLO.

De confondre les vôtres.

Vous, sortez Emilie ; & gardez qu'en ces lieux

Nul mortel ne hazarde un regard curieux !

Sortez , dis-je ? . . .

SCENE XIII.

OTHELLO. DESDEMONA.

DESDEMONA, se jette à ses pieds.

Seigneur , je dois ainsi paroître ,
 Moins aux yeux d'un époux , que d'un Juge ,
 & d'un maître.

ACTE IV. 127

Ah , Seigneur , qu'ai-je fait ? Quel crime ai-je
commis ?

Vos regards enflammés ont glacé mes esprits :

OTHELLO.

Pourquoi ? Qui donc es-tu ?

DESDEMONA.

Moi , Seigneur ? Votre femme ;
Et digne de ce nom , par l'excès de ma flamme.

OTHELLO.

Digne , dis-tu , perfide ? ... Ose donc le jurer :

Si le Ciel de ses dons a voulu te parer ,

Pour offrir aux mortels un objet adorable :

Par ton âme , du moins , montre-toi détestable :

Ajoute le parjure , à tes iniquités ?

DESDEMONA.

Vous connoissez mon cœur , ô Dieu qui m'écou-
tées !

OTHELLO.

Ah , le Ciel connoît donc le cœur d'une infi-
delle ,

Que l'impudence rend encor plus criminelle :

DESDEMONA.

Moi , Seigneur , infidelle ! Hélas , à qui ? ...

Parlez ?

Daignez rendre le calme à mes sens désolés :

Dites un mot : je vole expier mon offense.

F iijj

Le crime emprunte ici le ton de l'innocence ;
 Ertu m'attendrirois , si j'étois moins... (*à part*)

Ah Ciel !

Que je suis foible encor ! . . .

DESDEMONA.

Jour affreux ! jour cruel !

Quoi, mon époux gémit ? ... O mortelles al-
 larmes !

Malheureuse ! & c'est moi qui fais couler ses
 larmes ? . . .

Je ne lis dans ses yeux , que le trouble, & l'hori-
 reur ;

Les miens ne trouvent plus le chemin de son
 cœur ! . . .

Si l'ordre du Sénat allume ta colere ,
 Ah, dois-tu m'imputer les fautes de mon pere ?
 S'il te hait, cher époux , dois-tu t'en prendre
 à moi ?

S'il me hait encor plus , ignores-tu pourquoi ?

O T H E L L O .

Plût au Ciel , qu'Othello victime de l'envie,
 Languissant dans l'opprobre , accablé d'infamie ,

Eût offert aux mortels avides de sa mort
 Un effrayant tableau des caprices du sort !

ACTE IV. 129

Tu m'aurois vu tranquille au milieu de l'orage,
Aux coups de l'injustice opposer mon courage,
Et grand dans mon malheur, braver mon ennemi !

Mais, voir en un instant tout mon espoir trahi,

Etre avili, trompé par l'objet que j'adore,
Le sçavoir infidèle, & l'adorer encore !

Dieu, que faut-il de plus, pour tatir dans un cœur

Les sources du courage, ainsi que du bonheur

DESDEMONA.

Quoi, Seigneur, vous croiriez ? ...

OTHELLO.

Oui, je crois que mon ame,
Victime dévouée à la plus vive flâme,
Nete doit désormais que haine, & que mépris ...

Maudir soit, mille fois, le jour ou tu nâquis !

DESDEMONA.

Expliquez-moi mon crime, ou ma douleur m'accable !

OTHELLO.

Plus tu veux l'ignorer, plus je te crois com-
pable.

Ev

130 O T H E L L O ,

Eh , que te puis-je apprendre enfin ? Ouvre les
yeux :

Porte-les sur toi-même , interroge les Cieux
La terre , les enfers , & toute la nature
Sçaura te reprocher ton crime , & mon in-
jure ! . . .

Eh quoi , tu feins encor ? Tes yeux mal assurés
Portent encor sur moi des regards égarés ?
Ton âme veut envain démentir ton visage ! . .
Qui l'eût crû , que tant d'Art eût été ton partage ?
Mais quiconque est sans foi , peut être sans
pudeur .

D E S D E M O N A .

Ah , ç'en est trop enfin . Vous m'offensez , Sei-
gneur ? . . .

O T H E L L O .

Quoi donc , à mon amour n'es-tu pas infidelle ?

D E S D E M O N A .

Moi , Seigneur ? . . . C'est à toi , que mon cœur
en appelle ,

Grand Dieu ! sois-moi témoin , que mes vœux
les plus doux

N'eurent jamais d'objet , què ceux de mon
époux !

Hélas ! . . .

ACTE IV.

131

OTHELLO.

J'ai tort , * Madame ; & vous êtes à plaindre ! . . .

Mais on vient . . . je vous laisse.

DESDEMONA.

Ah , que j'ai lieu de craindre !

SCENE XIV.

OTHELLO, DESDEMONA,
EMILIE.

OTHELLO , à *Emilie*.

TU entres fort à propos , fidelle gardienne des portes de cet enfer ! . . . Tiens , prens cet argent , voilà ton salaire. Sois toujours aussi discrète , & aussi attentive : tu te feras un grand nom.

* Ironiquement.



S C E N E X V .

DESDEMONA. EMILIE.
EMILIE.

QU'ai-je entendu , Madame ! &
quelles sont les idées sinistres de
votre époux ?

DESDEMONA.

Hélas !

EMILIE.

Vous gémissiez ! . . .

DESDEMONA.

Je me meurs ! je n'ai plus d'é-
poux , ma chere Emilie ! ... de grace
ne me fais point parler : la douleur me
coupe la voix. Juge de mon malheur,
par mes soupirs ! ... Qu'on cherche au
plûtôt Jago ? Je veux lui parler.

S C E N E X V I .

DESDEMONA , seule.

Ciel, qui connois mon innocence !
suis-je digne d'un pareil sort ? . . .

Hélas, comment est-il possible que mon époux ait pu seulement me soupçonner ? . . .

SCENE XVII.

DESDEMONA, EMILIE, JAGO.

Desdemona n'a pas la force de raconter à Jago ce qui vient de se passer entre son mari & elle. Emilie, qui a tout entendu, en fait part à son mari, qui affecte beaucoup d'étonnement, & de douleur. Emilie soupçonne quelque flatteur d'avoir empoisonné l'esprit d'Othello: elle se répand en invectives & en malédictions contre celui qui a pu causer tout ce désordre. » C'est quelque peste de ce genre » (dit-elle à Jago) qui vous a sans doute jeté » des soupçons dans l'esprit contre moi, & » contre le More !

Jago fait taire sa femme, pour écouter Desdemona, qui (sçachant l'ascendant de cet homme sur l'esprit de son mari) le conjure d'intercéder pour elle auprès de lui. Elle prend le Ciel à témoin de son innocence; & dans le fort de sa douleur, elle se jette aux pieds de Jago pour le supplier d'engager Othello à s'expliquer, &c.

Jago la console, en l'assurant que ce sont les lettres du Sénat qui chagrinent Othello,

134 O T H É L L O ;

& qu'il va travailler de son mieux pour lui remettre l'esprit. . . . » Séchez vos pleurs » (dit-il) Madame. Vous entendez la trompette qui annonce que l'Envoyé de Venise arrive pour souper chez vous. Soyez » tranquille ; reposez-vous sur moi : tout ira » bien.

S C E N E XVIII.

JAGO, RODERIGO.

Roderigo se plaint amèrement de se voir amusé si long-temps par Jago. Il lui reproche de l'avoir dépouillé de tout ce qu'il avoit de plus précieux, sous prétexte d'en faire des présens à Desdemona : cependant il n'a encore pû parvenir à avoir une conversation avec elle. Il menace Jago de se présenter lui-même à elle, afin de sçavoir à quoi s'en tenir. . . . Jago l'appaise, en lui promettant de la lui faire voir la nuit même ; & en lui représentant les difficultés qu'il a fallu vaincre, pour amener Desdemona jusqu'à ce point. Roderigo, qui se défie de cette promesse, demande à Jago par quels moyens il compte de pouvoir la remplir ?

» Vous sçavez (dit Jago) que le Sénat a » donné le Gouvernement de l'Isle de Chypre à Cassio, & qu'Orthello est rappelé ? » Mais vous ignorez que le More, piqué

A C T E IV. 135

de cette injustice , ne veut plus retourner à Venise. Il a résolu d'abandonner le service de la République , & il part pour la Mauritanie avec son épouse. Mais il y a un moyen certain pour l'arrêter ici : c'est de se défaire de Cassio ; & le moyen en est fort aisé. Je sçais qu'il soupe ce soir chez Bianca. Il en sortira fort tard , & vous pourrez l'attaquer avec autant d'avantage que vous voudrez. D'ailleurs, je vous seconderai, & vous n'aurez rien à risquer.

Roderigo est aussi surpris qu'effrayé du projet de Jago. Mais ce dernier le rassure, en lui disant que ses mesures sont prises de manière, qu'il n'y a pas le moindre danger à craindre. Je vous ferai (dit-il) convenir tantôt de la nécessité de cette mort. Adieu , soyez secret ; nous nous verrons après souper , & je vous dirai tout. Roderigo le quitte, & sort fort inquiet.

S C E N E XIX.

LUDOVICO, OTHELLO,
DESDEMONA, EMILIE.

Plusieurs Officiers.

Othello , & Desdemona reconduisent Ludovico, qui vient de souper chez eux. Il fait des instances pour engager Othello à ne pas aller plus loin : mais le More répond,

136 O T H E L L O ;

qu'il aime à marcher après le repas. Ludovico prend congé de Desdemona. Othello avant que de sortir avec lui , dit à sa femme d'aller se mettre au lit , & de renvoyer Emilie dès qu'elle sera couchée.

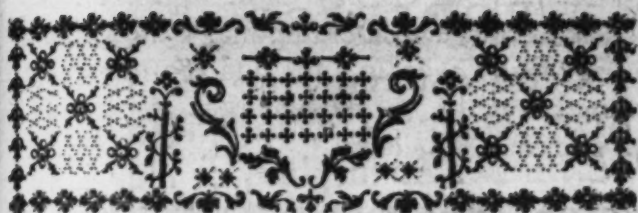
S C E N E XX.

DESDEMONA, EMILIE.

Desdemona s'étonne de l'ordre qu'elle vient de recevoir de son mari. Emilie en conçoit de l'inquiétude. Desdemona , qui a quelque pressentiment de son malheur , rappelle une vieille chanson d'une servante de sa mere , dont les amours avoient eu une fin tragique. Elle chante cette chanson. Ces deux femmes s'entretiennent ensuite sur le peu de fidélité des femmes de leur siècle : ce qui donne lieu à Emilie de lâcher quelques traits assez libres. Desdemona , au contraire , y parle comme la plus sage & la plus tendre des épouses.

Cette Scène est encore une de celles , qui ne seroient susceptibles d'aucunes graces , dans une traduction , & sur-tout dans une traduction françoise.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE:

Le Théâtre représente une rue vis-à-vis le Palais d'OTHELLO.

JAGO, RODERIGO.

JAGO.

C Achez-vous derriere cette borne; dès qu'il paroîtra plongez - lui votre épée dans le corps, & ne craignez rien : je ne vous quitterai pas. Songez, surtout, que votre bonheur dépend de cet instant ; & soyez ferme.

RODERIGO.

Approchez-vous de moi, de crainte que je ne me trompe.

JAGO.

M'y voilà. Allons, l'épée à la main : bon courage !

O T H E L L O,
RODERIGO, *à part.*

Cette entreprise ne me plaît pas trop, quoiqu'il m'en ait montré la nécessité... Au surplus, ce n'est jamais qu'un homme de moins dans le monde... Il mourra.

J A G O, *à part.*

Il me paroît que j'ai mis le cœur au ventre à ce jeune sot, & que tout ira bien... Oui, sans doute : soit qu'il tue Cassio, ou que Cassio le tue, je ne puis qu'y gagner... Si Roderigo vit, il exigera la restitution de tous les bijoux que j'ai tirés de lui, sous prétexte d'en faire des présens à Desdemona. Ce n'est pas là mon compte! ... Si Cassio en réchappe, mon crime & sa vertu me blesseront toujours les yeux. D'ailleurs, le More pourra avoir une explication avec lui, qui dévoilera toutes mes impostures... La crainte que cette idée jette dans mon cœur, rend son arrêt irrévocable. Il faut qu'il périsse, ou je suis perdu... Mais j'entens du bruit, il vient... Alerte Roderigo!..

SCENE II.

Roderigo attaque Cassio , & le blesse.
Mais tandis que Cassio se défend , Jago
vient par derriere. Il coupe la jambe de
Cassio , & se sauve. Roderigo tombe blessé
par Cassio , qui tombe en même temps.

SCENE III.

Les deux blessés appellent du secours ; &
Othello paroît à une fenêtre du Palais.
Il reconnoît la voix de Cassio , & voit avec
plaisir que Jago lui a tenu parole. » Cela
» (dit-il) m'enseigne ce qui me reste à fai-
» re Tu suivras bientôt ton amant , perfide
» Desdemona ! & ce lit infâme , souillé par
» tes plaisirs , ne peut être purifié que par ton
» sang. *

SCENE IV.

Ludovico , & Gratiano paroissent dans le
fond du Théâtre , attirés par les cris des
blessés. Mais l'obscurité de la nuit , & la

* Othello ferme la fenêtr.

crainte d'une trahison, les empêche d'approcher jusqu'à ce que leurs gens soient arrivés.

S C E N E V.

Jago paroît, demi-nud, avec un flambeau, & son épée. Il demande à Ludovico, & à Gratiano, le sujet de cette allarme. Il reconnoît la voix de Cassio, & il lui demande avec empressement qui sont les misérables qui l'ont assassiné ? Cassio répond qu'il l'ignore, mais que l'un d'eux ne peut être bien loin de là. Jago affecte d'entrer en fureur de l'accident arrivé à son ami. Il parcourt le Théâtre, en cherchant après les assassins.

Enfin, il apperçoit Roderigo presqu'expirant, & qui lui demande du secours. Il le poignarde, sous prétexte de vanger Cassio. Il revient ensuite à Cassio, en priant Ludovico, & Gratiano, de l'aider à le secourir. Ils approchent, & reconnoissent Cassio. Jago déchire sa chemise, & bande la playe de son ami.



SCENE VI.

Bianca accourt toute tremblante, & gémit du malheur de Cassio. Jago dit qu'il soupçonne cette fille d'être cause de l'assassinat de son amant, & qu'il a des raisons pour le croire. . . . On apporte plusieurs flambeaux. Jago feint une grande surprise, & autant de douleur, en reconnoissant le corps de Roderigo. Son compatriote Gratiano, est fort étonné de le voir en Chypre, & de le trouver en cet état. Jago, toujours empressé auprès de Cassio, demande une chaise pour le faire transporter chez lui, & ordonne qu'on cherche au plutôt le Chirurgien du Gouverneur. Il retombe ensuite sur Bianca, qu'il accuse d'être l'auteur de cette Tragédie. Il n'en veut, dit-il, pas d'autre preuve que la pâleur & l'effroi qui regnent sur le visage de cette fille.

SCENE VII.

Emilie vient, pour sçavoir la cause de tant de bruit. Jago la lui apprend, en insinuant de nouveau Bianca, qu'il fait arrêter. On emporte Cassio; & Jago ordonne à Emilie d'aller rendre compte à Othello de ce

142 O T H E L L O ;

qui s'est passé , en attendant qu'il y aille
bientôt lui-même. Il sort , en disant ,

Enfin , c'est cette nuit qui décide mon sort ;
Et l'aurore verra ma victoire , ou ma mort !

S C E N E V I I I .

*Le Théâtre représente l'apparte-
ment de DESDEMONA , cou-
chée & endormie.*

O T H E L L O , entre , tenant un
flambeau d'une main , & une épée
nuë de l'autre.

A Rrête , malheureux ! C'est ici que ton
cœur
Va faire triompher , ou l'amour , ou l'hon-
neur.

Sonde-toi ! De l'amour crains les douces
amores :

De ta foiblesse seule il emprunte ses forces ;
Et sa moindre étincelle allume le flambeau ,
Qui de l'honneur d'un homme éclaire le tom-
beau !

Songes-y ! Cet instant , ou fatal , ou pro-
pice ,

ACTE V. 143

Te conduit à la gloire, ou dans le précipice

Eleve-toi, mon ame ! Ecarte loin de moi
Tout ce qui peut causer la tendresse, ou l'effroi :

Sois sourde à la pitié, n'écoute que la gloire ;
Songe, que l'amour seul balance ta victoire :
Que le mépris, la honte, & l'horreur qui la
suit,

De trente ans de vertu vont te ravir le
fruit ! . . .

Faut-il, pour m'affermir, rappeler mon
injure ?

Ah, cachons-la plutôt à toute la nature !

Eh, qu'importe, après tout, qu'Othello soit
cruel,

Si ses autres vertus le rendent immortel.

C'en est fait, approchons, vangeons-nous. ?

Ah, je tremble !

Unites-vous jamais tant de graces ensemble,
Grand Dieu ? si vous voulez que j'en sois l'as-
sassin,

Pourquoi m'arrachez-vous ce poignard * de
la main ?

Ecartons ce flambeau : sa lumière perfide

* Il laisse tomber l'épée.

144 O T H E L L O ,

Me montre des attraits , dont l'éclat m'inti-
timide ;

Et mes yeux éblouis par leur charme vain-
queur ,

Reçoivent un poison , qui germe dans mon
cœur !

* Eteignons-le plutôt : C'est le mieux... Je
suis maître

D'éteindre sa lumière , ou de la faire nai-
tre ?

Je balance pourtant !.. Ah barbare ! Et ton
bras ,

Pour la priver du jour ne te résiste pas ** ?

Si de quelques remords ta vengeance est
suivie ,

Est-il en ton pouvoir de lui rendre la vie ?..

* Put out the light , and , Then , put out the
light ;

If i quench thee , thou flaming Minister ,

I can again Thy former light Restore ,

Should i repent : but once put out *thy* , light ;

Thou cunning'st pattern of excelling nature ,

I Know not Where is that *Promethean* heat ,

That can thy light Re-lumine &c.

** Regardant la femme.

Epoux

ACTE IV. 145

Epoux infortuné : . . . Que dis-je ? ce seul
nom

Efface dans mon cœur toute ombre de para-
don :

Il y grave , en airain , la sentence mortelle.

Serois-je malheureux , si ce n'étoit par elle ?

Allons Mais , juste Ciel ! par quel en-
chantement ,

Chaque pas que je fais vers cet objet char-
mant ,

Semble-t-il affoiblir les transports de mon
ame ?

Puis-je aimer , à la fois , & détester ma fem-
me ?

Un charme séducteur s'empare de mes
sens ;

Ma voix ne forme plus que des sons in-
guissans ;

Déjà , de ma douleur , le sentiment s'énouffe :

L'honneur me tend la main , mais l'amour la
repousse !

Cédons , pour un instant C'est la dernie-
re fois ,

Fier honneur , qu'Othello sera sourd à ta
voix *

* Il s'approche du lit.

Tome I.

G

146 OTHELLO,

Que d'attraits ! Le sommeil les embellit en-
core !

Le repos de la nuit , la fraîcheur de l'au-
rore ,

Sont peints sur son visage ; & mon œil en-
chanté ,

Voit en elle , ou croit voir une Divinité !

Chere Desdemona , Pourquoi m'es-tu ra-
vie ?

Pourquoi me forces-tu de t'arracher la vie ?

Ah , du moins , si la mort efface tes attraits ,

Dans le cœur d'Othello , tu vivras à jamais ;

Ce cœur , ne brulera jamais d'une autre fla-
me :

J'aimerai ton image , en détestant ton ame ;

Et ce fatal baiser * t'assure de la foi

D'un époux , que ta mort rendra digne de
toi

Je pleure ? Ah , c'est ainsi que l'arbitre
suprême

Tonne , quoiqu'à regret , sur les mortels qu'il
aime !

... Mais ma voix la réveille

DESDEMONA.

Ah , mon cher Othello !

* Il l'embrasse.

Cher époux !

OTHELLO.

Oui , jadis : aujourd'hui , ton boureau :
Qui t'aime cependant , & qui malgré ton
crime ,
Veut bien se contenter d'une seule victime ...
Offre au Ciel les remords d'un cœur vraiment
contrit :

Qu'il pardonne à ton ame , & ton sang me
suffit.

Il faut mourir enfin : Prépare-toi

DESDEMONA.

Qu'entends-je ?

Moi , mourir ! Et par vous ? ... A ce langage
étrange ,

Je doute si je veille , & mes sens éperdus
Dans ce doute mortel demeurent suspendus !...

Moi , mourir ? ... Ah , Seigneur !

OTHELLO.

Oui , toi-même parjure ;

Ton doute est pour mon cœur une nouvelle
injure :

Après tant de sermens , & de devoirs trahis ,
As-tu pû te flatter de les voir impunis ?

Tu me crûs donc bien lâche , & digne de ma
honte ,

48 O T H E L L O ,

Perfide ? Ah , ma vengeance auroit été plus
prompte ,

Si j'eusse été plutôt certains de tes forfaits.

DES DEMONA.

Des forfaits ! moi ? Mon cœur ne les connus
jamais . . .

J'ai tort ; j'en commis un , mais c'étoit pour
te plaire :

J'ai trompé la tendresse , & les soins de mon
Pere ;

J'ai bravé son courroux , j'ai volé dans tes bras ;

J'ai tout abandonné , pour suivre ici tes pas ;

Et dans cet instant même où tout mon sang se
glace

A l'aspect du trépas dont ta main me menace ,
Mon cœur , plus allarmé que saisi par l'effroi ,
Ne respire , ne vit , ne brûle que pour toi !

Tu m'accuses pourtant ! je vois sur ton visage ,
Tous les traits de l'amour obscurcis par la rage ,
Et me perces le cœur par des noms odieux ;
La mort , & la fureur , sont peintes dans tes
yeux !

Si tu m'aimas jamais , prends pitié de ma peine !

Dis-moi , du moins , par où j'ai mérité ta haine ?

Ah , dussé-tu rougir d'avoir pu m'accuser ,

Je t'aime trop , ingrat , pour ne pas t'excuser !

ACTE V. 142

Et quel que soit l'effet du courroux qui t'anime,
Je n'en redoute rien, si je connois mon crime.

OTHELLO.

Prends garde! d'un seul mot, je te vais accabler,
Confondre ton audace, & te faire trembler...
Le traître Cassio Tu changes de visage ? ...
Jamais, de ton amour, ne reçut-il de gage ?
Et ce fatal *mouchoir*, que tu disois perdu,
N'est-il pas dans ses mains ? ...

DESDEMONA.

Quoi, Seigneur ? ...

OTHELLO.

Je l'ai vu.

Mais attends : j'ai vu plus. Le malheureux se
vante,

D'avoir reçu ce don des mains de son amante.
Cette intrigue est publique, il ne s'en défend
pas ;

Il profane à la fois son nom, & ses appas ;
Et cette Amante enfin, c'est toi.

DESDEMONA.

Ciel, je respire! ...

A tout autre que vous, je n'aurois rien à dire,
Seigneur ; & la vertu qui peut s'épouvanter
D'un soupçon odieux, paroît le mériter.

G iiij

430 O T H E L L O ,

Mais un époux a droit d'exiger davantage ;
 L'innocence, à ses yeux , doit être sans nuage.
 Connoissez donc la mienne . . . appelez Cassio
 Ecoutez Emilie ; interrogez Jago ;
 Faites parler enfin la terre, & le Ciel même :
 Tout vous dira, Seigneur , que c'est vous seuls
 que j'aime ;
 Que Cassio jamais . . .

O T H E L L O .

Arrête : il n'est plus tems ;
 Tes larmes, tes attraits , tes ruses , tes sermens,
 Contre ce que j'ai vu sont de trop foibles ar-
 mes ;
 Et ton crime , à mes yeux, avilit tous tes char-
 mes !
 Songe qu'il faut périr , & que le Ciel t'entend !
 Ne te prépares pas un supplice plus grand ;
 Les ombres de la mort couvrent ce lit funeste ;
 L'instant du repentir , est tout ce qui te reste !
 Profites-en.

D E S D E M O N A .

Ah tigre ! ainsi donc ta fureur
 Veut m'arracher ensemble , & la vie , & l'hon-
 neur ?
 Tu peux verser mon sang . . . Mais , avant
 que je meure ,

ACTE V. 151

A ma gloire , à la tienne , accorde au moins
une heure !

Que mes accusateurs paroissent devant moi ;
Et s'il te reste encor un soupçon , vange- toi !
Au gré de ta fureur augmente mon supplice !
Je ne pourrai du moins t'accuser d'injustice.

OTHELLO.

Je te dis , que j'ai vû... tous ces lâches dé-
tours ,

Ne te sauveront pas...

DESDEMONA.

Ciel , viens à mon secours !

Protège l'innocence : & si je suis coupable ,
Je me livre à tes coups ; que ta foudre m'ac-
cable !

Epargne à mon époux la honte de ma mort.

OTHELLO.

Perfide ! ton époux gémiroit de ton sort ,
S'il pouvoit démentir son oreille , & sa vûe.
Si Cassio lui-même...

DESDEMONA.

Ah , ce nom seul me tue !
Qu'il paroisse ; qu'il vienne , & s'il peut m'ac-
cuser ,

Je ne me défens plus , & tu peux tout oser.

G iij

472 O T H E L L O ,

O T H E L L O .

Il n'en a que trop dit , & sa langue funeste
Aux enfers , maintenant , peut apprendre le
reste :

Jago m'en a vengé ; ton amant ne vit plus.

D E S D E M O N A .

Il est mort ?... O douleurs ! ô regrets superflus
Il emporte , en mourant , & ma gloire , & ma
vie ...

Je vois , avec horreur , d'où part la perfidie !..

Il est mort , dites-vous , de la main de Jago.

Il étoit innocent !... *

O T H E L L O .

Suis-je encor Othello ?

Une femme ... à mes yeux ... sans crainte de
tonnere ,

Ose pleurer l'objet de sa flâme adultère ! ..

Amour Dieu & mortels , dussiez-vous
m'en punir ,

C'en est trop ! & mon bras sçaura vous pré-
venir ...

Quel que soit l'avenir que ta mort me pré-
pare ,

Indigne épouse , meurs !... **

D E S D E M O N A .

Ah cruel ! ... ah barbare ! ..

* Elle pleure.

** Il l'étrangle.

SCENE IX.

OTHELLO. DESDEMONA.

EMILIE frappe à la porte.

EMILIE.

Seigneur, ouvrez de grace ? . . .
Seigneur, éveillez-vous, & venez
au plutôt ? . . .

OTHELLO.

Que veut dire ce bruit ? . . . Mais
elle n'est pas encor morte ? . . . Et je
souffre de la voir languir ! . . .

EMILIE.

Ab, Seigneur, ouvrez donc ?

OTHELLO.

Qui est là ?

EMILIE.

C'est moi, Seigneur . . .

OTHELLO, à part.

C'est Emilie . . . Je crois Desdemo-
na morte maintenant . . . On vient
m'apprendre sans doute la mort de
Cassio . . . Feraï-je entrer Emilie ? . . .

* A part.

Elle ne manquera pas de vouloir parler
à ma femme que dis-je , à ma fem-
me ? Cruel, tu n'en as plus ! ... O fatale
nuit ! O malheureux Othello !

EMILIE.

Seigneur , paroissez , je vous en sup-
plie ! Il faut absolument que je vous
parle.

OTHELLO *à part.*

Je l'avois oublié . . . * j'y suis dans
le moment , Emilie . . . ** tirons du
moins les rideaux de ce lit déplorable..

SCENE X.

OTHELLO. DESDEMONA.

EMILIE.

OTHELLO, *à Emilie.*

E H-bien que veux-tu ?

EMILIE.

Ah Seigneur , cette nuit est desti-
née au meurtre , & au carnage !

* Haut.

** A part.

ACTE V. 155

Cassio a tué un jeune Seigneur Vénitien, nommé Roderigo.

OTHELLO.

Et quand l'a-t-il tué ?

EMILIE.

Tout à l'heure.

OTHELLO.

Cassio est mort Cela ne se peut.

EMILIE.

Non, Seigneur, il est vivant.

OTHELLO.

Qu'entens-je ? . . . Ah, ma vengeance n'en fera que plus terrible !

DESDEMONA.

Cassio est innocent ! . . .

EMILIE.

D'où vient cette voix lamentable ?

OTHELLO.

Que dis-tu ? Quelle voix ?

EMILIE.

Ah, c'est celle de ma chère maîtresse Mais sa voix est mourante ! O Dieux ! Volons à son secours.

DESDEMONA.

Je meurs injustement !

EMILIE.

Ah ! qui a pû commettre un pareil

356 O T H E L L O ;

crime ? Nommez-le-moi , Madame , & vous serez vengée.

D E S D E M O N A :

Je n'accuse personne Recommandez mon corps à mon époux Je meurs ! ...

E M I L I E .

Dieux ! Quel est l'inhumain ?

O T H E L L O .

Tu vois qu'elle ne m'accuse pas ? Mais Othello n'a jamais sçu cacher la vérité Elle est morte de ma main.

E M I L I E .

O crime affreux !

O T H E L L O .

Tais-toi J'ai vengé mon injure, en punissant une femme infidelle qui me deshonorait.

E M I L I E .

Ah barbare ! Ah cruel ! ta jalouse fureur vient d'immoler la vertu même

O T H E L L O .

Ton mari la connoissoit mieux que toi.

E M I L I E .

Mon mari ?

ACTE V.
OTHELLO.

757

Il t'instruira du détail de son intrigue avec Cassio. . . Mais, il ne t'apprendra que ce que tu sçavois avant lui.

EMILIE.

Mon mari!

OTHELLO.

Oui ton mari, lui-même : C'est de lui que j'ai tout appris. C'est lui qui m'a ouvert les yeux, & qui m'a fourni les preuves les plus convaincantes de la réalité de mon malheur. . . Mais, pourquoi t'étonner au nom de ton mari? Son attachement pour moi ne t'est-il pas aussi connu que son extrême probité?

EMILIE.

O ma chere maîtresse ! triste victime de la plus noire calomnie, que son sort est affreux . . . Seigneur, si c'est mon mari qui a osé accuser la vertu de Desdemona, je le regarde comme un infâme !. . . Tout ce qu'il vous a dit est faux Ah tigre ! Ton épouse étoit aussi vertueuse que belle. Hélas, on ne peut rien reprocher à sa mémoire, que l'excès de sa tendresse pour un monstre tel que toi !. . .

S C E N E X I.

OTHELLO, EMILIE, GRATIANO,
MONTANO, JAGO. &c.

MONTANO, à Othello.

A H, Seigneur, de quel bruit ont retenti
ces lieux ?

EMILIE, appercevant Jago.

Viens, Jago ? défens-toi d'un soupçon odieux :

Ce barbare assassin te charge de son crime.

Toi seul, à sa fureur, a livré sa victime,

Dit-il ? ... Tiens, la voilà ? frémis ! & si ton
cœur

Est digne encor de moi, démens cet imposteur.

GRATIANO, appercevant Desdemona morte.

Hélas, que vois-jé ?

MONTANO.

O Ciel !

EMILIE, à Jago.

Tu gardes le silence !

Parle ?

JAGO.

Est-on criminel, en disant ce qu'on pense ?..

Il sçait, * si j'ai dit vrai....

* Montrant Othello.

EMILIE.

Grand Dieu, qu'ai-je entendu ?
Aurois-tu de sa femme accusé la vertu ?
As-tu dit, que brûlant d'une coupable flâme,
En secret, Cassio regnât seul sur son ame ?

JAGO.

Oui, je l'ai dit.

EMILIE.

O crime ! ah malheureux !

JAGO.

Tais-toi.

Sors ; ou crains mon courroux !

EMILIE.

Seigneurs, protégez-moi !
La nature frémit, le sang innocent crie,
L'imposture triomphe, & la vertu trahie
M'impose des devoirs plus sacrés aujourd'hui ...

Rien ne peut m'arrêter ! ..

OTHELLO.

Dieu, qu'entrevois-je ici ? *

EMILIE.

Est-ce assez de gémir, quand la vertu suc-
combe ?

C'est des larmes de sang qu'il faut baigner la
tombe !

* Il tombe sur le lit.

160 O T H E L L O ,

Leve les yeux . cruel ! & vois avec horreur ,
Cet objet , qu'immola ton aveugle fureur ;
Cette épouse adorable , autant que vertueuse
Meurs , en la regrettant.

GRATIANO.

O destinée affreuse !
Cet hymen , de mon frere a creusé le tom-
beau ;
Et sa fille , aujourd'hui , trouve en toi son
bourreau ?

O T H E L L O .

Ne me reprochez point cette fin déplorable .
Qui la sent , mieux que moi ?.. Mais elle étoit
coupable :

Son criminel amour n'a que trop éclaté :
L'infâme Cassio , s'en est même vanté ;
Jago le sçait ... que dis-je ? Hélas de mon
outrage ,
N'ai-je pas eu moi-même un fatal témoi-
gnage ?

Cassio n'a-t'il pas ce gage de ma foi ,
Qu'une infidelle épouse avoit reçu de moi ?
Ne l'a-t'il point reçu des mains de son amante ?

E M I L I E .

Ciel ! ... dissipe un soupçon dont l'horreur
m'épouvante.

ACTE V 181

Quel est ce gage ? Ah Dieu ! seroit-ce ce mou-
choir,

Qu'elle cherchoit en vain, & que tu voulois
voir ?

Se pourroit-il ? ...

O T H E L L O.

Acheve ? ...

J A G O , à Emilie.

Arrête ; ou ma colere ;

Te punira bientôt. ...

E M I L I E.

Non , quand toute la terre,
Quand la foudre en éclats prête à m'anéantis
Menaceroient mes jours, je ne puis consentir
A laisser dans l'opprobre expirer l'innocence :

Je parlerai ...

J A G O , tire son épée.

Sors , dis-je ? évite ma vengeance !
Si tu dis un mot ...

E M I L I E , va au devant de l'épée de Jago.

Frappe !

G R A T I A N O , se met entre deux.

Ah , ç'en est trop Jago !

Ce transport m'est suspect . &c.

EMILIE.

Trop crédule Othello !

Ce funeste *mouchoir* fut perdu par ta femme :C'est moi qui l'ai trouvé ... demande à cet
infâme ,

Qui le reçut de moi , par quel motif secret

Il voulut le garder ? Ah , je vois à regret...

JAGO *la poignarde , & se sauve.*

D'un mensonge odieux , tiens, reçois le salaire!

EMILIE.

Ah , Dieux !

OTHELLO.

Qu'ai-je entendu ? quel jour affreux m'é-
claire !Vos bras sont-ils sans force , & le Ciel sans
*carreaux ?*Ce monstre vivroit-il pour des forfaits nou-
veaux ?

GRATIANO.

Sa femme est expirante , & déjà sa foiblesse...

EMILIE.

Que je meure , du moins , auprès de ma Ma-
tresse ?

MONTANO.

Qu'on l'arrête : courons , sortons de cet enfer :

ACTE V. 163

Il est fait pour le More... Et vous, prenez
ce fer *...

De cet appartement, amis, gardez la porte;
Et dût-on l'immoler, empêchez qu'il n'en
sorte.

* A un des Gardes.

SCENE XII.

OTHELLO. EMILIE, *sur le lit de*
Desdemona.

OTHELLO.

E H quoi, je vis encore, & je suis désar-
mé?

Othello, comme un traître, est ici renfermé:
Sa gloire... Ah, malheureux, garde-toi de
poursuivre!

La gloire, à la vertu ne doit jamais survivre:
Le crime, avec la honte, engendra le mé-
pris.

EMILIE.

Quelle effrayante voix, rappelle mes es-
prits?...

C'est toi, More barbare! Ah, l'arbitre su-
prême,

184 O T H E L L O ,

Veut que ma foible voir , du sein de la mort
même ,

Puisse encor attester l'innocence , & l'amour ,
De l'objet que ta rage a seu priver du jour !...
Le Ciel m'entend Crois-moi ... J'expie-
re satisfaite !...

S C E N E XIII.

O Thello furieux & égaré , cherche une
épée pour forcer la garde qui est à
la porte de son appartement. Il en trouve une,
& il se met en devoir de sortir.

Gratiano , qui croit Othello sans armes, le
menace au travers de la porte.... » Regarde ,
» & parle-moi (dit Othello) ou songe à te
» défendre ? ...

Gratiano lui demande ce qu'il veut ? » Te
» faire voir que je suis armé (répond Othel-
» lo) & t'apprendre qu'avec cette même
» épée j'ai autrefois surmonté de plus grande
obstacles que ceux que tu prétends opposer
» à ma valeur.

Mais ce fer brille en vain à ton œil interdit ;
Ne crains plus rien d'un bras que la honte
affoiblit :

La gloire a ses écueils , ainsi que le courage ;
Et ce jour , de la mienne , éclaire le nau-
frage !

ACTE V. 163

Rentre , rassure-toi . . . Jadis , tel qu'un
roseau ,

Le plus fameux guerrier plioit sous Othello :

Il étoit vertueux ! mais il se sent coupable ,

Il cède , il se soumet au destin qui l'accable !

En proie à ses remords , ne crains plus rien de
lui :

Ce qu'il étoit hier , n'est qu'un songe aujourd'hui ! . . .

Où prétendrais-je aller ? . . . Quel seroit mon
asile ? . . .

Laisse-moi * . . .

* Gratiano referme la porte.

SCENE XIV.

OTHELLO , *seul.*

Tout ici maintenant est tranquille
Le silence , & la mort , regnent seuls en ces
lieux . . .

Voyons . . . Profane , arrête ! Où s'égarent tes
yeux ?

Sur ce tombeau sacré , puis-je porter la
vue ? . . .

Oui , pour accroître encor la douleur qui me
tue !

Pour me rendre à moi-même encor plus
odieux ;

Pour chercher les enfers , où je trouvois les
Cieux !....

Restes inanimés d'une épouse chérie !

Triste , & funeste objet d'une aveugle furie !

A mon cœur déchiré , pardonne ce transport :
Ton bourreau , dans tes yeux , ne cherche que
la mort !...

Ciel , ô Ciel ! quels regards ! j'y lis ton inno-
cence ,

Ta tendresse , mon crime : Ah , joins-y la
vengeance !

...Mais l'enfer l'exécute ; Et je sens dans mon
cœur ,

La rage , les remords , l'épouvante , & l'hor-
reur.

La mort coule déjà dans mes brûlantes vei-
nes

Ministres des enfers ! Pour augmenter mes
peines ,

Vous préparez en vain des tourmens incon-
nus :

Répétez seulement , *Desdemona n'est plus !*...

S C E N E X V.

OTHELLO, GRATIANO,
MONTANO, LUDOVICO,
JAGO, *lié. CASSIO, qu'on*
apporte blessé ; & autres.

LUDOVICO.

O U est cet homme , aussi mal-
heureux que cruel ?

OTHELLO.

Ces titres ne peuvent désigner qu'O-
thello. ... Le voici.

LUDOVICO.

Que l'on fasse approcher cette vi-
père infernale , unique cause de tant
de malheurs.

OTHELLO.

Si tu n'es un démon , il faut que tu
périsses * ! ...

LUDOVICO.

Qu'on lui arrache cette épée.

OTHELLO.

Qui sera assez téméraire pour le
tenter ? ...

* Il perce Jago.

O T H E L L O ,

J A G O , à *Othello*.

Tu vois mon sang ! mais je respire encore.

O T H E L L O .

Tant mieux !... La mort est le plus grand bonheur qui puisse arriver à un scélerat démasqué.

L U D O V I C O .

Et toi, brave Othello ! Toi, dont la prudence égala toujours la valeur ; Est-il possible, qu'une ame aussi lâche, qu'un vil Esclave enfin, t'aît entraîné dans l'abîme où je te vois plongé ? ... Que dira-t-on de toi ?

O T H E L L O .

Que je suis un assassin : mais que l'honneur seul a conduit mon bras, en dépit de l'amour le plus tendre.

L U D O V I C O .

Ce traître * a avoué une partie de ses crimes Est-il vrai que tu ayes consenti au meurtre de Cassio ?

O T H E L L O .

Oui.

C A S S I O .

Ah, Seigneur ! Je ne vous offensaï jamais.

* Montrant Jago.

O T H E L L O .

O
ami.
pard
moir
tif de

N
toi de
plus.

Les
la bo
gneur
traits
ci deu
dans
prouv
derigo
Roder

Abo
cher C
ture le
tombé

* Défi
** A C
Tom

OTHELLO.

On m'avoit persuadé le contraire ;
ami. . . . Je t'en demande mille fois
pardon ! Ah , qu'on sçache du
moins de cette furie * , quel fut le mo-
tif de tant de trahisons ?

J A G O.

Ne me demande rien. Contente-
toi de ce que tu sçais Je ne parle
plus.

LUDOVICO.

Les tortures t'ouvriront peut-être
la bouche. . . . En attendant , Sei-
gneur ** , je vais vous apprendre des
traits que vous ignorez sûrement. Voi-
ci deux lettres , qui ont été trouvées
dans les poches de Roderigo. L'une
prouve que ce scelerat a engagé Ro-
derigo à assassiner Cassio ; l'autre , que
Roderigo y a consenti.

OTHELLO.

Abominable perfidie ! Mais ,
cher Cassio , dis-moi par quelle avan-
ture le mouchoir de Desdemona est
tombé dans tes mains ?

* Désignant Jago.

** A Othello.

Tome I.

H

OTHELLO, CASSIO.

Hélas , Seigneur , je l'ai trouvé dans ma chambre ! Jago a même avoué tout à l'heure , qu'il l'y avoit jetté à dessein , pour que je le ramasse.

OTHELLO.

Ah , tout est éclairci ! ... Je n'ai plus qu'à mourir.

LUDOVICO, à Othello.

Seigneur , quittez ce lieu funeste , & suivez-nous. . . . Vous ne commandez plus ici : le Sénat a remis le Gouvernement de l'Isle entre les mains de Cassio Quant à ce monstre * , c'est aux boureaux à épuiser leur art pour le punir Partons ; & que le Sénat soit le seul Juge d'Othello Qu'on l'emmene.

OTHELLO.

Arrêtez un instant : Je n'ai qu'un mot à dire....

Othello n'obéit , qu'au moment qu'il expire.

Le Sénat me connoît : mes services passez ,
De tout ce qu'il me doit vous instruisent assez ;

* Montrant Jago.

ACTE V. 179

N'en parlons plus.... J'exige , & je vous en
conjure !

Que mandant au Sénat ma tragique avan-
ture ,

On me peigne du moins avec mes propres
traits :

L'art n'est point fait pour moi , c'est un fard
que je hais.

Dites-lui qu'Othello , plus amoureux que
sage ,

Quoiqu'époux adoré , jaloux jusqu'à la rage ,

Trompé par un Esclave , aveuglé par l'ex-
reur ,

Immola son épouse... & se perça le cœur *.

* Il se tuë.

F I N.

H ij

ACTE V

176

177

178

179

180

181

182

183

184

185

186

187

188

189

190

191

192

193

194

195

196

197

198

199

200

201

202

203

204

205

206

207

208

209

210

211

212

213

HENRY VI,
ROI D'ANGLETERRE:
TRAGÉDIE
DE
SHAKESPEARE.



I

LE M
EDO

LE D

LE C
TH

LE C
M

LE CO

LE C

MILO

LE C

RIC

EDO

GEOR

R

RICH

C

LE C

I



PERSONNAGES.

LE ROI HENRY VI.

EDOUARD, PRINCE DE GALLES, Fils du
Roi.

LE DUC DE SOMMER-
SET,

LE COMTE DE NOR-
THUMBERLAND,

LE COMTE DE WEST-
MORLAND,

LE COMTE D'OXFORD,

LE COMTE D'EXETER,

MILORD CLIFFORD.

} Seigneurs, du
patti du Roi
Henry.

LE COMTE DE RICHEMOND.

RICHARD, DUC D'YORK.

EDOUARD.

GEORGE, DUC DE CLA-
RENCE,

RICHARD, DUC DE GLO-

CESTRE,

LE COMTE DE RUT-
LAND.

} Fils du Duc
d'York.

LE DUC DE NORFOLCK.
LE MARQUIS DE MONTAIGU,
LE COMTE DE WARWICK,
LE COMTE DE SALISBURY, } Seigneurs du
LE COMTE DE PEMBROK, } parti de Duc
MILORD HASTINGS, } d'York.
MILORD STAFFORD. }
SIR JEAN MORTIMER, } Oncles du Duc
HUGUES MORTIMER. } d'York.
SIR GUILLAUME STANLEY, depuis
 Comte Derby.
MILORD RIVERS, Frere de Milady Gray,
SIR JEAN DE MONTGOMERY.
LE LIEUTENANT DE LA TOUR.
LE MAIRE DE COVENTRY.
LE MAIRE, ET LES ECHEVINS D'York:
SOMMERVILLE.
HUMPHRY, & SINKLO, Chasseurs.
LOUIS, ROI DE FRANCE.
BOURBON, Amiral de France.
LA REINE MARGUERITE, épouse du
 Roi Henry VI.
BONNE, Sœur du Roi de France.
MILADI GRAY, veuve de Sir Jean Gray;
 depuis femme d'Edouard IV.

*La Scene est en Angleterre, à la réserve d'une
 partie du troisième Acte, pendant laquelle
 elle est en France.*



AC

S

La

S

P

LE

R

T

un

LE



* L'a
 la pren



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*La Scene est à Londres , dans la
Salle préparée pour la tenuë du
Parlement. **

LE DUC D'YORK. EDOUARD.
RICHARD. NORFOLK. MON-
TAIGU. WARWICK. *On entend
un bruit de guerre.*

LE COMTE DE WARWICK.



E ne conçois pas comment
le Roi nous est échapé !

LE DUC D'YORK.

Tandis que nous pour-
suivons la Cavalerie du

* L'action commence immédiatement après
la premiere Bataille de saint Alban , où la fac-

Nord d'Angleterre, il aura pris son
tems pour abandonner son Infanterie.
Cependant le Grand Northumberland,
dont l'oreille guerriere ne connut ja-
mais le son de la retraite, animoit en-
core le reste de son armée. Nous l'a-
vons vû, secondé par Clifford, & Staf-
ford, revenir à la charge, & percer
notre corps de bataille jusqu'au centre,
où ils périrent presque tous par la
main de nos soldats.

E D O U A R D.

Le Duc de Bukingham, (Pere de
Stafford,) est tué, ou blessé dange-
reusement d'un coup de revers, dont
j'ai fendu son casque. Jugez-en, mon
Pere, * voici son sang!

M O N T A I G U.

Et voilà celui du Comte de Wilts-
hire, que je rencontraï, au commen-
cement de la bataille.

tion d'York remporta la victoire. Elle finit à
la mort tragique du Roy Henry V I. & à la
naissance du Prince Edouard, depuis Edouard V.
Ainsi le sujet de cette pièce envelope environ
seize années.

* Au Duc d'York.

RICHARD.

Et toi, parle pour moi ; dis-leur ce que j'ai fait. *

LE DUC D'YORK.

C'est la tête du Duc de Sommerfet ! ...
ô mon fils, tu as surpassé tes freres !

NORFOLK.

Ce coup éteint la postérité de Jean
de Gand.

RICHARD.

J'en prépare autant au Roi Henry.

LE COMTE DE WARWICK.

J'ai la même espérance. Et toi, vaillant York, reçois le serment que je fais, de ne jamais clore l'œil jusqu'à ce que je t'aye vû assis sur le Thrône usurpé, par la maison de Lancastre ! C'est ici le Palais du timide Henry ; & voici le Thrône.... montes-y, noble York ! il est à toi.

LE DUC D'YORK.

Seconde-moi donc, brave Warwick : car nous ne pouvons rien ici que par la force.

* Il jette sur le Théâtre la tête du Duc de Sommerfet, qu'il tenoit cachée sous son manteau.

NORFOLK.

Nous te défendrons tous. . . . Périssent
le premier qui reculera !

LE DUC D'YORK.

Mille graces , Norfolk ! Seigneurs,
rangez-vous tous autour de moi ; que
nos soldats ne me quittent point au-
jourd'hui ; & qu'ils soient à portée
d'ici ? . . . *

WARWICK.

Sur-tout point de violence , quand
le Roi paroîtra , à moins qu'il ne veuil-
le employer la force pour vous dé-
placer.

LE DUC D'YORK.

La Reine a convoqué son Parle-
ment pour aujourd'hui. Il n'est pas
probable que son intention soit de
nous y admettre.

Elle n'écoute rien. Au défaut de la voix,
Amis , c'est à l'épée à soutenir nos droits !

RICHARD.

Nous sommes tous armés , mainte-
nons-nous ici.

WARWICK.

Ce Parlement , par la postérité sera

* Tout se range.

nommé *sanglant*, si l'illustre Plantagenette, Duc d'York, n'est pas déclaré Roi en place de l'imbécile Henry, dont la foiblesse a deshonoré la nation.

LE DUC D'YORK.

Affermissons-nous donc. Ne me quittez point. L'instant est favorable : il faut en profiter.

WARWICK.

Ni le Roi, ni les plus zélés Partisans de la maison de Lancastre, n'oseront sourciller à l'aspect de Warwick... Je mets Plantagenette sur le Thrône : que quelqu'un ose l'en déplacer ! Courage, Richard ! sois ferme : tu es Roi.



SCENE II.

Les mêmes Acteurs. LE ROY
HENRY. MILORD CLIF-
FORD. LE COMTE DE
NORTHUMBERLAND.
LE COMTE DE WEST-
MORLAND. LE COMTE
D'EXETER, & autres Sei-
gneurs du parti du Roi.

LE ROY HENRY.

Regardez, Seigneurs, jusqu'à quel
point le rebelle ose pousser l'au-
dace. C'est sur le Thrône qu'il est assis !
sans doute que le traître Warwick,
lui a aussi promis ma couronne ?
Comte de Northumberland, il a tué
ton Pere ! brave Clifford, il a tué le
tien ! N'avez-vous pas juré tous deux
de vous en venger sur lui-même, &
sur tout ce qui lui est attaché ?

NORTHUMBERLAND.

Si je fais d'autres vœux, que le Ciel
me punisse !

A C T E I. 183
CLIFFORD.

C'est dans cet espoir seul que le cœur de Clifford s'endurcit dans la peine.

WESTMORLAND.

Eh quoi ! souffrirons-nous une telle impudence ? Mon cœur s'enflâme , & ne se contient plus... Qu'on l'arrache du Thrône ? ...

LE ROI HENRY.

Modérez vos transports , cher Westmorland !

CLIFFORD.

La patience , est la vertu des lâches. Ah ! l'insolent York eût-il osé s'asseoir ici du vivant du feu Roi ? Sire , c'est ici , c'est en plein Parlement qu'il faut vous venger de la maison d'York. Laissez-nous faire....

NORTHUMBERLAND.

Il a raison , Sire , & nous sommes tous prêts.

LE ROI HENRY.

Eh ! ne sçavez-vous pas que le peuple est pour eux , & qu'ils ont ici des troupes pour les défendre ?

EXETER.

Le Duc d'York mort , tout se dispersera.

HENRY VI. LE ROI HENRY.

Quoi, ici ? ... Quoi, de ce lieu sacré faire une boucherie ? ... Loin du cœur de Henry de pareils sentimens ! la menace, & l'autorité, sont mes uniques armes... Séditieux York, descends du Thrône ? connois ton Souverain ; tombe à ses pieds pour demander ta grace.

LE DUC D'YORK.

Tu te trompes, Henry : Tu parles à ton maître.

EXETER.

Descends ingrat, & rougis si tu peux ? ... Eh ! quel autre que lui t'a fait Duc d'York ?

LE DUC D'YORK.

C'étoit mon patrimoine, ainsi que la couronne.

EXETER.

Si la trahison y donne des droits, ton pere en a acquis plus d'un.

WARWICK.

Tu n'es toi-même qu'un traître, Exeter, puisque tu sers un usurpateur.

CLIFFORD.

Peut-on être accusé, lorsque l'on sert son Roi ?

ACTE I. 185
WARWICK.

Non, Clifford : mais tu n'as d'autre
Roi légitime que le Duc d'York.

LE ROI HENRY.

Resterai-je debout , tandis qu'un
rebelle est assis sur mon-Thrône ?

LE DUC D'YORK.

J'y suis , j'en ai le droit , prends pa-
tience, Henry.

WARWICK.

Contente-toi d'être Duc de Lanca-
stre , & cède-lui ta couronne.

WESTMORLAND.

L'un & l'autre appartient à Henry :
Westmorland le soutient.

WARWICK.

Et Warwick te dément.... Oubliez-
vous déjà que vous parlez à vos
vainqueurs , aux vainqueurs de vos
peres ? ... Nos Drapeaux triomphans
ne flottent-ils donc plus aux portes du
Palais ?

NORTHUMBERLAND.

Je ne m'en souviens que trop pour
mon malheur , & peut-être pour le
tien , cruel Warwick ! Ta fatale
maison pourra s'en ressentir.

WESTMORLAND.

Ambitieux Plantagenette , je ne me croirai vengé de toi qu'après avoir fait tomber plus de têtes chères à tes yeux , que tu ne tiras de gouttes de sang des veines de mon pere !

CLIFFORD.

Cesse , cher Westmorland : les reproches sont ici aussi inutiles que les menaces.. N'en attends de moi , Warwick , qu'avec mes coups.

WARWICK.

Pauvre Clifford ! Tu sçais combien je te méprise.

LE DUC D'YORK.

Veut-on que j'établisse ici mes droits, ou que la guerre en décide ?

LE ROI HENRY.

Eh ! quels sont tes droits , traître ? N'es-tu pas fils du feu Duc d'York ? & ne l'étoit-il pas de Roger Mortimer , Comte de la Marche ? Ne suis-je plus le fils d'Henry V , qui vainquit les François , & conquit leurs Provinces ?

WARWICK.

Peux-tu parler de la France , après l'avoir perdue ?

LE ROI HENRY.

C'est Milord Protecteur qu'il faut en accuser. Mais moi ? Ce fut dans le berceau que je fus couronné !

RICHARD.

Devenu plus âgé, devins-tu plus vaillant ? Mais c'est parler trop long-tems. Mon pere, arrachez la couronne à cet usurpateur ? . . .

EDOUARD.

Mon pere, elle est à vous, ornez-en votre tête.

MONTAIGU, *au Duc d'York.*

Allons, cher frere, au nom de vos exploits, terminons cette querelle ! C'est la valeur qui doit la décider.

RICHARD.

Sonnez trompettes, & le Roi va s'enfuir !

LE DUC D'YORK.

Arrêtez, mes enfans ?

LE ROI HENRY.

Ecoutez votre Roi ?

WARWICK.

C'est à Plantagenette à parler le premier. Ecoutez-le, Seigneurs ? malheur à celui qui osera l'interrompre !

LE ROI HENRY.

Me croyez-vous donc assez foible pour renoncer au Thrône de mes Peres? Non, dût la guerre dépeupler tout ce Royaume, je défendrai mes droits jusqu'au dernier soupir. Vous verrez bientôt déployer ces mêmes drapeaux, jadis si malheureux en France: ils seront peut-être plus fortunés en combattant pour une meilleure cause... Sortez de votre accablement, nobles Pairs! On doit tout espérer quand on suit la justice.

WARWICK.

C'est ce qu'il faut prouver, & tu seras mon Roi.

LE ROI HENRY.

Mon ayeul Henry V, a conquis la couronne....

LE DUC D'YORK.

Il la conquiert en traître, en dépouillant Richard.

LE ROI HENRY, *à part.*

Je sens bien que mon titre est défectueux! ... que dirai-je? ...

(haut)

Mais un Roi ne peut-il se choisir un héritier?

LE DUC D'YORK.

Qu'en pouvez-vous conclure ?

LE ROI HENRY.

En m'accordant ce point, je suis Roi légitime. Chacun sçait que le Roi Richard I I. a résigné publiquement sa couronne à Henry I V. Mon pere l'héritait de lui ; & je la tiens de mon pere.

LE DUC D'YORK.

L'abdication de Richard fut forcée. Henry étoit vainqueur : il força son maître à se dépouiller.

WARWICK.

Allons plus loin, Seigneurs. Supposons que l'abdication ait été volontaire, étoit-elle valable ?

EXETER.

Non : c'étoit préjudicier à son héritier. C'est à lui seul qu'un Roi peut céder sa couronne.

LE ROI HENRY.

Ciel - qu'entend-je ! Exeter, n'êtes-vous plus pour moi ?

EXETER.

Ce n'est point Exeter qui parle ; c'est la loi !

LE DUC D'YORK.

Pourquoi parlez-vous bas lorsqu'il faut prononcer, Seigneurs?

EXETER, *à part.*

Tout me dit cependant qu'il est Roi légitime!...

LE ROI HENRY, *à part.*

Je ne le vois que trop, ils m'abandonnent tous!

NORTHUMBERL. *au Duc d'York.*

Plantagenette, malgré tes brigues, & ton crédit,

Ne crois point parvenir à déposer le Roi!

WARWICK.

Il le fera bientôt, te dis-je, & malgré toi!

NORTHUMBERLAND.

Tu te flattes, Warwick, ce n'est pas ta puissance, ni celle de d'Essex, de Norfolk, de Suffolk, ou de Kent (grands noms, dont tu t'enorgueillis) qui couronneront ton Duc en dépit de Northumberland.

CLIFFORD.

Roi Henri! que ton titre soit bon, ou mauvais, Clifford te défendra. Que la terre s'ouvre, & m'engloutisse, quand je fléchirai le genou devant ton

rival ! il me suffit, qu'il ait tué mon pere.

LE ROI HENRY.

Cher Clifford , tu me rends la vie !

LE DUC D'YORK.

Henry de Lancastre , abdique ta couronne ? ... Seigneurs , à quoi tendent enfin vos murmures secrets ?

WAR WICK.

Rendez justice au noble Duc d'York, ou mes soldats vont inonder ces lieux. Finissons , si vous ne voulez voir tracer les titres du Duc en caractères de sang sur le Thrône même où il se sied * !

LE ROI HENRY.

Milord Warwick , écoutez-moi , de grâce ! ... que je régne du moins, tandis que je vivrai !

LE DUC D'YORK.

Assure-moi ton Thrône, ainsi qu'à mes enfans
Tu peux régner en paix , nous sommes tous
contens

LE ROI HENRY.

Hélas , j'y consens ! ... Richard

* Il frappe du pied , & les soldats se montrent.

Plantagenette, prends la couronne;
après ma mort.

CLIFFORD.

Seigneur, vous dépouillez le Prince
votre fils ? ...

WARWICK.

! Que peut-il faire de mieux pour
son repos, & pour celui de l'Angle-
terre ?

WESTMORLAND, *à part.*

Imbécile, & timide Roi !

CLIFFORD.

Tu trahis tes amis, ton fils, ta gloire,
& toi !

WESTMORLAND.

Je ne signerai point un traité si hon-
teux.

NORTHUMBERLAND.

Ni moi Sortons.

CLIFFORD.

Allons trouver la Reine.... Hélas,
quel coup pour elle !

WESTMORLAND.

Adieu, Roi sans courage, & peu
digne du sang dont tu tiens la nais-
sance.

NORTHUMBERLAND:

Reste en proie à la voracité de la
maison

ACTE I.

193

maison d'York ; & pèris dans les fers
que tu scus te forger.

CLIFFORD.

Méprisé dans la paix , & vaincu dans la guerre ;
Abandonné de tous , va ramper sur la terre ! *

* Northumberland , Clifford , & Westmore-
land sortent.

SCENE III.

LE ROI HENRY. LE DUC
D'YORK. RICHARD
WARWICK. NORFOLK.
EXETER. MONTAIGU,
&c.

WARWICK.

REviens à nous , Henry , ne compte plus sur eux.

EXETER.

Ils veulent se vanger , & la paix
tromperoit leurs espérances.

LE ROI HENRY.

Ah , mon cher Exeter !

WARWICK.

Vous soupirez , Seigneur ?

Tome I.

LE ROI HENRI.

Ah ! Warwick , ce n'est pas pour moi : C'est pour mon fils que je soupire. C'est pour un fils , que je deshérite , sans qu'il l'ait mérité ! . . . Mais mon malheur le veut , il y faut consentir. . . . Je vous substitue donc ma couronne , Duc d'York , à vous , & à votre postérité ; à condition pourtant , que vous jurerez d'éteindre jusqu'à la moindre étincelle de la guerre civile , & que vous me respecterez toujours comme votre Souverain , sans jamais attenter à ma personne , ni à mon autorité.

LE DUC D'YORK.

Je le jure , Seigneur , & veux l'exécuter.

WARWICK.

Vive le Roi Henri ! qu'il régne longtemps en paix ! York , embrassez-le. *

LE ROI HENRI.

Je fais les mêmes vœux pour vous , & pour les vôtres.

* York embrasse le Roi.

ACTE I. 199
LE DUC D'YORK.

Enfin la paix unit York , avec Lancastre !

EXETER.

Maudit soit le premier qui les désunira ! *

LE DUC D'YORK.

Adieu , mon Souverain , je retourne dans mon château.

WARWICK.

Moi , je garde Londres avec mes soldats.

NORFOLK.

Et moi , avec mes amis.

MONTAIGU.

Moi , je vais garder la mer , d'où je viens.

LE ROI HENRI à part.

Et moi je vais pleurer ma triste destinée.

* Chacun se leve.

I ij

SCENE IV.

LE ROI HENRI. LE COM-
TE D'EXETER. LA REINE
MARGUERITE D'AN-
JOU. LE PRINCE DE
GALLES.

EXETER:

VOici la Reine en pleurs.... il faut
fuir sa présence !

LE ROI HENRI.

Je te suis , Exeter.

LA REINE.

Vous m'évitez en vain , je vous suis
vrai par-tout !

LE ROI HENRI.

Modérez-vous , Madame , ou je suis
de ces lieux....

LA REINE.

Puis-je me modérer en ce mo-
ment affreux ? Malheureux Roi ,
pourquoi t'ai-je connu ? Que ne suis-
je morte avant de t'épouser ? Père
dénaturé , que t'a donc fait ton fils ?

Par où a-t'il mérité que tu le dépouilles de tous les droits qu'il tient de la naissance ? .. Ah ! si l'amour d'un pere égaloit celui d'une mere ; si ton fils avoit été nourri de ton sang , comme il l'a été du mien , tu sentirois , cruel , le tourment que j'endure à la vuë de ton injustice ; Tu aurois plutôt affronté mille fois la mort , que de consentir à deshériter ton sang , pour enrichir ton ennemi.

LE PRINCE EDOUARD.

Ah ! mon pere , puis-je le croire ?
Eh ! quoi , né fils de Roi , je me verrois sujet ?

LE ROI HENRI.

Pardonnez-moi , Madame ! Excusez-moi ,
mon fils !

L'implacable Warwick à ses loix m'a soumis.

LA REINE.

T'a soumis ! Es tu Roi ? Si jamais tu le fus ,
Après ce que j'entens , lâche , tu ne l'es plus !
Il t'a soumis ? Ce mot me peint toute mon ame.
Ton sceptre , ton honneur , & ton fils , & ta
femme ,

Quoique chers à ton cœur , n'ont jamais balancé.

Le plus léger péril dont tu fus mécacé.

Il t'a soumis ? Ainsi te voilà donc esclave ?

Ce n'est plus ton Sujet, c'est ton Roi qui te
brave :

Puissant, par ta foiblesse, il lui manquoit la
voix ;

Et ta crainte, aujourd'hui, légitime ses droits !

Il obtient, sans combat, le prix de vingt ba-
tailles :

Ah ! s'il sçait en user, songe à tes funérailles.

J'entends déjà la foudre, elle est prête à partir !

Abandonné de tous, qui peut t'en garantir ?

Où fuiras-tu ? Warwick est maître de l'ar-
mée ;

De la mer, à Calais, la route t'est fermée,
Falcombridge y commande ; & Londres, à
ton Tuteur,

Donne, de ton aveu, le nom de Protecteur !

Ainsi de tous côtés, sans espoir, sans aziles,

Fugitif dans les champs, prisonnier dans les
villes,

Henry, traînant son sceptre, & son malheu-
reux sort,

Sur ces pas incertains, verra par-tout la mort !

Ah ! que faisois-je, ici, quand ce traité funeste,

De ton honneur flétri t'arracha tout le reste !

ACTE I. 199

Quoique femme, mon cœur ferme dans le
danger,

Eût bravé le péril, ou l'eût fait partager.

Mais le front de Warwick a terrassé ton âme?

Où j'eusse été plus qu'homme, Henry fut
moins que femme!

Après ce coup affreux, je ne vois plus en toi

Ni d'homme, ni d'époux, de père, ni de Roi!

Reste seul accablé sous le poids de ta honte.

Quand on fuit le malheur, la fuite la plus
prompte

Est trop lente à mon gré! ... Viens, suis mes
pas, mon fils?

Henry n'est plus ton père, & c'est moi qui le
suis;

Dépouillé, par ses mains, d'un illustre héritage,

S'il te reste un espoir, il est dans mon courage.

Viens au Senat, la force y peut seule effacer

L'acte que la foiblesse a gémi d'y tracer.

Cherchons une ressource au Nord de l'An-
gleterre.

C'est de là, qu'en ces lieux j'appellerai la
guerre;

C'est de là, que Warwick, & Richard* con-
fondus

* Le Duc d'York.

Verront fondre , sur eux , des coups inattendus....

Mille Chefs renommés , que l'injustice irrite,
Toujours vaincus sous toi , vainqueurs sous
Marguerite ,

En quittant tes drapeaux , voleront sous mes
loix ,

Foible époux ! meurs de honte , en comptant
nos exploits !

Adieu ! .. Suis-moi , mon fils , suis la gloire , &
ta mere :

Et qu'York trouve en toi , ce qui manque à ton
pere !

LE ROI HENRY.

Marguerite arrêtez ? mon fils , écoutez-moi !

LA REINE.

Tu n'as que trop parlé , Henry ! retire-toi. .

LE ROI HENRY.

Ah ! laisse-moi , mon fils ; qu'un époux te fléchisse ! ...

LA REINE.

Tu veux donc être encor témoin de son supplice ? ...

LE P. EDOUARD.

La voix de Marguerite , est celle de l'honneur....

ACTE I. 201

Je vous obéirai , quand je serai vainqueur :
Adieu , , mon pere ! ...

LE ROI HENRY.

Hélas ! ...

LA REINE.

Partons , & que la guerre
Décide , pour jamais , du sort de l'Angleterre !

SCENE V.

LE ROI HENRY EXETER.

LE ROI HENRY.

Pauvre Reine ! l'excès de ta tendresse pour ton époux , & pour ton fils , excite aujourd'hui toute ta colère ! ... Puisse-tu te venger de ce Duc odieux , dont l'orgueil dévore déjà ma couronne , en méditant ma perte , & celle de mon fils ! ... Je crains pourtant que Northumberland , Clifford , & Westmorland , indignés contre moi , ne se soient rangés du parti d'York. Notre perte seroit certaine ! ... Il faut les apaiser ; & je vais leur écrire. Tu leur porteras ma lettre , cher Exeter.

I v

HENRY VI.
EXETER.

Puissai-je réussir, dans cette négociation !

SCENE VI.

Le Théâtre représente le Château de SANDAL, près de WAKEFIELD, dans la Province D'YORK,

RICHARD, EDOUARD, fils du Duc D'YORK paroissent avec MONTAIGU. LE DUC arrive ensuite.

IL les trouve disputant ensemble. Chacun d'eux prétend avoir plus de droit que les autres de représenter au Duc d'York le danger de laisser plus long-tems la couronne sur la tête de Henry. Le Duc leur objecte ses sermens. Mais Richard se met en devoir de prouver qu'ils ne doivent pas arrêter son pere. Voici son raisonnement. » Le serment est nul » *dit-il* dès qu'il n'est pas fait, & reçu en » présence d'un Magistrat légitime, à l'au- » rité duquel les parties soient assujetties par » les loix. Or Henry étant un usurpateur, le » serment qu'il vous a fait faire, de ne point » troubler son usurpation, est vain & frivole,

&c. Le Duc se laisse aisément convaincre, & se détermine à la guerre. Il envoie Montaigu à Londres, pour faire part à Warwick de ses desseins. Il dépêche Richard vers le Duc de Norfolk; & Edouard vers Milord Cob-ham, qui n'attend qu'un ordre précis, pour faire soulever la Province de Kent... Le Duc d'York se flatte d'autant plus de réussir dans son entreprise, qu'elle ne peut être prévue par le Roi, ni par ceux de son parti.

Un Messager arrive, pour l'avertir que la Reine Marguerite marche avec les Seigneurs, & les troupes du Nord de l'Angleterre, pour le venir surprendre dans son Château de Sandal. Son armée est (dit-il) de plus de vingt mille hommes.

Le Duc d'York n'en est point épouvanté. Il dit à ses fils Edouard, & Richard, de rester auprès de lui. Il envoie Montaigu à Londres, pour dire à Warwick, & à Cob-ham, de s'assurer du Roi, & de ne plus se fier à ses promesses.

SCENE VII.

LE DUC D'YORK. EDOUARD.
RICHARD. SIR JEAN MORTIMER.
SIR HUGUES MORTIMER.

L Le Duc d'York dit à ses deux Oncles, qu'ils sont arrivés fort à propos, pour l'aider à
Fvj

se défendre contre la Reine. Ils sont d'avis de ne pas l'attendre, & d'aller à sa rencontre. Le Duc d'York dit, qu'il n'a que cinq mille hommes à opposer aux vingt mille de la Reine. Richard répond, que cinq cent suffiroient pour battre une armée commandée par une femme... On entend les tambours de la Reine. Le Duc d'York, & les autres, sortent pour aller au combat. » Je n'ai, *dit-il*, que cinq mille » hommes contre vingt : mais mon courage » nous rendra égaux, & j'en attends la victoire. J'en ai remporté plus d'une, en France, quoique l'ennemi fût dix fois plus fort que moi ; pourquoi donc aujourd'hui craindrois-je plus qu'alors ?

SCENE VIII.

La Scène représente un champ de bataille entre le Château de SANDAL, & WAKEFIELD.

Le jeune Comte de RUTLAND, & son Gouverneur, fuyant Milord CLIFFORD, & des soldats qui les poursuivent.

LE COMTE DE RUTLAND.

O U fuirai-je, ô Ciel ! Où me cacher ? Ah, Mon cher Gouver-

ACTE I.

209

neur , je suis perdu ! j'apperçois le sanguinaire Clifford !

CLIFFORD, *au Gouverneur.*

Hors d'ici , Chapelain , ton caractère te sauvé la vie. Quant à cet enfant il suffit qu'il appartienne à celui qui a tué mon pere... il faut qu'il périsse.

LE GOUVERNEUR.

Prenez donc aussi ma vie ! je ne le quitte point.

CLIFFORD.

Eloignez-vous , soldats ? qu'on m'arrache cet homme d'ici !

LE GOUVERNEUR.

Ah ! Clifford , ne trempez pas vos mains dans le sang de cet innocent ! vous vous rendrez l'horreur du Ciel , & de la terre. . . . *

CLIFFORD.

Voyons maintenant. . . . mais est-il déjà mort ? ou n'est-ce que la crainte qui l'a frappé ? .. Oh ! je te ferai ouvrir les yeux. . .

LE C. DE RUTLAND.

C'est ainsi que le lion superbe jette un regard terrible sur le timide ani-

* Les soldats l'entraînent.

mal qu'il s'apprête à déchirer. C'est ainsi qu'il insulte à sa proie ! Ah , redoutable Clifford , tue-moi plutôt d'un seul coup de ton épée , que de me faire mourir mille fois , à l'aspect de tes yeux foudroyans ! Permits pourtant , avant ma mort , que j'ose me croire peu digne de ta colère. Ah ! venge-toi sur des hommes , mais ne te deshonore point , en immolant un enfant.

CLIFFORD.

Tu cherches en vain à m'attendrir : le sang de mon pere a fermé dans mon cœur tout passag^e à la pitié.

LE C. DE RUTLAND.

Vange - toi donc , en attaquant le mien. Il est homme ; & - c'est un ennemi digne de toi.

CLIFFORD.

Eussai-je ici tous tes parens ensemble , tremblant sous la pointe de mon épée , tout leur sang , & le tien , ne pourroit assouvir ma vengeance. Les cendres mêmes de tes ayeux , tirées de leurs tombeaux , & jettées au vent , ne calmeroient pas encore l'ardeur du ressentiment qui me dévore. Le seul aspect d'un homme de ta mai-

son fatale , excite en moi plus d'horreur que la vûe d'une furie ; & la vie sera toujours un enfer pour moi , jusqu'à ce que mon bras en ait purgé la terre. . . Plût au Ciel que tu fusse le dernier de ce sang détesté ! ainsi prépare-toi. . .

LE C. DE RUTLAND.

Ah ! laisse-moi du moins prier le Ciel , avant que de périr. . . C'est à toi , grand Dieu , que je m'adresse ! . . . Quoi , généreux Clifford , seras-tu sans pitié ? . . .

CLIFFORD.

Il te seroit plus aisé d'émousser la pointe de mon épée , que d'attendrir mon cœur.

LE C. DE RUTLAND.

Hélas ! t'ai-je jamais offensé ? Pourquoi veux-tu ma mort ?

CLIFFORD.

Pour affliger ton pere.

LE C. DE RUTLAND.

Je n'étois pas né lorsqu'il t'offensa. . . Tu as un fils , Clifford ! c'est en son nom que je demande grace ; ou crains que le juste ciel ne lui reserve un sort aussi affreux que le mien. . . Ah ! je consens à vivre dans tes fers. Si tu te plains

alors de mon obéissance , use de tes droits , tue-moi : tu auras du moins un motif....

CLIFFORD.

En ai-je besoin ? Ton pere a massacré le mien : meurs malheureux. *

LE C. DE RUTLAND.

Dii faciant , laudis summa sit ista tua!

CLIFFORD.

C'est à toi maintenant Plantagenette , que Clifford aspire d'en faire autant. Que le sang de ton fils reste sur mon épée , jusqu'à ce que le tien puisse la nettoyer.

* Il le tue.

SCENE IX.

*On entend un bruit de guerre. Le
DUC D'YORK paroît seul.*

LE DUC D'YORK.

M Arguerite a vaincu. Mes deux Oncles sont morts en me défendant. Mon armée est en fuite.... Hélas ! où sont mes fils ? Ils ont du

moins combattu en Héros.... J'ai vu
trois fois Richard opposer son corps
aux coups qu'on me portoit. Edouard
a paru autant de fois à mes yeux , cou-
vert du sang de mes ennemis. Dans le
fort de la déroute , Richard faisoit en-
core sonner la charge , & ramenoit
mes plus braves guerriers au combat.
C'est la couronne (crioit-il) qu'il
» faut à la maison d'Yorck ! c'est la
» couronne ou le tombeau... Hélas ,
Il s'exposoit en vain ! Tout a cédé sous
les coups du vainqueur.... Mais qu'en-
tens-je ? . . . * L'ennemi me poursuit
encore , & je suis trop affoibli pour me
flatter d'échaper à sa rage... Ah , je le
tenterois en vain ! ma destinée est ac-
complie. C'est ici que j'attens la mort..

* On entend les trompettes.



SCENE X.

LA REINE MARGUERITE,
armée. LE PRINCE DE
GALLES. CLIFFORD.
NORTHUMBERLAND.
SOLDATS. LE DUC
D'YORK.

LE DUC D'YORK.

Viens, féroce Clifford ! approche,
barbare Northumberland ! York
est un objet digne de votre rage... Il la
méprise encore en s'y voyant livré.

NORTHUMBERLAND.

Cède enfin, orgueilleux Plantage-
nette, demande grace, ou meurs.

CLIFFORD.

Grace, dis-tu, Northumberland ? Il
n'en aura pas plus de moi, qu'il n'en
a fait à mon pere... Superbe Phaëton,
te voilà donc tombé ?

LE DUC D'YORK.

Venge-toi. Je laisse au Ciel le soin
de vous en punir tous. York n'est pas

ACTE I. 211

le dernier de son sang ; peut-être il en est un qui vengera son pere.... Cet unique espoir me console ; & mes yeux élevés au Ciel dédaignent désormais la fureur de mes ennemis... Eh bien ! que ne vous vengez-vous ? qui retient votre bras ? craignez-vous encore de m'attaquer ?

CLIFFORD.

Le lâche parle ainsi, quand il perd tout espoir.

LE DUC D'YORK.

Clifford , tu pense mieux , tu connois mon courage !

Oses tu , sans rougir , regarder ce visage ,
Dont l'aspect tant de fois , sçut te faire trem-
bler ,

Traître ? même à présent il te fait reculer ? ...

CLIFFORD.

Je ne dispute point avec toi... Tiens voilà ma réponse.*

LA REINE.

Non , arrête, Clifford ? j'ai des raisons pour prolonger sa vie... Mais la colère le rend sourd... Northumberland , arrêtez-le ? ...

* Il veut l'attaquer.

212 HENRY VI.

NORTHUMBERLAND.

Contiens-toi , Clifford : tu pourrois le tuer ; il faut le prendre vif . . . La guerre permet d'user de l'avantage du nombre , contre ses ennemis.

CLIFFORD.

J'y consens , puisqu'on le veut. Al-
lons. . . *

LE DUC D'YORK.

C'est ainsi que les brigands triom-
phent , & s'assurent de leur proie.

NORTHUMBERL. à la Reine.

Qu'ordonnez-vous maintenant, Ma-
dame , que nous fassions de lui ?

LA REINE.

Il faut , braves guerriers , le faire
asseoir ici sur cette petite motte de
terre , afin que l'ombre de cette chaî-
ne de montagne ne nous empêche pas
de le voir tout à découvert.. Eh bien !
c'est donc toi , qui voulois être Roi
d'Angleterre ? C'est donc toi , qui van-
tois avec tant d'audace dans notre Par-
lement l'éclat de ta maison ? Où sont
à présent ces fils , dont ton orgueil
nourrissoit de si grandes espérances ;

* Le Duc est attaqué , & pris.

l'impudique Edouard, & le vigoureux George ? Où est ton fils chéri, ce cher Richard, ce redoutable Bossu, dont la voix glapissante t'excita si souvent à la révolte ? Où est enfin ce beau Rutland, ce mignon que tu aimois si tendrement ? ... Lève les yeux, York ! Regarde ce mouchoir, il est teint de son sang. C'est au vaillant Clifford que j'en dois rendre grâce. Si la mort de ce fils te fait jeter des larmes, ce mouchoir peut les essuyer. Pauvre York ! je te plaindrois, en vérité, si je te haïssois moins. ... Quoi donc, ton cœur est-il de bronze ? le feu de ta rage a-t'il desséché tes entrailles ? quoi, ton Rutland est mort, & tu ne pleures pas ? Je te vois immobile dans l'instant où je me flattois de te voir furieux ? Tu trompes mon espoir. ... Mais je vois ce qui t'arrête ; York ne sçait parler qu'en voyant la couronne. Qu'on lui en apporte une, qui soit digne de lui. ... Allons, Milords, préparez vos hommages ? & qu'on le tiennne ; tandis que je vais le couronner. ... *

* Elle lui met sur la tête une couronne de papier.

214 HENRY VI.

Mais, son air est assez majestueux :
On le prendroit réellement pour un
Roi... Le voilà pourtant, celui qui
s'étoit emparé du trône de Henry ; le
voilà, cet homme, qui s'étoit fait adop-
ter pour héritier du sceptre d'Angle-
terre. Mais pourquoi donc est-il si tôt
couronné ? Je croyois qu'il ne dût être
Roi qu'après la mort de Henry ? Quoi,
seroit-ce aux dépens de Henry qu'il
porteroit ce Diadème ? En auroit-il
dépouillé le front de ce Monarque, qui
en devoit jouir jusqu'à la mort ? York,
ne l'avoit-il pas juré ? Oh ! s'il en
est ainsi, c'est une parjure, son crime
est impardonnable ; qu'on lui arrache
cette couronne : que sa tête tombe en
même tems : qu'il périsse.

CLIFFORD.

Cet ordre me regarde ; & le sang de
mon pere attend cette victime.

LA REINE.

Attendons un moment : je crois qu'il
veut parler ; il faut l'entendre.

LE DUC D'YORK.

O toi ! louve Françoise, monstre
plus sanguinaire encore que les loups

les plus affamés ! langue plus venimeuse cent fois que la dent de la vipère. Qu'il est affreux , pour un captif , de tomber dans les fers d'une amazone de ton espèce ! Ah ! si tu tenois encore à ton sexe , par un reste de pudeur , j'aurois du moins la consolation de te faire rougir ; mais l'habitude du vice a rendu ton front immuable , & le sentiment de ta bassesse semble t'avoir mise au-dessus de tous reproches ; oublierois-tu , s'il n'en étoit ainsi , que ton pere , le bon René , Roi en peinture des deux Siciles , & de Jerusalem , (mais moins à son aise qu'un Métayer Anglois) t'a donné la naissance ? Oublierois-tu que ce pauvre Monarque ne t'instruisit jamais à insulter plus grand que lui ? D'où vient donc ton orgueil ? Seroit-ce de ta fortune présente ? Il est vrai que la prospérité des gueux fait le malheur du monde. Seroit-ce de ta beauté ? Hélas ! qui t'en flatta jamais ? Seroit-ce de ta vertu ? le nom même t'en est inconnu ; seroit-ce de la sagesse de ton gouvernement ? jamais Etat fut-il plus mal administré. Née pour le malheur de l'Angleterre,

la France gagna tout en t'envoyant ici.
Femme par le visage , & tygre par le cœur ,
Tu traînois après toi , le carnage & l'horreur !

Barbare ! si ton sein renfermoit un
cœur sensible , pourrois-tu sans frémir ,
essuyer les yeux d'un pere , avec un
mouchoir trempé dans le sang de son
fils ? Ton sexe , après ce trait , t'avoüe-
ra-t'il encore ? implacable , cruelle ,
insensible aux remords , n'en dégra-
des-tu pas les plus chers attributs ? ...
Jouis , jouis de ta victoire , inflexible
Marguerite ! Tu voulois me voir fu-
rieux , tes vœux sont accomplis... Tu
voulois voir couler mes pleurs , mon
visage en est baigné ; ces pleurs font
les obsèques de mon cher Rutland : &
chaque larme crie vengeance contre
ton inhumanité.

NORTHUMBERLAND.

Sa situation m'émeut ; & j'ai peine à
retenir mes larmes.

LE DUC D'YORK.

Regarde , impitoiable Marguerite !
regarde ton fatal mouchoir ? Tout le
sang est bientôt effacé par mes pleurs.
Tiens ,

ACTE I. 117

Tiens, reprends ton funeste présent. Va te vanter de ta proie, si tant est que tu trouves des cœurs assez endurcis pour l'entendre sans horreur. Tiens, reprends ta couronne ; & ma malédiction avec elle. Puisse-tu, dans l'excès du malheur, avoir la même consolation que je reçois de toi....

Allons, brave Clifford, tes mains sont-elles prêtes ?

Que mon ame aille aux Cieux, & mon sang sur vos têtes !

NORTHUMBERLAND.

Auroit-il détruit ma famille entière, l'excès de son malheur attendriroit mon ame....

LA REINE.

Quoi vous pleurez, Milord ?
Rappelez-vous les maux qu'il nous a faits, vous sentirez votre foiblesse.

CLIFFORD.

J'ai juré de vanger mon pere.. :

Tome I.

K

148. HENRY VI.

Je remplis mon serment. *

LA REINE.

Que sa tête soit mise sur la porte de
la ville d'York , pour servir d'exem-
ple aux rebelles.

* Il perce le Duc d'York.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Scène est dans la Province de Galles. On entend une marche.
EDOUARD, & RICHARD,
paroissent avec leur armée.

Edouard est inquiet de n'avoir pas de nouvelles de son pere (le Duc d'York.) Il appréhende qu'il n'ait pas échapé à la poursuite de Clifford, & de Northumberland. Richard ressent la même inquiétude. Le jour commence à paroître. Edouard croit voir trois soleils levans. Il regarde ce prodige comme favorable aux trois fils du Duc d'York, & il veut désormais que ces trois soleils soient peints sur son bouclier... Un Messager arrive, qui leur apprend la mort du Duc d'York. Il fait le récit de ce qu'on a vû en action, à la fin du premier Acte. Edouard pleure le sort de son pere, dont il exalte la valeur. Richard dit que la fureur l'empêche de pleurer. » ... Les

» larmes (dit-il) sont pour les enfans : la
 » vangeance pour moi ! ô Richard ! ô mon
 » pere ! j'ai l'honneur de porter ton nom ;
 » j'aurai celui de te vanger , ou de périr en le
 » tentant ! » Les deux freres s'excitent mu-
 » tuellement à soutenir la guerre, & les droits de
 la maison d'York.

SCENE II.

*Les mêmes Auteurs. Le Comte de
 WARWICK, & le Marquis de
 MONTAIGU arrivent avec leur
 armée.*

W ARWICK dit, qu'il vient augmenter leur
 douleur. » Je n'eus pas sitôt appris (dit-
 » il) le malheureux succès de la bataille de
 » Wakefield , que je partis de Londres avec
 » toutes les forces que je pûs rassembler. J'é-
 » tois averti que la Reine revenoit par saint
 » Alban , dans l'intention de faire casser l'Ac-
 » te du Parlement en faveur de votre maison.
 » J'allai m'y poster dans le dessein de lui fer-
 » mer le passage , & de lui livrer bataille ; je
 » trainois le Roi Henry à ma suite . . . Que
 » vous dirai-je, Seigneurs ? On combattit d'a-
 » bord vaillamment de part & d'autre. Mais
 » soit que la victoire de la Reine eût abbattu
 » le courage de mes soldats , soit que la pré-

absence du Roi devint fatale à mon armée ,
 » j'ai vû bientôt rallentir l'ardeur de mes trou-
 » pes ; & tous les efforts que j'ai pû faire pour
 » ranimer leur courage ont été vains ! . . .
 » Le Roi s'est sauvé dans l'armée de la Reine ;
 » & je suis venu vous joindre en diligence
 » avec votre frere George , & le Duc de Nor-
 » folk , pour que nos troupes réunies puis-
 » sent composer une armée en état de faire
 » face à celle de la Reine.

On délibère sur ce qu'il est à propos de faire
 dans une pareille circonstance. Le sentiment
 de Warwick est de marcher droit à Londres,
 & d'y surprendre la Reine & son armée dans
 la joie de leur triomphe. Tous approuvent ,
 & louent l'avis de Warvvick. Edouard , deve-
 nu Duc d'York , remet toute sa fortune entre
 les mains de ce grand homme. Warvvick veut
 qu'Edouard soit proclamé Roi d'Angleterre
 dans toutes les Provinces par où ils passeront
 en allant à Londres. On donne le signal du dé-
 part ; & dans l'instant qu'on marche , en criant
Dieu & saint George , arrive un Messager de
 la part du Duc de Norfolk , qui dit , que la
 Reine vient à leur rencontre , avec une puis-
 sante armée « Tant mieux (répond War-
 » vvick) braves guerriers , allons la joindre.



SCENE III.

*Le Théâtre change, & représente
la ville d'York.*

LE ROI HENRY. LA REINE. CLIFFORD. NORTHUMBERLAND.
LE PRINCE DE GALLES. *Tambours, & Trompettes.*

LA Reine félicite Henry sur son arrivée. Elle lui fait remarquer la tête du Duc d'York sur la porte de la Ville, & elle invite le Roi à se réjouir du malheur de ce Prince. Henry est sensible au sort de son ennemi. Il atteste le Ciel qu'il n'en est point cause, & qu'on l'a forcé de rompre son serment. Clifford s'efforce de justifier la cruauté de la Reine, en déclamant contre l'ambition du feu Duc d'York. Le Roi applaudit à l'éloquence de Clifford... » Mais, dis-moi, Clifford, » (ajoute-t'il) n'as-tu jamais oui dire que le » bien mal acquis profitoit rarement ? Et » qu'heureux est l'enfant, dont le pere est » damné ? ... Je ne veux donc laisser à mon » fils d'autre héritage que mes bonnes actions ; » & je voudrois que mon pere ne m'en eût » pas laissé d'autre. De combien de douleurs, » de soins, d'inquiétudes, n'aurois-je pas » été exempt ? ... Ah ! pauvre York, que

ACTE II. 213

»tes amis ne sçavent-ils tout ce que je souffre ,
» en voyant là ta tête !

La Reine tache d'inspirer à Henry des sentimens plus conformes aux siens. Elle lui représente que son peu de fermeté est capable de décourager ses troupes , qui sont prêtes à marcher au combat. Elle lui rappelle , qu'il a promis de faire son fils Chevalier ; & elle prie de ne pas différer plus long-tems cette cérémonie... Le Roi y consent ; & en conférant cet ordre au Prince , qui est à genoux , il lui dit : » Edouard Plantagenette , » leve-toi , Chevalier. Mais souviens-toi de » ne jamais tirer l'épée que pour la justice ! .. Le Prince répond : » je crois, mon pere , avoir » droit de la tirer pour maintenir la Couronne » dans votre maison ; & dans cette confiance , » je combatterai jusqu'à la mort. . . . » Un Messager annonce que le Comte de Warwick avance à la tête de trente mille hommes ; qu'il a fait proclamer le nouveau Duc d'York , Roi d'Angleterre , dans toutes les Villes de son passage ; & que son armée grossit à chaque instant des déserteurs de l'armée Royale. . . . Clifford propose au Roi de quitter le camp , attendu que ses armes sont plus fortunées dans les mains de la Reine que dans les siennes. La Reine joint sa prière à celle de Clifford : mais Henry répond : qu'il s'agit de sa fortune comme de la leur , & qu'il veut demeurer dans l'armée. » En ce cas (dit Northumberland) » résolvez vous donc à combattre ! . . . » Le Prince de Galles prie son pere de ne pas indisposer les Seigneurs de son parti. » Animez ,

» & chérifiez (dit-il) ceux qui vont s'exposer
 » pour votre défense. Tirez l'épée , mon pere,
 » & criez , *Saint George!* . . .

SCENE IV.

Les mêmes Auteurs. On entend la marche d'York , & l'on voit arriver de l'autre côté du Théâtre, EDOUARD, RICHARD, GEORGE, DUC DE CLARENCE, WARWICK, NORFOLK, MONTAIGU, & des soldats.

E Douard , d'York , somme le Roi Henry de le reconnoître pour son Souverain. Il lui reproche son parjure. La Reine répond pour Henry. Elle insulte Edouard , qui lui répond sur le même ton. Clifford vient à l'appui de Marguerite. Dès que Richard l'entend , il lui reproche le meurtre de son frere Rutland. Clifford dit qu'il a fait plus , puisque le Duc d'York est mort de sa main. Richard furieux , demande en grace qu'on donne le signal du combat. Warwick seconde Richard ; Il essuie des reproches de la part de la Reine , & de Clifford. Le Roi Henry veut parler ; mais Marguerite lui dit de défier ses ennemis , ou de se taire. Grande altercation entre les deux partis. Edouard & Richard disent des invectives à la Reine , & en reçoivent d'elle. Clarence s'en mêle aussi. Enfin la dis-

pute finit par un défi qu'Edouard fait à Marguerite , & aux Seigneurs de son parti ; & l'on court aux armes de part & d'autre.

S C E N E V.

Le Théâtre change , & représente le champ de bataille de Ferri-bridge, dans la Province d'York. On entend le bruit du combat.

LE Comte de Warwick , accablé de fatigue , vient un moment reprendre haleine. Il se couche sur le gazon... Edouard arrive , en fuyant , & en accusant le Ciel de son malheur... » Frappe (dit-il) ou sois-moi plus favorable ! Tout est désespéré , & le soleil d'Edouard est obscurci !... Clarence vient en dire autant. » La bataille est perdue , » l'armée est en fuite. Que faire ? Où se » sauver ?... Richard survient. Il se plaint de Warwick. » Pourquoi (dit-il) as-tu quitté » l'armée ? Ton frere vient de périr de la » main de Clifford , & son dernier soupir im- » plore ta vengeance.

Warwick se ranime à la voix de Richard... » Allons (dit-il) que la terre au- » jourd'hui soit enivrée de notre sang ! Qui » de vous veut m'imiter ? Je commence par » tuer mon cheval , en renonçant à tout es-

» poir de me sauver... Ah ! que faisons nous
 » ici , mes amis ? quoi , plus foibles que des
 » femmes , est-il tems de compter , & de
 » pleurer nos pertes ? Oublions nous que l'en-
 » nemi va bien !ôt achever de nous accabler ?
 » Oublions nous les horreurs qu'il nous pré-
 » pare , si nous tombons vivans entre ses
 » mains cruelles ? ... C'est ici , qu'à genoux ,
 » j'atteste l'Éternel , de ne prendre aucun
 » repos jusqu'à ce que je meure , ou que je
 » sois vengé !

E D O U A R D.

O Warwick ? Je m'agenouille avec
 toi ? je m'associe à ton serment !...
 Achille de nos jours , c'est toi qui fais
 les Rois , c'est toi qui les détrône ! Sois
 maître de ma main , de mes yeux , de
 mon cœur. Tu me verras digne de la
 couronne , ou je pèris à tes côtés....
 Adieu , mes freres , Adieu ! Edouard
 espère encore de vous revoir. Ce sera
 dans les cieus , si ce n'est sur la terre.

R I C H A R D.

Mon frere , donne-moi ta main. Et
 toi vaillant Warwick , permets que
 je t'embrasse..... Je ne pleurai ja-
 mais ; maintenant je sanglote à l'as-
 pect de nos malheurs , & de ta géné-
 rosité !

ACTE II.
WARWICK.

227

Aux armes ! aux armes ! encor un coup , adieu. ...

CLARENCE.

Non , partons tous ensemble , & mourons à la fois. Laissons fuir les lâches , & regardons comme nos freres tous ceux qui reviendront au combat avec nous. Promettons-leur des prix capables de les tenter : on n'a plus rien à ménager , quand il s'agit de vaincre ou de périr. Partons , volons , il est tems !

SCENE VI.

Le bruit du combat redouble. Richard poursuit Clifford.

RICHARD.

Sanguinaire Clifford , je te trouve donc seul ? Regarde ces deux bras , dévoués à ta perte ! Un mur d'airain dût-il t'environner , l'un vengera mon pere , & l'autre vengera l'infortuné Rutland.

K vj

HENRY VI. CLIFFORD.

Fort bien, Richard ! Allons ; mais puisque nous sommes seuls , écoute-moi. . . . Tu vois cette main ? C'est celle qui tua ton pere. Enfin tu vois ce cœur qui triomphe de leur mort , & qui brûle de triompher de la tienne. . . . *

RICHARD.

Warwick , retire-toi. Chasse d'autre gibier ; je m'en sens fort assez , pour mettre ce loup à mort. . . .

* Ils combattent ; Warwick paroît , & Clifford prend la fuite. Richard le poursuit.

SCENE VII.

LE Roi Henry paroît sur une petite éminence , d'où il examine la bataille avec des yeux Philosophes. C'est par complaisance qu'il s'en est retiré , pour ne pas déplaire à la Reine & à Clifford , qui lui ont dit que sa présence dans l'armée portoit toujours malheur à ses armes. . . Il compare ce spectacle à celui qu'offre la nature au lever du soleil ,

quand l'ombre mourante des nuages semble combattre les rayons naissans de la lumière... D'un autre côté (dit-il) » C'est une mer agitée , que le vent fait refluer loin du rivage : » mais dont les flots pressés l'un par l'autre » reviennent sur leurs pas avec encore plus » d'impétuosité , & semblent à leur tour être » vainqueurs des vents , qui bientôt les repoussent encore ! » Il prend le parti de s'asseoir , en attendant l'événement du combat , qu'il laisse à la volonté du Ciel... Il préféreroit la mort à une vie aussi tumultueuse que l'est la sienne ; & le sort des bergers lui paroît bien plus doux. Il fait ici l'éloge de la vie champêtre , & des avantages qu'on en peut retirer pour le salut , par une sage distribution du loisir , dont alors on est maître » Hélas (s'écrie-t'il) l'ombrage de l'aimable aubépine » n'est-il pas bien plus agréable au pasteur » uniquement attentif au soin de son troupeau , » que ne l'est celui des plus riches dais à » un Souverain toujours en garde contre les » embûches de ses ennemis , ou de ses sujets ? » Tout repose , tout dort , quand le premier sommeille :

» Mais l'autre croit toujours que la trahison veille !

Les réflexions de Henry sont interrompues par un soldat , qui vient fouiller un homme qu'il a tué. Ce soldat visite le mort : puis tout à coup il s'écrie , » Ah ! Malheureux , qu'as-tu fait ? C'est ton pere que tu viens de tuer !

» O jours affreux ! siècle à jamais exécra-
 » ble ! il te manquoit un si terrible événement !...
 » Pardonne-moi , grand Dieu ! Je croyois
 » servir mon Roi. Pardonne-moi , mon pere !
 » Je ne te connoissois pas.... mes larmes
 » vont laver tes blessures sanglantes & puis-
 » sai-je expirer de douleur , après t'avoir ren-
 » du ce funeste devoir ! ...

Le Roi Henry , touché jusqu'aux larmes ,
 déplore les horreurs de la guerre civile. ...
 » Pleurez , dit-il , infortunés mortels ! Mes
 » larmes couleront avec les vôtres

Il est encore interrompu par un autre sol-
 dat , qui traîne un blessé sur le Théâtre. Ce
 soldat , qui est aussi blessé lui-même , demande
 la bourse au mourant. . . Il le reconnoît pour
 son fils unique qu'il vient de massacrer. O
 mon fils ! O mon sang ! . . . » Hélas ! ou-
 » vre les yeux , vois du moins la douleur , &
 » les remords qui me déchirent !

Henry aussi ému , aussi pénétré que ce triste
 pere , maudit la guerre , & l'ambition des
 hommes. Il leve les mains au Ciel , & deman-
 de , en pleurant , la fin de son courroux con-
 tre l'Angleterre. . » Fatales factions des deux
 » Roses ! (s'écrie-t'il) sources de sang , & de
 » carnage ! Je vous vois peintes , emblémati-
 » quement , sur le corps de cet enfant malheu-
 » reux ! Le sang vermeil , qui coule de ses
 » blessures , me représente la couleur de la
 » maison de Lancastre. Et la pâleur mortelle
 » qui couvre son visage , exprime celle de la
 » maison d'York. . . . Flétris plutôt , grand
 » Dieu ! arrache plutôt l'une de ces deux ro-

» ses, que de les laisser croître plus long-tems
» toutes deux pour le malheur des hommes !

Le fils ouvre enfin les yeux, & reconnoît son pere, qui est expirant comme lui. Ils expriment tous deux leurs regrets, leur tendresse, & leurs remords. Le Roi participe à une scène si touchante, où il étale toute la bonté de son cœur. . . . Le fils veut se relever, pour emporter son pere.. » Non, non, (répond le pere) c'est dans mes foibles bras » que mon fils doit expirer ! Mon cœur sera » ton tombeau ! ton image n'en sortira jamais ; & mes tendres soupirs feront (jusqu'à » ma mort) les obsèques d'un fils, que je regrette autant que je l'aimois... Viens, mon » cher enfant ! Fuyons, loin de ce lieu funeste. Règne ici qui voudra. Guerre inhumaine, tu me coûtes trop cher !

Cœurs désolés (dit Henry) vous laissez ici un Roi plus malheureux encore, que vous ne croyez l'être !

SCENE VIII.

LE bruit de guerre augmente. Des troupes fuyent à travers le Théâtre. La Reine Marguerite, le Prince de Galles, & le Comte d'Exeter, disent à Henry que tout est perdu ; & qu'il faut qu'il se sauve au plutôt à Berwick. » Edouard, & Richard (dit la Reine » ne) portent par-tout la victoire & la mort. » Ils nous poursuivent : sauvons-nous !

Henry consent à les suivre , non parce qu'il craint de mourir, mais parce qu'il aime à obéir à la Reine. . . . Ils sortent.

SCENE IX.

CLIFFORD, *blessé. Seul.*

C'Est ici que le flambeau de ma vie doit s'éteindre !... Oüi, je le sens prêt à finir. Il n'éclairera plus Henry, du feu de sa lumière !... O maison de Lancastre ! je déplore bien plus ta chute que la mienne. Mon amitié pour toi, & la terreur de mon nom, t'attachèrent bien des guerriers, qui vont quitter tes drapeaux.... * Je chancelle, je tombe, & ma chute marque l'instant de l'élévation de l'ennemi de mon Roi.... Peuple volage ! il te faut de bons guides ; & mon Roi n'en a plus. Je te vois déjà tourner les yeux du côté de la maison d'York ; & Lancastre est abandonné. . . . Trop bon, trop foible Henry ! que n'as-tu scû régner ? Ah ! que n'as-tu suivi l'exemple de tes peres ? York seroit soumis, tu

* Il tombe.

ferois un grand Roi ! ... Mais tu t'es endormi dans le sein de la mollesse ; la crainte du danger t'a paru trop éloignée pour troubler ton repos ; & ton réveil fut d'autant plus affreux qu'il offrit à tes yeux un péril inévitable. Que de maux n'aurois-tu pas prévenu ? Que de sang n'aurois-tu pas épargné ? Que de veuves de moins dans tes tristes Etats ? ... Ton indulgence , ou pour mieux dire , ton insensibilité , ont fait tous tes malheurs , & les nôtres ! La seule impunité nous enhardit au crime.... Mais aux maux sans espoir , la plainte est inutile ; & les miens sont de ce genre. Tous les chemins sont fermés à ma fuite. Et fussent-ils ouverts , dans l'état où je suis , pourrois-je en profiter ?

Attendons , sans frémir , un ennemi barbare ;
Recevons en héros la mort qu'il me prépare :

Après ce que j'ai fait , mon sort est tout prévu ;
Et le malheur n'est rien , quand il est attendu !

Mais je sens que la mort va prévenir leur rage :
Déjà jusqu'à mon cœur elle s'ouvre un passage.

A travers ma blessure, & les flots de mon sang:
S'ils n'arrivent bientôt, épuiseront mon flanc!
Je succombe !.. Venez, j'ai tué votre pere !...
Clifford, en expirant, brave votre colère !..

SCENE X.

On entend sonner la retraite. E-
douard paroît avec RICHARD,
CLARENCE, MONTAIGU,
WARWICK, & une partie de
son armée.

EDOUARD.

R Eposons-nous un instant, mes amis ; nous en avons acquis le droit. J'ai confiance en ceux que j'ai chargés de poursuivre la cruelle Marguerite, dont la prise est d'autant plus importante, qu'elle traîne après elle son imbécile époux ! ... Mais croyez-vous que Clifford soit un des compagnons de sa fuite ?

WARWICK.

Non, Seigneur : il n'est pas possible qu'il se soit échapé. J'étois présent lors-

que Richard l'a blessé : & en quelque lieu qu'il soit , il est mort.

R I C H A R D.

.... * J'entens plaindre un mourant ? ... Qu'on cherche... Quel est-il ?

E D O U A R D.

J'ai vaincu : quel qu'il soit , qu'on ait soin de ses jours.

R I C H A R D.

Retraite-toi , mon frere ? Ah , grand Dieu , c'est Clifford ! c'est le boureau de mon pere , & de Rutland.

W A R W I C K.

Qu'on aille au plutôt à York chercher la tête de votre pere , & que celle de Clifford la remplace.

E D O U A R D.

Qu'on extermine au plutôt cette chouette si fatale à notre maison. Il n'ouvrira jamais la bouche que pour annoncer la mort !

W A R W I C K.

Je crois , Seigneur , qu'il est bon de le faire parler... Clifford , ranime-toi : ne m'entends-tu point ? Parle ? ... Je le crois mort : il ne voit , ni n'entend.

* Clifford se plaint.

RICHARD.

Plût à Dieu , qu'il vécût ! ... Mais , peut-être n'est-il pas mort... Il feint sans doute de l'être , pour ne pas effuyer les mêmes opprobres qu'il a fait souffrir à mon pere.

CLARENCE.

En ce cas , il faut tout employer pour le faire parler.

RICHARD.

Clifford , demande grace , pour ne pas l'obtenir ?

EDOUARD.

Clifford , tâche de nous montrer un repentir infructueux ?

CLARENCE.

Clifford , sens amèrement la peine de tes crimes!...

Richard est au désespoir de ce que Clifford lui a ôté , (en mourant) tout le plaisir de la vengeance. On coupe la tête à Clifford , & on l'envoie sur la porte d'York en place de celle du pere d'Edouard. Warwick ordonne qu'on marche à Londres , pour le couronnement d'Edouard... « Je partirai , (dit-il) ensuite pour la France , & je demanderai pour vous la Princesse Bonne en mariage. . . » Vous unirez par là les deux Royaumes ; & vous ne craindrez plus la maison de Lan-

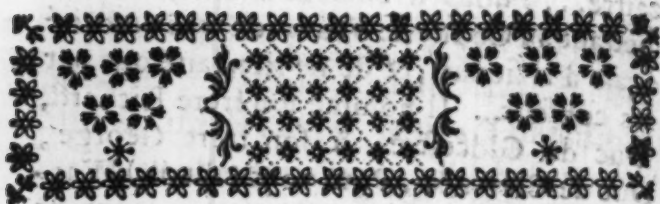
A C T E II.

322

« castre. :. Edouard consent à tout , en pro-
 » mettant au Comte de Warwick une autorité
 » égale à la sienne , & de ne rien faire que par
 » ses conseils... Il nomme son frere Richard,
 » Duc de Glocestre ; & son frere George ,
 » Duc de Clarence... Pour vous (dit-il) War-
 » wick , vous ferez , & vous ferez , tout ce
 » que vous voudrez... »

« Richard prie son frere de le faire plutôt
 » Duc de Clarence , que Duc de Glocestre ,
 » attendu que le nom de Glocestre n'a jamais
 » été heureux... Warwick , dit , que ces re-
 » marques populaires sont ridicules , & que
 » le plus pressé est d'aller à Londres , pour
 » prendre possession.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Forêt,
dans la Province de Lancastre.*

S Inklo, & Humphrey, chasseurs, paroissent armés d'arbalètes : ils se mettent à l'affut de quelque fauve. Le Roi Henry se promene avec un livre de prière à la main. Il est revenu d'Ecosse, par pure tendresse pour sa Patrie : il la revoit avec transport. Il soupire cependant, en se rappelant qu'un autre en est le Souverain ; & il regrette sa grandeur passée. L'un des chasseurs le reconnoît, & veut l'arrêter. L'autre s'y oppose : il veut entendre les réflexions que fait Henry. . . . Ce Monarque annonce dans son Monologue, que sa femme & son fils sont allés en France demander du secours au Roi Louis ; & que Warwick, d'un autre côté, est allé pour demander la Princesse Bonne en mariage à ce Prince, pour le nouveau Roi Edouard. Il plaint la

ACTE III. 239

Reine Marguerite, & son fils, à cause que Warwick est plus éloquent qu'eux, & que le Roi Louis se laisse aisément émouvoir par les bons Orateurs.... Il espère pourtant que l'infortuné, & les soupirs de Marguerite pourront attendrir ce Prince, ou balancer le crédit de Warwick. Il ne peut se persuader qu'un cœur sensible puisse résister aux larmes de son épouse.... Il se rappelle cependant, avec douleur, tous les obstacles que Marguerite aura à vaincre. » Elle va (dit-il.) » pour demander; & Warwick va pour donner! l'une implore un secours considérable » pour un Roi détrôné, l'autre demande une » épouse pour un Roi triomphant. Quelle » différence!

» Humphrey l'acoste.... Qui es-tu, (lui dit-il) pour parler ainsi des Rois, & des » Reines? Henry répond: Je suis plus que » je ne parois être, & moins que ce que je » devrois être par ma naissance. . . . Après un court dialogue, où Henry parle toujours en Philosophe Chrétien, les deux chasseurs le forcent de les suivre, & le conduisent au Roi Edouard.



SCENE II.

*Le Théâtre représente le Palais
d'Édouard.*

LE ROI EDOUARD. RICHARD,
DUC DE GLOCESTRE, GEOR-
GE DUC DE CLARENCE,
MILADI-GRAY.

LE mari de Lady Gray a été tué à la bataille de Saint Alban , en combattant pour la maison de Lancastre , & toutes ses terres ont été confisquées par le vainqueur. Elle vient en demander la restitution au nouveau Roi. Edouard est frappé de la beauté de cette jeune veuve. Les Ducs de Glocestre , & de Clarence , qui connoissent le tempérament du Roi leur frere , en badinent entre eux. Edouard les prie de s'écarter un moment. . . . Dès qu'ils sont éloignés , Edouard , après quelques questions sur l'état de la famille de la veuve , & sur le nombre de ses enfans , lui déclare assez cavalièrement , qu'il est disposé à faire leur fortune , & à lui rendre les biens qu'elle reclame , pourvû qu'elle s'engage à lui en témoigner de la reconnoissance. Lady Gray répond en femme vertueuse. Edouard insiste , & va même jusqu'à la menace :

ACTE III. 248

nace : mais la veuve répond toujours avec
 autant de force que de modestie
 L'amour d'Edouard n'en devient que plus
 grand .. Que vois-je ? (dit-il à part) » son
 » esprit , ses vertus , égalent ses attraits ?
 » Tout en elle est divin ! que lui faut-il de
 » plus pour mériter une couronne ? sans doute
 » elle étoit née pour un Roi , & le Ciel me
 » la réservoir pour maîtresse , ou pour fem-
 » me C'en est fait Madame , le
 » Roi Edouard vous offre sa main.

LADY GRAY.

Seigneur , cette offre me flatte
 sans m'éblouir. Je sçais ce que je
 suis, & tout ce que vous êtes.

LE ROY EDOUARD.

Je jure par mon sceptre , que mon
 cœur est d'accord avec ma bouche ;
 & je n'ai d'autre but , que de vous
 posséder....

LADY GRAY.

Moi , Seigneur ! C'est à quoi je ne
 puis consentir. Vous vous abasse-
 riez , en me prenant pour femme ; &
 l'honneur me défend d'être votre
 maîtresse.

LE ROY EDOUARD.

Ecoutez-moi , Madame : c'est un

Tome I.

L

trône, c'est sa main, que votre Roi vous offre.

LADY GRAY.

Quoi Seigneur, vous pourriez vous résoudre à prendre le nom de pere de mes fils ?

LE ROY EDOUARD.

Aussi aisément que j'espere que vous prendrez celui de mere de mes filles... Brisons donc là-dessus, & recevez ma foi.

Les Ducs de Clarence & de Glocestre s'approchent, & le Roi leur déclare son mariage avec Milady Gray. Ils tournent cette déclaration en raillerie : mais Edouard leur notifie sérieusement, que telle est son intention. Un Messager vient apprendre au Roi, que le Roi Henry a été arrêté, & qu'il arrive à la porte du Palais. Edouard donne ordre que l'on conduise Henry à la Tour de Londres. Il prend congé de Lady Gray, après avoir commandé aux deux Ducs de la respecter ; & il sort avec Clarence pour aller interroger celui qui a arrêté Henry.



SCENE III.

LE DUC DE GLOCESTRE, *seul.*

IL est fâché du mariage du Roi son frere. Il auroit souhaité que ce Prince se fût tellement livré à ses plaisirs, qu'il eût fini sa carrière sans laisser de postérité légitime : » c'étoit, dit-il, un degré de moins, pour aller » jusqu'au trône où j'aspire... » Que feras-tu donc, malheureux Glocestre ? Quelle » autre félicité le monde peut-il t'offrir, pour » te consoler de n'être pas Roi ? L'amour seroit-il capable de fixer un cœur tel que le tien ? Es-tu taillé pour la galanterie ? & la nature n'a-t-elle pas pris soin de te former un corps plus propre à inspirer le mépris que la tendresse ? ... Loin de moi, vain & ridicule espoir ! Glocestre n'est point né pour l'amour, il est né pour commander, il est né pour se vanger de ceux que la nature a favorisé, à ses dépens... Oui, c'est au trône seul, que tout mon cœur aspire. C'est un songe, je le sens ; c'est une chimère ; mais elle est douce ; elle me flatte, elle me nourrit ! tout ce qui la détruit est un enfer pour moi... mais comment la réaliser, cette chimère aimable ? Quels moyens puis-je employer, quels ressorts, puis-je faire mouvoir pour atteindre au but désiré ? L'espace immense qui m'en sépare, me déchire, & m'anéantit ! ... Mais quoi ? le sang ne

» peut-il pas me frayer un chemin jusque-là ?
 » Tout assassin doit-il avoir un front sévère ?
 » & ses projets sinistres doivent-ils être écrits
 » sur son visage ? Contrefaisons le mien ; Pei-
 » gnons y une autre âme que la mienne ; ca-
 » ressions , plaignons , secourons , servons mes
 » plus grands ennemis , pour les égorger avec
 » plus de sûreté . . . Plus éloquent que Nes-
 » tor , plus rusé qu'Ulysse , plus traître que
 » Sinon , plus subtil que Protée , plus politi-
 » quement sanguinaire que Machiavel : Que
 » me faut-il de plus , pour gagner la Couron-
 » ne ? L'enfer me la promet , & déjà je la tiens .

SCENE IV.

*Le Théâtre change , & représente le
 Palais du ROI DE FRANCE. On
 voit entrer le ROI LOUIS , la
 Princesse BONNE , l'Amiral de
 BOURBON , EDOUARD PRIN-
 CE DE GALLES , LA REINE
 MARGUERITE , & le Comte
 d'OXFORD.*

*Le Roi Louis , après s'être assis un
 moment , se lève.*

LE ROI LOUIS.

Digne Reine d'Angleterre , incom-
 parable Marguerite , asseyez-

A C T E III. 245

vous ; votre rang & votre naissance
ne permettent pas que vous soyez de-
bout tandis que Louis est assis.

LA REINE MARGUERITE.

Non, puissant Roi de France ! Non,
Marguerite n'est plus Reine. L'injustice
du sort la condamne à servir , à plier
sous un maître ! . . .

J'ai regné , je l'avoue ; & mon nom sur la
terre ,

A peut-être illustré le Thrône d'Angleterre ;
Mais , avec mon bonheur , mes titres éclipsés,
De ce que je vous dois m'avertissent assez !

LE ROY LOUIS.

Qu'entens-je , Madame ! D'où naît
ce désespoir ?

LA R. MARGUER.

Mes yeux baignés de pleurs , mon
cœur noyé dans l'amertume , ne peu-
vent exprimer l'excès de ma douleur !

LE ROY LOUIS.

Parlez , parlez , Madame ; & quelle
qu'en soit la cause , soyez toujours l'il-
lustre Marguerite . . . * Ce n'est pas à

* Il la fait asseoir.

la fortune a fait plier un courage tel que le vôtre : il est fait pour triompher d'elle. Parlez donc sans contrainte ; & si la France peut apporter quelque remede à vos maux , comptez sur son secours.

LA R. MARGUERITE.

Cette promesse me rend la vie , & me donne la force de parler Apprenez donc , Seigneur , que le Roi mon époux , arraché de son Thrône par un Sujet rebelle , cherche aujourd'hui sa vie & sa sureté dans le fond de l'Ecosse. C'est l'ambitieux Edouard, ci-devant Duc d'York, qui regne maintenant en Angleterre ! ... Voilà , Seigneur , la cause de mes pleurs , voilà ce qui amene ici la triste Marguerite , & son malheureux fils. Vous seul pouvez nous secourir , Seigneur ! si vous perdons cet espoir , il ne nous en reste plus. L'Ecosse nous est encore fidelle : elle brûle de nous en donner des marques : mais les Pairs sont divisés entre eux , nos trésors sont pillés , nos troupes dispersées , & nous-mêmes forcés de chercher ici un azile contre l'orage !

ACTE III.

247

LE ROI LOUIS.

Calmez-vous, grande Reine. Louis brûle de vous vanger. Il s'agit d'en concerter les moyens; nous allons y pourvoir.

LA R. MARGUER.

Ah, Seigneur, le mal exige un prompt remède! le moindre retardement accroît la puissance de mon ennemi.

LE ROI LOUIS.

Madame, le secours que je vous prépare n'en sera que plus grand.

LA R. MARGUER.

Seigneur, pardonnez mon impatience! c'est le défaut des malheureux! ... Mais, ô ciel! j'apperçois l'artisan de mes peines! ...

SCENE V

*Les mêmes Acteurs. LE COMTE
DE WARWICK.*

LE ROI LOUIS.

Quel est celui qui ose paroître devant moi avec tant d'audace?

L iij

LA R. MARGUER.

C'est le Comte de Warwick ; c'est l'ami , c'est le bras de notre usurpateur !...

LE ROI LOUIS , *descend du Trône ,
& Marguerite se leve.*

Soyez le bien venu , brave Warwick ... Quel dessein vous conduit en ces lieux ?

LA REINE MARG.

Hélas , un nouvel orage s'élève contre nous. Je vois celui qui dispose des vents !

WARWICK.

Edouard , Roi d'Angleterre , mon maître , & votre ami , m'a chargé de vous saluer de sa part , & de vous demander votre amitié. Prêt à serrer les neuds qui doivent assurer la paix des deux Royaumes , il vous demande la Princesse Bonne en mariage. Jamais plus beau lien ne peut l'unir à vous.

LA REINE MARG. *à part.*

Si sa demande réussit , Henry perd la couronne. ...

WARWICK , *à la Princesse Bonne.*

Permettez , Madame , que pour remplir les ordres de mon Roi , j'obtienne

A C T E III. 249

la faveur de vous baiset la main. Quelque foible interprète des sentimens qu'il a conçu pour vous sur la foi de votre renommée, je vois pourtant avec admiration que vos charmes sont encore supérieurs à ce qu'elle en public.

LA REINE MARG.

Permettez, Seigneur, & vous Madame, quil me soit permis de parler avant que vous répondiez à Warwick!.. Gardez-vous bien de croire que ce soit l'amour, ou l'estime, qui le guident dans sa demande. La politique seule, enfant de la nécessité, dirige les démarches d'un usurpateur. Quand un tyran parle d'amour à la fille, ou à la sœur d'un grand Roi, c'est de l'appui qu'il cherche, & non de la tendresse... Pour le prouver tyran, je n'ai qu'un mot à dire : Henry respire encore... Mais dût-il être mort, voilà le Prince Edouard, voilà son successeur Quel est donc cet hymen ? Quelle est cette alliance, qu'on ose vous proposer, magnanime Louis ? C'est votre honte, c'est le tombeau de votre gloire. Les tyrans n'ont qu'un tems, &

250 HENRY VI.
ce tems est bien court ! La vengeance
du Ciel pend toujours sur leur tête.

WARWICK.

Impétueuse Marguerite ! . . .

LE P. EDOUARD.

Pourquoi pas , Reine ?

WARWICK.

Parce que ton Pere étoit un usurpa-
teur.

OXFORD.

Ainsi , Warwick , tu crois donc
anéantir la mémoire de Jean de Gand,
le vainqueur de l'Espagne ? De Henry
IV. le plus sage des Rois ? De Henry
V. dont la bravoure conquit la Fran-
ce ? . . . L'univers sçait pourtant que
mon Roi descend d'eux ?

WARWICK.

Tu aurois dû ajouter , Oxford , que
ton Roi perdit tout ce que ces héros
avoient gagnés : c'étoit le vrai moyen
de faire ici ta cour Quoiqu'il en
soit , la généalogie dont tu fais l'étala-
ge , n'embrasse pas plus de soixante
ans. La prescription te paroît-elle suf-
fisante , quand il s'agit d'une couronne ?

OXFORD.

Eh quoi , Warwick , peux-tu sans

ACTE III. 251

rougir attaquer le titre d'un Souverain
que tu as bien servi pendant plus de
trente-six ans?

WARWICK.

Et puis-je voir Oxford, que j'ai tou-
jours crû juste, chercher à m'éblouir
avec une généalogie? ouvre les yeux,
comme moi, & reconnois enfin ton
légitime maître.

OXFORD.

Qui? ton Edouard? lui, qui fit périr
mon frère? lui, qui arracha à mon Père
un reste de vie, que l'âge alloit con-
sumer? ... Non, Warwick, non. Tant
que ce bras aura de la vigueur, il sou-
tiendra la maison de Lancastre.

WARWICK.

Et le mien combattra pour celle
d'York.

Le Roi Louis prie la Reine Marguerite &
la suite des'écarter un moment. Il interroge
Warvvick sur la légitimité des droits du Roi
Edouard au Thrône d'Angleterre; & sur la
sincérité des sentimens de ce Monarque pour
la Princesse Bonne. Satisfait des réponses de
Warvvick, il consulte l'inclination de Bonne
qui ne cache pas que la grande réputation d'E-
douard a fait quelqn'impression sur elle. Alors
le Roi Louis dit à Warvvick qu'il accorde sa

sœur à Edouard. Il rappelle la Reine Marguerite, à qui il fait la même déclaration. Elle s'en vange sur Warwick. Le Roy lui promet toute sorte d'assistance dans son Royaume, pour elle, & pour les siens. Mais il n'est plus d'avis de l'aider contre un Roi paisible possesseur du Trône d'Angleterre de l'aveu de la nation Angloise. Marguerite, & Warwick, s'accablent de reproches. Un Courier arrive, qui apporte la nouvelle du mariage du Roi Edouard avec Milady Gray. Le Roi Louis en est indigné; Warwick est furieux; & Marguerite au comble de la joye... Warwick revenu de son étonnement, jure, & proteste qu'il n'étoit pas instruit de cette intrigue. Il déteste Edouard; il le renie pour son Roi. Et pour se vanger de l'affront que ce Monarque vient de lui faire, il offre son secours à la Reine Marguerite pour rétablir Henry. Marguerite est charmée: elle oublie tout le mal que Warwick lui a fait; & elle le comble de caresses. Ils s'unissent pour demander des troupes au Roi Louis; & Warwick répond du succès de son entreprise. Il sçait déjà (par la lettre qu'il vient de recevoir) que le Duc de Clarence est prêt à rompre avec le Roi Edouard. Il fonde de grandes espérances sur ce Prince. La Princesse Bonne, piquée contre Edouard, joint les sollicitations à celles de Marguerite & de Warwick, pour que le Roi Louis prenne la défense d'Henry. Louis prend enfin son parti. Il dit au Courier, d'affurer son maître qu'il lui enverra bien-tôt une vigoureuse *bande de masques* pour danser à ses noces.... Le Roi Louis veut

que Warwick, & Oxford, s'embarquent au plutôt avec cinq mille hommes choisis. Si ce secours n'est pas suffisant, il se réserve d'en envoyer un plus puissant, sous la conduite de Marguerite, & de son fils. Il demande cependant à Warwick, quelle assurance il peut recevoir de sa fidélité? Warwick répond qu'il donne sa fille au Prince d'ouard, si Marguerite l'agrée Elle y consent avec joie, & le Prince Edouard de même... Cet accord fait, & juré, Louis ordonne à l'Amiral de Bourbon de tenir sa flotte prête pour cette expédition; & ils sortent tous, à la réserve de Warwick... Il exhale sa colere contre le Roi Edouard, qu'il brûle de punir de son ingratitude.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente le Palais
D'EDOUARD. Les Ducs de
GLOCESTRE & de CLAREN-
CE paroissent, avec SOMMER-
SET, & MONTAIGU.*

LEs deux Ducs marquent combien ils sont
mécontents du mariage du Roy leur frere
avec Milady Gray . . . Le Roi arrive avec son
épouse, vêtue en Reine, suivie des Comtes de
Pembroke, Stafford, & Hastings. Edouard
qui s'aperçoit du chagrin secret de ses freres,
demande à Clarence ce qu'il pense du choix
qu'il vient de faire ? Clarence répond, qu'il
en pense tout ce que le Roi de France, & le
Comte de Warwick sont en droit d'en penser.
Edouard dit qu'il est Roy, & qu'il n'a d'autre
loi que sa volonté. Il interroge Glocestre, qui
lui répond ironiquement. Les reproches s'ai-
grissent de part & d'autre. Hastings prend le

ACTE IV. 253

parti du Roi , Montaigu celui des Ducs. La Reine parle enfin. Elle prie les deux Ducs de songer qu'elle n'est pas née d'un sang que le Roi doit rougir d'élever jusqu'au Trône : cependant , que le mépris qu'on lui temoigne , ainsi qu'à sa famille , suffit pour empoisonner sa joie , & pour faire le malheur de sa vie ... Le Roi la console , en lui marquant autant de tendresse que de ressentiment contre ceux qui oseront lui déplaire.

Le Messager , qui revient de France , annonce à Edouard les funestes effets qu'a produit la nouvelle de son mariage avec Milady Gray ; le courroux du Roy Louis , celui de Warwick , la joie de Marguerite , le mariage du Prince de Galles , & les préparatifs qui se font en France pour envahir ses Etats. Edouard entre en fureur , & se détermine à la guerre. Clarence triomphe. Il dit qu'il épousera l'autre fille de Warwick ; & qu'encore qu'il ne soit pas Roi , son épouse vaudra tout au moins celle d'Edouard. Il sort après ces mots , en invitant ceux qui aiment Warwick , de le suivre. Sommerfet sort avec lui... Glocestre dit , à part qu'il veut rester à la Cour , non pas par amitié pour Edouard , mais pour celle qu'il porte à la couronne. Edouard est ému de la défection de Clarence , & de Sommerfet. Il ordonne à Pembroke & à Stafford d'aller lever des troupes , & de tout préparer pour la guerre.

SCENE II.

La Scene est dans le Comté de Warwick.

Warwick & Oxford paroissent avec les troupes Françoises. Leur petite armée s'augmente à chaque instant, par les Anglois mécontents d'Edouard, qui viennent se ranger sous leurs étendarts. Leur joie, & leur espoir augmentent, en voyant arriver Clarence, & Sommerfet. Warwick accorde sa fille à Clarence, & lui confie le projet qu'il a conçu, d'enlever Edouard la nuit même dans son camp. Tout applaudit au projet de Warwick, & l'armée retentit du nom du Roi Henry. Ils sortent pour aller exécuter l'entreprise préméditée.

SCENE III.

Le Théâtre représente le camp du Roi Edouard.

Cette scene se passe entre les soldats destinés pour garder, pendant cette nuit, la tente du Roi Edouard. Leur conservation ap-

ACTE IV. 257

prend au Spectateur, que ce Prince a fait vœu de ne point coucher dans un lit, jusqu'à ce qu'il eût vaincu Warvvick, &c.

SCENE III.

W Arvvick paroît dans les ténèbres, avec les Seigneurs de son parti. Il leur recommande la bravoure, & le silence.. *Suivez-moy*, dit-il, *& le Roy est pris...* A l'approche de la tente du Roy, les gardes crient *qui vive?* Warvvick, & sa suite attaquent la Garde, en criant, *Vive Warwick!* Au bruit des tambours & des trompettes, la Garde prend la fuite, en criant, *aux armes!*.. Ils entrent dans la tente d'Edouard, d'où l'on voit fuir le Duc de Glocestre, & Milord Hastings. Sommerfet veut qu'on les poursuive...

WARWICK.

Non, qu'on les laisse aller... voilà le Duc d'York : * que nous faut-il de plus ?

LE ROI EDOUARD.

Le Duc, dis-tu Warwick ? Quand tu partis, n'étois-je pas ton Roi ?

WARWICK.

Oui ; mais tu t'en es rendu indigne ;

* Le Roi Edouard paroît dans un fauteuil, couvert d'une robe de chambre.

ainsi tu ne l'es plus. L'affront que tu m'as fait, t'a dégradé du titre de Roi; & je viens te rendre celui de Duc d'York... Ne te plains pas, Edouard! Celui qui ne sçait pas respecter le caractère des Ambassadeurs; qui peut ignorer ce qu'on doit aux Têtes couronnées; qui méprise l'amitié & la puissance de ses freres; qui n'a pas le talent de captiver la bienveillance du peuple; & sur-tout, qui se laisse surprendre par son ennemi, n'est pas digne d'être Roi.

LE ROI EDOUARD.

Et toi Clarence aussi, parmi mes ennemis!... J'apperçois maintenant, qu'Edouard est perdu... Triomphe, fier Warwick! mais malgré ta rage, & celle de tes complices, Edouard est toujours ton Roi.

La fortune aujourd'hui m'en ôte la puissance;
Mais mon âme, du moins, brave son inconstance.

On n'en est pas moins Roi, pour n'être pas vainqueur....

WARWICK.

Régne donc sur toi-même & sois Roi de ton cœur;

Tandis que ton rival portera la couronne,
Que la vertu t'arrache, * & que le Ciel lui
donne.

Prenez soin, Milord Sommerfet, que
le Duc Edouard soit conduit sûrement
chez l'Archevêque d'York, mon fre-
re ... je vous suivrai, dès que j'aurai
combattu Pembroke. Adieu Duc? j'es-
pere te revoir bien tôt, pour m'ac-
quitter auprès de toi des complimens
du Roi Louis, & de la Princesse Bonne
de France.

LE ROI EDOUARD.

Il faut céder au fort, quand la force
l'exige! ... **

* Il lui arrache la couronne.

** On emmène Edouard.. Oxford, & War-
wick sortent dans le dessein de marcher à
Londres pour rompre les fers du Roi Henri,



SCENE VI.

*Le Théâtre représente le Palais du
Roi d'Angleterre.*

LA Reine apprend à Milord Rivers le malheur du Roi Edouard son époux. Elle en gémit ; & après avoir recommandé à Rivers d'assembler au plutôt tout ce qui reste de partisans de la maison d'York , elle sort dans le dessein de se réfugier dans une Eglise avec ses enfans.

SCENE VI.

*Le Théâtre représente un Parc,
attenant au Château de MID-
DLEHAM , dans la Province
d'YORK.*

LE Duc de Glocestre paroît , avec Milord Hastings , & Sir Guillaume Stanley. Il leur apprend que le Roi Edouard , prisonnier chez l'Archevêque d'York , y jouit d'une grande liberté , & qu'on lui permet même de venir souvent chasser dans ce parc avec une Garde peu nombreuse. » J'ai (ajoute-t'il) trouvé le » moyen de lui faire sçavoir , que si il peut y

ACTE IV. 268

» venir chasser aujourd'hui , il trouvera ici des
» amis, & deschevaux prêts à faciliter son éva-
» sion....

Le Roi Edouard arrive , avec un Chasseur ,
dont il se défait en l'envoyant voir après le
gros de la chasse. Il est bien-tôt accosté par
Glocestre & par ses amis , qui le pressent de
monter à cheval , pour aller s'embarquer à
Lynn , & faire voile en Flandres.

SCENE VI.

*Le Théâtre représente la Tour
de Londres.*

LE ROI HENRI. CLARENCE.
WARWICK. SOMMERSET.
OXFORD. Le jeune COMTE
DE RICHMOND. MONTAL-
GU, & LE LIEUTENANT
DE LA TOUR.

LE Roi Henry , apprenant la chute d'E-
douard, & son rétablissement sur le Thrô-
ne d'Angleterre , remercie Warwick de ce
qu'il a fait pour lui. Il ne veut recevoir la cou-
ronne de la main de ce Seigneur , qu'en lui
remettant les rênes du Gouvernement. » Vous
» êtes plus heureux que moi (dit il) & tout
» prospérera sous votre administration.

HENRY VI.
WARWICK.

Seigneur, vous vous êtes toujours rendu fameux par vos vertus : vous montrez aujourd'hui votre sagesse, par la prévoyance que vous opposez à la malignité de la fortune. Je ne puis cependant approuver le choix dont votre Majesté m'honore, tandis que vous voyez ici le Duc de Clarence.

CLARENCE.

Non, digne Warwick : vous êtes né pour gouverner les hommes. Heureux dans la paix, comme dans la guerre, l'autorité ne peut tomber en de plus sages mains. Consentez aux désirs du Roi ; les miens y sont conformes.

WARWICK.

Je choisis donc le Duc de Clarence, pour *Protecteur*.

LE ROI HENRY.

Clarence, & Warwick, donnez-moi vos mains, & joignez-y vos cœurs : je vous fais tous les deux *Protecteurs* du Royaume, tandis que j'employerai le reste de ma vie au soin de mon salut.

Ils consentent à tout. Le Roi demande qu'on fasse revenir de France, son épouse,

A C T E IV. 263

& son fils. Clarence promet de faire expédier
 au plutôt les ordres nécessaires pour leur re-
 tour... Le Roi Henry demande à Sommerset ,
 quel est le jeune enfant pour lequel il paroît
 avoir des attentions si tendres ; Sommerset ré-
 pond , que c'est Henry Comte de Riche-
 mond... Le Roi fait approcher l'enfant , &
 cédant tout à coup à un enthousiasme prophéti-
 que, il lui met la main sur la tête , en s'écriant ,
 Cher & dernier espoir de la triste Angle-
 terre ,

Le Ciel met dans tes yeux un rayon qui m'é-
 claire !

Ton front brille des traits de la divinité !

J'y vois bonté , valeur, sagesse, & majesté.

Du Thrône qui t'attend , va rétablir la gloi-
 re . . . ,

Anglois ! soyez heureux , & chantez sa vic-
 toire ,

Vos malheurs sont passés : Benissez ce héros ;
 Il fera plus de biens , que je n'ai fait de maux !

Un Courier vient annoncer , que le Roi
 Edouard s'est sauvé de sa prison , & qu'il est
 passé en Flandres. Cette nouvelle cause beau-
 coup d'étonnement, & d'inquiétude. Warvick
 sort avec le Roi, & Clarence , pour aller pour-
 voir à la défense du Royaume. Sommerset qui
 craint de nouvelles révolutions , se détermine
 à mettre le jeune Comte de Richemond à l'a-
 bri de tout danger , en le faisant passer en Bre-
 tagne.

S C E N E VII.

*Le Théâtre représente la Ville
D'YORK, & ses environs.*

LE Roi Edouard , suivi de Glocestre , de Hastings , & de ses soldats , leur dit que la fortune va décider encore une fois de son sort , & de celui du Roi Henry. Il regarde comme un heureux présage , d'être parvenu sans obstacle à conduire ses troupes de Flandres jusqu'aux portes de la Ville d'York. Le Duc de Glocestre lui apprend que les portes sont fermées , & que la garnison est sur ses gardes. Edouard dit , qu'il faut y entrer de gré , ou de force , sans quoi il a tout à craindre. Hastings frappe à la porte de la Ville. Le Maire & les Echevins paroissent sur la muraille. Il annonce à Edouard qu'ils sont Sujets du Roi Henri , & qu'il n'a rien à attendre d'eux. Edouard loue leur zèle , & ne demande à entrer qu'en qualité de Duc d'York ; il reconnoît, dit-il, Henry pour légitime Roi d'Angleterre.

Le Maire satisfait de la parole d'Edouard , consent de l'introduire dans la ville. Dès que le Maire en a livré les clefs , Edouard se charge de la défendre , & le renvoie avec ses Echevins.

Le Comte de Montgomery arrive avec
des

ACTE IV. 265

des troupes qu'il amène au secours d'Edouard. Mais Edouard lui répond, qu'il ne réclame actuellement que son Duché d'York, en attendant un tems plus heureux pour revendiquer la couronne. Montgomery dit, qu'en ce cas il prend congé de lui : que son dessein étoit de secourir un Roi, & non pas un Duc. Il ordonne à ses Tambours de battre aux champs. . . : Edouard le prie d'attendre un moment. On délibère sçavoir, s'il convient ou non, qu'il reprenne le titre de Roi. Glocestre, Hastings, & Montgomery, l'excitent à ne pas balancer. Edouard cède à leurs instances, & son armée le proclame Roi d'Angleterre. Montgomery se présente même pour Champion, & jette son gantelet en faisant le défi ordinaire à tous ceux qui attaqueront le droit du Roi Edouard. Edouard espère tout, & il promet tout à ses troupes, s'il est vainqueur.

SCENE VIII.

La Scène est à Londres.

LE Roi Henry, Warvick, Clarence, Montaigu, Oxford, & Sommerfet tiennent conseil sur l'arrivée d'Edouard. Warvick envoie le Duc de Clarence, Montaigu, & Oxford, en différentes Provinces pour rassembler des troupes ; & il veut que le Roi demeure à Londres, jusqu'à ce que l'armée soit prête à entrer en campagne. Ils prennent tous congé

Tome I.

M

du Roi, qui demeure seul avec le Comte d'Exeter.

Henry se croit en sûreté, parce qu'il est supérieur en troupes. Exeter craint qu'Edouard ne les débauche, & ne les attire à lui, Henry plein de confiance dans la tendresse de ses Sujets, auxquels il n'a jamais cherché qu'à faire du bien, ne peut les croire capables de le trahir en faveur d'Edouard.... On entend tout à coup un grand bruit de guerre. C'est Edouard qui vient surprendre Henry dans Londres même. Il ordonne qu'on se saisisse de ce malheureux Roi, & qu'on le remène à la Tour de Londres. Edouard part sur le champ pour Coventry, afin de livrer bataille à Warvvick, avant que ce Comte ait eu le tems de rassembler toutes ses forces.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

*La Scene est devant la Ville de
Coventry.*

W Arvvick est sur la muraille de la Ville ;
avec le Maire, & deux Espions. Il inter-
roge ces derniers , sur les postes que Montai-
gu , Oxford , & Clarence occupent . . . On
entend des tambours. Warvvick croit que c'est
Clarence qui vient le joindre avec ses trou-
pes. Point du tout : C'est le Roi Edouard ,
avec Glocestre , & toute son armée. . . Wat-
vvick trompé , est au désespoir, & s'emporte
contre ses Espions . . .

LE R. EDOUARD.

Ouvre tes portes, Warwick. Excuse-
toi , laisse fléchir ton genoux superbe ,
demande grace , & reconnois ton Roi :
Il est assez généreux pour te pardon-
ner.

M ij

HENRY VI.
WARWICK.

A l'aspect de celui qui te donna la couronne, & qui te l'enleva, fuis plutôt de ces lieux, Edouard. Reconnois ton vainqueur, & repens-toi de ton audace. Warwick, consent, à ce prix, que tu sois Duc d'York.

GLOCESTRE, à *Edouard*,

J'avois cru d'abord, qu'il alloit vous reconnoître pour Roi...

WARWICK.

Je t'avois fait Roi, Edouard. Mais le fardeau étoit trop lourd pour un si foible Atlas : J'ai eu pitié de ton insuffisance. Henry seul est mon Roi, je n'en connois point d'autre.

LE R. EDOUARD.

Le Roi de Warwick est pourtant prisonnier d'Edouard ? Voudrois-tu nous dire ce que devient le corps, quand la tête est ôtée ?

GLOCESTRE.

Eh, que vous dira-t-il, Seigneur ? A-t-il d'autre ressource que l'espoir de se sauver par quelque subtilité ? Ne sent-il pas, que son Roi étant à la Tour, il est probable que votre dessein est de lui envoyer compagnie ?

LE R. EDOUARD.

Il a raison.... Eh bien, Warwick, es-tu toujours le même ?

GLOCESTRE.

Allons, Warwick, tombe à genoux. Fais ta paix, ou tu es perdu !... Tu n'en fais rien ? Viens donc te battre. Ne laisse pas refroidir ta colère.

WARWICK.

J'aimerois mieux, de cette main me couper l'autre, & te la jeter au vilage, que de la deshonorer en attaquant un ennemi aussi méprisable.

LE R. EDOUARD.

Eh bien, défends-toi comme tu pourras : use de toute ton experience & de tes avantages. Mais sois sûr que cette main dont tu parles, sera bientôt attachée à ta tête, pour écrire en traits de sang sur la poussière, *l'inconstant Warwick ne peut plus changer.*

On entend une marche. Warwick reconnoît les drapeaux d'Oxford, qui arrive, en criant Lancastre ! Glocestre, qui le voit entrer dans la Ville, est d'avis d'y entrer pelle-mêle, avec eux. Edouard craint d'être enveloppé par d'autres troupes qui peuvent encore arriver. Son avis est d'attendre, &

M. iij

d'offrir la bataille. Si on la refuse, il attaquera la place qui n'est pas en état de faire une longue défense. . . .

Montaigu, & Sommerfet, arrivent aussi, en criant Lancastre ! . . . Glocestre les menace, & particulièrement Sommerfet. . . » Déjà » deux Ducs de ton nom, *lui dit-il*, ont » été les victimes de la maison d'York ; Tu » seras le troisième, si cette épée seconde » mon espoir. . . . Clarence arrive à son tour, avec un détachement considérable. Warwick, est au comble de ses vœux en se voyant assez fort pour attaquer Edouard. Il appelle Clarence ; il l'excite à entrer au plutôt dans la Ville. . . . Mais il est arrêté par son frere Edouard, qui lui a demandé un *pour parler*. . . . Les deux freres parlent bas pendant un certain tems, au bout duquel Clarence se tourne vers la Ville ; & après avoir arraché la rose rouge qui étoit à son chapeau, il la jette à Warwick, en lui criant, » tiens Warwick, tu dois m'en- » tendre je rejette sur toi toute mon infamie. Non, je ne trahirai pas la maison » de mon pere, qui répandit son sang pour » élever son fils ! Non, je ne combattrai » point en faveur de ses boureaux ! . . .

» Eh ! Comment as-tu pu penser que Clarence fût assez aveugle, assez dénaturé, » pour être plus long-tems l'ennemi de son » frere & de son Roi ? . . . Tu m'opposeras » mon serment, sans doute ? Ah ! N'étoit-il » pas plus impie que celui de Jephté ? . . . » Oui, je suis si pénétré de l'égarement dans

ACTE V:

171

» le quel tu m'as fait tomber ; mon repentir
» est si cuisant ; & mon retour vers mon Roi
» si sincere , que je me déclare , en sa présen-
» ce , pour ton plus mortel ennemi !

» Puis-je laver bientôt , dans ton sang ,
» la tache flétrissante dont tu as sçu noircir le
» mien ! . . . Oui féroce Warwick , c'est en te
» défiant au combat , que j'embrasse mon fre-
» re ! Pardon , Edouard ! Pardon , mon Roi !
» Clarence ne vivra que pour pleurer son cri-
» me , & pour le réparer ! . . Et toi , Gloce-
» stre , ne me regarde point d'un œil sévere.
» Tu me vois , pour jamais , vrai sujet de mon
» frere .

LE R. EDOUARD.

Je t'embrasse Clarence , & tout est
oublié ! Tu m'es même plus cher ,
après ton repentir !

GLOCESTRE.

Je t'embrasse aussi , charmé de re-
trouver un frere en toi.

WARWICK.

Traître , & parjure Clarence !

LE R. EDOUARD.

Eh bien , Warwick ? Veux-tu sortir
de tes murailles ? Ou faut-il les rédui-
re en poudre ?

WARWICK.

Tu sçais , ainsi que moi , que la
Ville n'est pas de défense ? Mais

j'en vais sortir , pour marcher à Barnet. Viens m'attaquer , si tu l'oses ?

LE R. EDOUARD.

Oui , Warwick , Edouard l'osera.
Il va t'attendre....

Allons , Mylords , Suivons le chemin de
la gloire.

Invoquez , comme moi , saint George , &
la victoire.

* L'armée du Roi marche , & celle de Warwick
suit à travers le Théâtre.

SCENE II.

*Le Théâtre représente un Champ
de bataille.*

LE ROI EDOUARD, traînant
WARWICK blessé à mort.

EDOUARD.

EXpire ici , Warwick , sous les coups de
ton Roi ?

Et que ton nom fatal y périsse avec toi !...
Rebelle Montaignu ! pour terminer la guerre ,
Que ne puis-je te joindre à ton superbe frere ,
Et par ta mort enfin couronner mes ex-
ploits !

Attends-moi , traître ! *

WARWICK , *seul.*

Où suis-je ? Et quelle est cette voix,
Qui du sein de la mort , me rappelle à la
vie ?

Est-elle d'un ami ? ... Mais fût-elle ennemie ,
N'importe , approche-toi , parle : ai-je trop
vécu ?

York est-il ton Roi ? Warwick est-il vain-
cu ! ...

Tu ne me reponds point ? Eh , que peut-
on me dire !

L'état où je me vois , ne doit-il pas m'in-
struire ?

Meurtri , percé de coups , dans son sang,
étouffé ,

Warwick seroit-il seul , s'il avoit triom-
phé ? ...

Ainsi tombe le Cédre ! En vain sous son
feuillage

Le Roi des animaux alloit chercher l'om-
brage ;

Sur ses branches en vain l'Aigle se repo-
soit ;

Vainement , à le voir , l'œil humain se plai-
soit :

* Il sert.

M v

La hâche frappe , creuse , il tombe , on l'abandonne ! . . .

Regarde - moi , mortel , que le faste environne ?

Vois Warwick , expirant ! . . . En vain autour de moi

Je jette un œil mourant , insensible à l'effroi :
Cet œil , qui pénétroit l'âme la plus obscure ,
En fondoit les replis , y lisoit l'imposture ,
Ne distingue plus rien que l'ombre de la mort !

Ces rides de mon front , ces arbitres du sort ,
Du triomphe des Rois , ou de leurs funérailles ,
Sont couvertes du sang tari dans mes entrailles ! . . .

York , après ce coup , tu peux te reposer !

Tyrans ! Warwick n'est plus ; vous pouvez tout oser :

De sa vaste puissance , en ce moment funeste ,

L'espace qu'il occupe , est tout ce qui lui reste !

Vaine pompe des grands ! Aliment de l'orgueil ,

Vous montez jusqu'aux Cieux , pour tomber au cercueil !

SCENE III.

LE COMTE D'OXFORD. LE
COMTE DE SOMMERSET. LE
COMTE DE WARWICK.

SOMMERSET.

Juste Ciel, je le vois ! . . . Ah, si tu peux
nous suivre,
Notre gloire, Warwick, peut encore revivre ?

Marguerite, dit-on, vole à notre secours.
Viens, fuis, sauve Henry, l'Angleterre, &
ses jours !

WARWICK.

Non, quand je le pourrois, c'est ici que
j'expire . . .

Seroit-ce Montaigu ? . . . C'est lui, puisqu'il
soupire !

Cher frere, approche-toi ? Tiens, reçois cette
main.

Cherche à la ranimer ; serre-la dans ton sein ;
Que ta bouche chérie à la mienne se cole ;
Et retienne un instant mon âme qui s'en-
vole ! . . .

M vj

Tu te tais ? ... Tes sanglots me prouvent ta
pitié

J'attendois tout hélas , de ta seule amitié !

Mais , je me flattois trop. Tu possédois la
mienne :

C'étoit ici l'instant de me prouver la tienne.

Déjà tes tendres pleurs , auroient lavé ce
sang ,

Dont mille coups mortels ont épuisé mon
flanc

Viens ? Accours ? ou je meurs ! ...

SOMMERSET.

N'accuse point ton frere :

Il périt , comme toi , victime de la guerre ;

Et son dernier soupir , a prononcé ton nom ! ...

WARWICK.

Puisse - t-il être heureux ! ... Enfin , dans sa
prison ,

Rien ne retient mon âme , & la mort l'en-
vironne ! ...

Adieu ! ... Euyez amis ! ... C'est Warvvick ,
qui l'ordonne

Je meurs !



SCENE IV.

*Le Théâtre représente un autre
côté du Champ de Bataille.*

LE Roi Edouard arrive triomphant, au bruit des fanfares. Il est suivi de ses freres, & des Seigneurs de son parti. Sa victoire a été complete : mais la nouvelle qu'il vient de recevoir, de l'arrivée de la Reine Marguerite, avec trente mille hommes, tempère un peu sa joie.

Ses freres sont d'avis de ne pas perdre un moment, de peur que les forces de la Reine ne s'accroissent; & de marcher à sa rencontre.



SCENE V.

Le Théâtre représente le Camp de TEUKSBURY. La REINE MARGUERITE paroît à la tête de son armée , avec LE PRINCE DE GALLES , SOMMERSET , OXFORD , &c.

LA REINE MARG.*

LEs grands hommes, Milords, ne sont jamais accablés du poids de leurs disgraces : ils songent à les réparer. Tels qu'un vaisseau battu par la Tempête, notre grand mâst est emporté, le cable est cassé, l'ancre est perdu, l'équipage est réduit à la moitié : mais le Pilote vit, l'espoir subsiste encore. Seroit-il digne de son emploi, si pénétré de l'horreur du danger, sa main tremblante abandonnoit le soin du gouvernail ? D'un malheur douteux, n'en feroit-il pas un certain ? Et le vaisseau,

*J'ai crû que la singularité de cette harangue pourroit la faire lire avec une sorte de plaisir.

bien-tôt brisé contre les rochers, n'aurait-il pas pû se sauver peut-être par l'industrie d'un plus brave Nocher ? Qu'elle honte pour lui ! quel malheur pour les autres ! ... Hélas ! en comparant notre fortune à celle de ce malheureux vaisseau, Warwick à vos yeux en étoit l'ancre ? Montaigu en étoit le mât, nos amis massacrés en étoient les cordages ? Ils ne sont plus !.. Qu'importe : en subsistons-nous moins ? Oxford, & Sommerfet, leurs braves successeurs, ne sont-ils pas ici ? Et les vaillans guerriers que la France nous donne, ne remplacent-ils pas ceux que nous regrettons ? ... Il est vrai que vous n'avez, pour Pilotes, qu'une Reine, & son fils ; leur expérience peut vous être douteuse : mais leur courage vous est connu. Vous ne les verrez point trembler. Toujours fermes, toujours tranquilles dans le fort de la tempête, ils verront les écueils ; ils tâcheront de vous en sauver !..... Mais ne vous sont-ils pas déjà connus ces écueils ? Edouard, Clarence, Richard ! Fatals rochers, fameux par nos naufrages, faut-il encore se briser contre vous ? Mais comment donc

s'en garantir ? Est-ce en se jettant à la nage ? Hélas peut-on nager long-tems ? Est-ce en rangeant la côte ? C'est le moyen de couler à fond ! Est-ce en cherchant un azile sur le rocher même ? Les flots sçauront vous en arracher , ou la famine enfin vous y fera périr ! ... Concevez donc , mes amis , & soyez convaincus , que la mort est certaine pour quiconque de vous quitteroit le vaisseau. Notre courage seul pour le conduire au port , à travers les écueils que nous avons à craindre ... Quand le péril est inévitable , peut-on mieux faire que de l'affronter ?

LE PRINCE EDOUARD.

Quelle femme pensa jamais plus noblement ? Et quel homme assez foible pouroit en l'écoutant n'être pas magnanime ? Ce n'est pas , mes amis , que j'ose soupçonner personne d'entre nous : mais si quelq'un trembloit , qu'il parte , qu'il s'en aille. La terreur d'un seul homme en décourage mille.

OXFORD.

Une femme , un enfant , méprisent le danger ! & de vieux guerriers pour-

A C T E V. 281

roient le craindre ? Leur honte seroit éternelle Jeune héros , ton ayeul vit en toi ! oui , c'est lui que j'entens ! oui , c'est lui que je vois ! vis , pour nous retracer sa grande âme , & sa gloire !

SOMMERSET.

Que les âmes timides , aillent attendre au loin des nouvelles de nos succès.

LA REINE MARG.

Oxford, & Sommerfet , que ne vous dois-je pas ?

LE PR. EDOUARD.

Je ne puis vous offrir que ma reconnaissance

UN MESSAGER.

Seigneurs , préparez-vous ; Edouard arrive dans le dessein de livrer bataille.

OXFORD.

Je m'y attendois bien. Son espérance étoit de nous surprendre.

SOMMERSET.

Il sera surpris lui-même , puisque nous l'attendons.

LA REINE MARG.

Ah Milords , votre confiance , &

vosre empressement me charment, &
flattent mon espoir !

O X F O R D.

Plantons ici notre étendart, & qu'il
y soit cloué

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. EDOUARD
paroît de l'autre côté du
Théâtre, avec GLOCESTRE,
CLARENCE, & son armée.

EDOUARD, à son armée.

R Edoutables amis d'Edouard, voici
le dernier de vos travaux ! la voilà
cette épaisse forêt, * dont vos vaillan-
tes mains se proposent de détruire les
arbres jusques dans la racine ! le Ciel,
& votre bras, m'assurent le triomphe.
Qu'ai je - besoin d'en dire plus à des
cœurs enflammés & par l'honneur, &
par la gloire ?

* En montrant l'armée de Marguerite.

La voix anime en vain un courage abattu ,
Le signal du combat dit tout à la vertu !

LA REINE MARG.

Mylords , Chevaliers , & Gentils-
Hommes qui suivez mes drapeaux !
mes sanglots m'étouffent la voix , &
mes yeux nagent dans mes larmes. . . .
Je ne dirai qu'un mot. Votre Roi est
dans les fers , son Thrône est usurpé ,
son Royaume inondé de sang , ses Edits
abrogés , ses trésors pillés , & ses tristes
Sujets sont en proie au carnage : Voilà
l'auteur de tant de maux ! * voilà l'en-
nemi de votre Roi , & le fleau de l'An-
gleterre ! Punissez-le. . . . Que
la Trompette sonne ?

* Montrant Edouard.



SCENE VII.

Les deux armées sortent , & combattent. Peu de tems après le ROI EDOUARD rentre , avec GLOCESTRE , CLARENCE , & autres , conduisant la REINE MARGUERITE , OXFORD , & SOMMERSET , prisonniers.

LE ROI EDOUARD.

ENfin , le destin fixe un terme aux maux de ce Royaume. Qu'Oxford soit étroitement resserré dans le Château de Hames. Quant à Sommerset , qu'il soit décapité... * Qu'on les emmène ; allez , je ne veux rien entendre.

OXFORD , *à part.*

Je me garderai bien de te parler.

SOMMERSET.

Ni moi non plus : je sçais céder au fort.

LA REINE MARGUERITE.

Nous nous quittons ainsi , pour nous

* Aux Gardes.

revoir bien-tôt dans un séjour moins triste !

LE ROI EDOUARD.

A-t-on publié la récompense promise à celui qui m'amènera le Prince Edouard , a qui je donne la vie ?

GLOCESTRE.

Oui , Seigneur Mais je le vois paroître.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. LE PRINCE EDOUARD.

LE ROI EDOUARD:

QU'on le fasse approcher ? je veux l'entendre . . . Auroit-on pû penser qu'une si foible épine , s'avisât de piquer ? . . . Eh bien , Edouard , quelle satisfaction crois-tu pouvoir me faire , après avoir soulevé mes Sujets ? après les avoir armés contre ton Roy ?

LE PRINCE EDOUARD.

Ambitieux York ! connois-tu la voix de mon pere ? Crois donc l'entendre & respecte ton maître ! . . . Descends

286 HENRY VI.

du Thrône ; & quand j'y serai assis ;
tombe à mes pieds pour répondre,
toi-même à la question que tu viens
de me faire ?

LA REINE MARGUERITE.

Ah mon fils ! Si ton pere avoit eu
ce courage !...

GLOCESTRE.

Il n'eût pas été Reine , & Margue-
rite Roi.

LE PRINCE EDOUARD, *à Glocestre.*

Qu'Esope conte ailleurs ses fables
apologues.

GLOCESTRE.

Tu payeras ce mot plus cher que
tu ne crois.

LA REINE MARGUERITE.

Hélas , tu ne nâquis , que pour punir
le monde !

GLOCESTRE, *au Roi Edouard.*

Pour dieu , délivrez-moi d'une telle
mégère ?

LE PRINCE EDOUARD,
au Roi Edouard.

Délivre - nous plutôt de ton diffor-
me frere. Il me blesse les yeux.

LE ROI EDOUARD.

Jeune homme , taisez-vous. Votre

insolence enfin commence à m'irriter.
Craignez . . .

CLARENCE.

Ton indocile orgueil va jusqu'à la
témérité.

LE PRINCE EDOUARD.

Je connois mieux que toi les droits
de ma naissance. Oui traîtres, quoique
vainqueurs, je ne vois en vous que
mes Sujets. Voluptueux Edouard, toi
parjure Clarence, & toi trop odieux
Glocestre, l'usage que vous faites de
la victoire ne vous rend que plus mé-
prisables à mes yeux ! Plus vous abusez
des droits du vainqueur, & plus vous
vous rendez indignes de la couronne
que vous usurpez sur mon pere &
sur moi.

GLOCESTRE.

C'est ainsi, que Richard répond à ton
injure *.

LE ROI EDOUARD.

J'abrége ainsi les maux que ma victime
endure.

CLARENCE.

Et je me vange ainsi du titre de parjure.¹

* Il poignarde le Prince.

LA REINE MARGUERITE.

Frapez encor, boureaux, je vous offre mon sein
GLOCESTRE.

Attends ? . . .

Le Roi arrête Glocestre.

Richard arrête, & sois moins inhumain.

Hélas nous n'en avons que trop fait ? . . .

GLOCESTRE.

Qu'elle vive,

Seigneur : mais craignez tout d'une telle Cap-
tive.

L'univers va bien-tôt retentir de ses cris.

LE ROI EDOUARD.

Dieu ! je crois qu'elle meurt ? rapellesz ses es-
prits ;

Gardes, prenez-en soin . . .

Glocestre bas à Clarence,

Dis au Roi , cher Clarence ,

Que Londres, pour ce soir, exige ma présence..

Tu sçauras mon dessein avant qu'il soit deux
jours.

CLARENCE.

De quoi donc s'agit-il ?

GLOCESTRE.

De la Tour ; & j'y cours.

J'éteindrai dans le sang le flambeau de la
guerre ! . . .

LA

LA REINE MARGUERITE.

Edouard ? . . . O mon fils ! n'entends-tu plus ta mere ?

Hélas , il ne vit plus ! . . . Meurt-
riers de César , après sce coup af-
freux , que peut-on vous reprocher ?
César étoit du moins un homme ;
mon fils étoit un enfant ?
Barbares Canniballes ! Nul de vous
n'étoit pere ! Le sentiment de la nature
auroit retenu votre bras ! . . . Ah puis-
siez-vous l'être un jour , & voir périr
ainsi vos enfans sous vos yeux !

Marguerite donne des marques du plus
grand désespoir. Elle demande la mort à
Clarence. Elle regrette le départ de Glocestre ,
contre lequel elle vomit tout ce que la rage lui
suggère. Enfin Edouard ordonne qu'on l'em-
mène , & qu'on la garde soigneusement.

Il demande où est Glocestre. Clarence lui
dit , qu'il est parti pour Londres ; & que selon
les apparences , il est allé faire un souper san-
glant à la Tour. Le Roi répond simplement
que Glocestre suit toujours vivement les pre-
mieres idées . . . Il dit à Clarence de licencier
le gros des troupes , & de les bien recom-
penser. Après quoi il se propose de marcher
à Londres , pour revoir la Reine.

SCENE IX.

Le Théâtre représente la Tour de Londres.

LE ROI HENRI. GLOCESTRE. LE
LIEUTENANT DE LA TOUR.

Glocestre aborde le Roi Henri , avec un extérieur hypocrite. Henri , qui sçait la mort de son fils , le reçoit mal. L'autre ordonne au Lieutenant de sortir , & de le laisser seul avec Henri. Ce dernier , qui pressent le dessein de Glocestre , n'en est point ému. Il lui reproche l'assassinat de son fils Edouard , en le priant de lui épargner le supplice de le voir & de l'entendre plus longtems. Glocestre , dont le but est de chercher querelle à Henri , affecte d'être insulté de ses reproches , & de ses soupçons. Henri s'émeut enfin. il prédit à Glocestre tous les maux dont il fera gémir l'Angleterre. Il y joint les invectives les plus piquantes tant sur la noirceur de son ame , que sur les difformitez de son corps . . . Glocestre entre en fureur , & poignarde Henry. Il s'applaudit ensuite de son crime , en souhaitant d'en pouvoir faire autant à tous ceux qui n'aimeront pas la maison d'York. Il fait ensuite un portrait affreux de lui-même. Il ne connoît, dit-il, ni la pitié , ni l'amitié , ni la crainte

te, encore moins l'amour. Son cœur n'est susceptible que d'un seul sentiment : c'est celui de son intérêt personnel. Il est charmé d'être défait de Henry, & de son fils. C'est à Clarence qu'il en veut maintenant ; & il va travailler à sa perte, pour se préparer un chemin au Trône de son frere Edouard . . .

N. B. Cette Scene est terrible ; & j'avoue que je ne me suis pas senti capable de la traduire. On y voit tout ce que le tragique a de plus frappant : mais pour en bien juger, il faut le voir dans l'Original.

SCENE DERNIERE.

Le Théâtre représente le Palais d'EDOUARD. Il paroît avec CLARENCE, GLOCESTRE, HASTINGS, la REINE, & une Nourrice, qui tient dans ses bras l'enfant dont la Reine est accouchée.

LE Roi Edouard se félicite lui-même du bonheur qu'il a eu de recouvrer sa Couronne. Il fait l'énumération de tous les Seigneurs qui sont morts dans cette guerre ; & il compte désormais de régner en paix. Il demande à voir son fils. Il l'embrasse, & il le fait embrasser par ses freres, à qui il recommande d'aimer la Reine & leur neveu. Glo-

cestre après avoir baisé le jeune Prince, dit à part, » que c'est un baiser de Judas qu'il vient » de lui donner. » Clarence demande au Roi, s'il ne veut pas accepter la rançon que René d'Anjou offre pour Marguerite. Le Roi dit, qu'il est charmé d'être délivré d'elle, & qu'il faut la faire partir au plutôt pour la France. » Il ne nous reste plus (dit-il) maintenant, » qu'à jouir de notre triomphe, & à goûter » tous les plaisirs qu'une Cour galante peut » procurer à des Princes fortunés.

Que la trompette sonne ; & que ce
heureux jour ,

Fixe ici , pour jamais , & la joie , &
l'amour.

FIN.

